

THÉATRE COMPLET

DE

Auguste Vacquerie

TOME II.

SOUVENT HOMME VARIE

JEAN BAUDRY. — LE FILS

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879

THÉATRE COMPLET

DE

AUGUSTE VACQUERIE

THÉATRE COMPLET

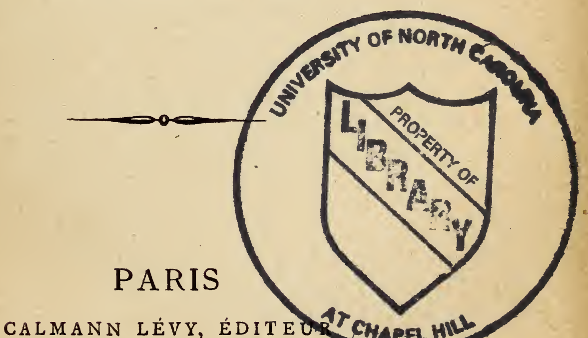
DE

Auguste Vacquerie

TOME II.

SOUVENT HOMME VARIE

JEAN BAUDRY. — LE FILS



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879



SOUVENT

HOMME VARIE

PERSONNAGES

BEPPO.

TROPPA.

FIDELINE.

LYDIA.

CESAR.

CLAUDIO.

UN VALET.

ACTE PREMIER

Le Bourg-Paradis, près de Florence. Un immense parc avec des maisons çà et là. Statues dans les allées. Étangs, bassins, jets d'eau. Groupes de jeunes gens élégants et de femmes parées qui passent en causant et en riant. — A droite, la maison de la marquise Fideline, reculée par un jardin. Un balcon-terrasse s'avance jusqu'à la route.

SCÈNE I.

BEPPO, TROPPA.

(La porte de la marquise s'ouvre, un jeune homme, richement vêtu, épée au côté, en sort furieux.)

BEPPO.

C'est bon! l'impertinente! elle me le paîra!

Un autre jeune homme, qui passait, aussi riche, plus épais, s'arrête en voyant Beppo, et l'aborde.

TROPPA.

Bonjour, Beppo.

BEPPO, sans le voir.

Jeté dehors! ah! signora!

TROPPA.

Qu'est-ce donc?

BEPPO, toujours sans le voir.

Je serai vengé de vous, la belle!

TROPPA.

De qui?

BEPPO.

J'aurai mon tour, Fideline!

TROPPA, tout à coup furibond.

C'est d'elle?

J'en suis!

BEPPO.

Quoi! me traiter d'une telle façon!
Une insulte pareille!

TROPPA, plus en colère que lui.

Il faut une leçon!

BEPPO.

Elle aura beau parler de son humeur fantasque.

TROPPA.

Elle aura beau tirer mon habit par la basque!
« Mon cher petit Troppa! »

BEPPO.

Je...

TROPPA.

Certes!

BEPPO, remarquant enfin Troppa.

Tiens! c'est toi!

Mais qu'as-tu donc?

TROPPA.

Je suis exaspéré.

BEPPO.

Pourquoi?

TROPPA.

Moi? Parce que tu l'es.

BEPPO.

Mais tu ne sais pas même
Ce que j'ai.

TROPPA.

Si! tu hais Fideline.

BEPPO, haussant les épaules.

Je l'aime.

TROPPA.

Qui? la marquise? toi? cette sotte?

BEPPO.

Oui, je sai
Que tu l'as demandée et qu'elle a refusé.

TROPPA.

Tu l'aimes!

BEPPO.

Tôt ou tard, il faut qu'on se marie.
Mais, comme toi, mon cher, c'est en vain que je prie.
Musiques tous les soirs, bouquets tous les matins,
Rien n'a pu triompher de ses refus hautains.
Aujourd'hui, furieux d'une si longue attente,
Un mot m'est échappé de façon insultante...

TROPPA.

Merci!

BEPPO.

Voici qu'elle a tout de suite appelé
Ses gens, et s'est levée; et je m'en suis allé
Pour ne pas me commettre en duel de cette sorte.

TROPPA.

Mais c'est ce qui se nomme être mis à la porte!

BEPPO.

Je le lui revaudrai!

TROPPA.

Je crois bien! Nous allons
Lui lancer quelque affreux tintamarre aux talons!
On ne nous aura pas pour rien fait cet esclandre.
Tu me... te vengeras! Écoute, il faut lui rendre
Ce qu'elle t'a fait. Oui, le talion, mon cher.
Que ce soit elle un jour qui vienne te chercher!
Tu la chasseras, dis?

BEPPO.

Alors, nous verrions.

TROPPA.

Jure
Que tu la chasseras! car je crains ta nature,
Je te connais, un rien suffit à te changer,
Et les hasards du vent tournent ton cœur léger.
Jure-moi de fermer ta porte à cette femme
Comme elle t'a fermé la sienne, et moi, ma lame,

Ma fortune, mon temps, mon sang, tout est à toi.
Elle en mourrait!

BEPPO.

Comment t'y prendrais-tu?

TROPPA.

Ho! moi,
Mon cher, la jalousie est mon moyen. Promène
Une autre femme ici pendant une semaine,
Et ta marquise un soir te tombe dans les bras.

BEPPO.

Oui, mais il me faudrait l'autre, et je ne l'ai pas.

TROPPA.

Prends Fœdora.

BEPPO.

Tu ris! La marquise jalouse
D'une Fœdora! Bah! est-ce qu'on les épouse?
Il me faudrait quelqu'un qu'on pût aimer, tu sens.

TROPPA.

Prends dans quelque mansarde une enfant de seize ans,
Belle et chaste.

BEPPO.

Tu veux que, chaste, elle consente?

TROPPA.

Fais comme moi.

Il lui montre une maison dans le parc.

Ci-*gîte* une enfant ravissante
Que tu ne connais pas et que nul ne connaît.

Ma maîtresse! Seize ans. Un petit cœur qui naît!
Un ignorant babil où la grâce se mêle!

BEPPO.

Personne ne te sait son amant?

TROPPA.

Pas même elle.

BEPPO.

Railles-tu

TROPPA.

Quand je dis que je suis son amant,
C'est que j'ai résolu de l'être promptement.
Mais je ne l'en ai pas encore prévenue.

BEPPO.

Tu la loges!

TROPPA.

Voici l'histoire toute nue.
Tu vas voir si Troppa sait combiner un plan.
Je l'avais plusieurs fois rencontrée, à Milan.
Elle vivait avec une femme hors d'âge,
Sa parente, je pense. A mon dernier voyage,
Cette vieille était morte. Un autre eût lestement
Profité de son deuil et de son dénûment,
Et se fût fait jeter lestement à la porte;
Mais je connaissais trop la petite. La morte,
Dont la tendresse était de l'adoration,
N'avait jamais gêné son inclination.
Donc, Lydie a poussé sans qu'on ployât rien d'elle.
Il en est résulté, mon cher, une hirondelle!
Quelque chose de libre et d'ouvert à tout vent.

Je te la ferai voir. Un mélange vivant
De fière indépendance et de chasteté fière.
Rien de rogné, te dis-je ! Une âme tout entière !
Extrême, tutoyant les gens au premier mot,
Et, si vous la touchez, s'envolant aussitôt.
Espérer d'encager un tel oiseau ? chimère !
J'ai feint qu'elle ignorait son vrai nom, — que sa mère,
Qui l'avait dû cacher pour l'avoir eue un peu
Trop tôt, en expirant m'avait fait cet aveu,
Et lui léguait par moi ses biens. Absurde fable,
Mais que le legs des biens a faite vraisemblable.
— Elle est là d'avant-hier. — La voyant tous les jours,
A moins d'être stupide ou bâti comme un ours,
J'espère bien... Sinon, je lui dis son histoire,
Et, quand elle verra qu'il est partout notoire
Qu'elle vient de passer un mois chez un garçon...
— Est-ce bien calculé ?

BEPPO.

Don Juan ! — Sans façon,
Je la prends.

TROPPA.

Qui ?

BEPPO.

Lydie.

TROPPA.

Ah ! jamais !

BEPPO.

Qui t'effraie ?
De quoi s'agit-il donc ? Il suffit que je l'aie

A mon bras en public et qu'on nous voie, au bois
Ou devant ce jardin, au plus quatre ou cinq fois.

TROPPA.

Oui, mais une autre peut...

BEPPO.

Ta Lydie est bien celle
Qu'il me faut ; on épouse une enfant pure et belle ;
Et puis, elle n'est pas d'ici, cela vaut mieux :
Sa figure nouvelle attirera les yeux.

TROPPA.

Je t'en aurai, mon cher, une toute pareille.

BEPPO.

Pourquoi ? Ta Lydia me convient à merveille.
Est-ce que tu serais jaloux jusqu'à ne pas
Vouloir que je lui donne une ou deux fois le bras?
Si ton idée est bonne, en quelques jours je change
Le cœur de Fideline, et je te rends ton ange.

TROPPA.

Si Fideline allait être un mois à changer?
Lydia là-dedans ne peut pas s'engager
Pour se reprendre au beau milieu de l'aventure.

BEPPO.

Enfin, tu ne veux pas me prêter ta future ?

TROPPA.

J'aurais beau consentir, elle refuserait.
Je sais bien de quel air elle me recevrait
Si je lui proposais d'entrer dans ce mensonge.

BEPPO.

Nous ne lui dirons rien.

TROPPA.

Oui, mais cependant songe
Que...

BEPPO, l'interrompant.

Veux-tu?

TROPPA.

J'aime autant prendre une autre.

BEPPO, froidement.

A ton gré.
N'en parlons plus.

TROPPA.

C'est moi qui te la trouverai.
Dans des conditions encore bien meilleures.
Donne-moi seulement... tiens... trois jours.

BEPPO.

Pas trois heures!
Ton plan m'allait, avec la femme sous la main;
Mais, s'il faut seulement que j'attende demain,
Ça m'ennuie. Après tout, veux-tu que je te dise?
J'en ai d'abord voulu beaucoup à la marquise
Avais-je bien raison? Son orgueil offensé
Est peut-être allé loin, mais j'avais commencé;
Je ne sais plus quel mot je venais de lui dire,
Mais je l'avais blessée.

TROPPA.

Ah çà, c'est du délire;
Tu l'excuses!

BEPPO.

Le mieux serait, en vérité,
D'aller lui demander pardon.

TROPPA.

O lâcheté!
Voyons, si je consens à te prêter Lydie,
C'est pour deux ou trois jours?

BEPPO.

Non, cette comédie,
En y réfléchissant, me répugne.

TROPPA.

Il te faut
Une femme à ton bras, rien de plus; un dépôt,
C'est sacré, tu le sais; j'aime à te croire honnête,
Et tu me la rendras comme je te la prête.

BEPPO.

Ne me la prête pas, je te dis.

TROPPA.

Tu vas voir
Que c'est toi maintenant qui ne vas pas vouloir.

BEPPO.

Je vais écrire un mot d'excuse à la marquise.

TROPPA.

Je te la prête !

BEPPO.

Au fond, c'est une femme exquise.

TROPPA.

Mais puisque je veux bien t'y mener de ce pas !
Viens-y !

BEPPO.

Je ne veux plus.

TROPPA.

Eh bien, n'y viens donc pas !

BEPPO, cédant.

Allons, viens.

TROPPA.

Tu consens ?

BEPPO.

Voyons, dressons le piége,
Finissons-en.

TROPPA.

Au diable une tête de liége !
Mais tu me promets bien de ne pas recevoir
La marquise, malgré ses pleurs ?

BEPPO.

Tu vas me voir
Avec Lydia ! L'œil plein de flammes brûlantes,
Je lui dirai tout bas des choses si galantes,

Et je lui serrerai le bras si tendrement,
Que toi-même croiras que je suis son amant.

TROPPA, effrayé.

J'aime autant que ce soit une autre. Sois tranquille,
Je m'en vais de ce pas fouiller toute la ville.
Je m'en charge!

Beppo lui tourne le dos.

Eh bien, non, voyons. — Elle est là-haut.
Montons-nous tous les deux?

BEPPO.

Non, monte seul plutôt.
Tu sais de quelle rage une femme babille;
Ne la préviens de rien. Dis-lui qu'elle s'habille.
Lorsque vous descendrez, je vous aborderai.
Tu me la laisseras. Je la promènerai.
Que Fideline alors se mette à la fenêtre!

TROPPA.

Tiens, une idée encor. Je peux l'y faire mettre.
Je monterai chez elle en vous quittant, et puis,
Sans avoir l'air de rien, tout en causant, je puis,
Comme pour lui montrer quelque chose qui passe,
Lui dire de venir un peu sur sa terrasse.

BEPPO.

Très bien. Va.

TROPPA.

Je reviens.

Il s'en va.

BEPPO, seul.

Ah! nous verrons! Malgré
Tous ses dédains, je l'aime, et je l'épouserai.
Tout, pour venir à bout de ce cœur difficile!
Heureusement que j'ai trouvé cet imbécile.
Ah! je vais...

La porte de la maison se rouvre, Fideline paraît, semble hésiter un moment, et vient à Beppo.

SCÈNE II.

BEPPO, FIDELINE.

FIDELINE.

Je sortais... Comment! encore ici!
Beppo, vous m'en voulez?

BEPPO.

Moi! je vous dis merci.

FIDELINE.

Vraiment?

BEPPO.

Ce que je hais au monde, c'est attendre.
Je ne me croyais pas le droit de me reprendre
Sans qu'un dernier refus eût dégagé ma foi.
Je n'étais à personne et n'étais pas à moi.
Vivre n'est pas très gai; sans amour, c'est très triste;
Au lieu que maintenant...

FIDELINE.

Maintenant?

BEPPO.

Il existe
Une fraîche beauté qu'on nomme Lydia.
Le hasard tout exprès ici l'expédia
Ces jours derniers. Seize ans, pas de mélancolie,
Folle comme un oiseau, comme un bijou jolie.
J'ai rencontré deux fois son regard vif et doux;
J'ai détourné les yeux, ne voulant voir que vous;
Mais, puisque j'ai trouvé votre bonté fermée,
Lydia peut encore, après vous, être aimée.

FIDELINE.

Aimez-la.

Elle va pour passer.

BEPPO, l'arrêtant.

Non, tenez, je suis à vos genoux
Comme tantôt. Soyez ma femme, voulez-vous?
Ce n'est pas à vingt ans, voyons, qu'on reste veuve.
Je vous aime vraiment; j'ai passé par l'épreuve
Du temps et des refus; âge, fortune, nom,
En nous tout est d'accord. Pourquoi dites-vous non?

FIDELINE.

Je ne vous aime pas.

BEPPO.

En aimez-vous un autre?

FIDELINE.

Non.

BEPPO.

Ah! si vous vouliez y mettre un peu du vôtre,
Si vous vouliez m'aider rien qu'un peu seulement,
J'éveillerais en vous le divin sentiment;
Mais vous semblez haïr l'amour. O Fideline,
Quand les beaux soirs de juin parfument la colline
Et qu'on voit sur le lac les étoiles trembler,
Ne sentez-vous donc pas votre cœur se troubler?
Le vent parle d'amour en un ravissant style.
C'est donc bien amusant, dites, d'être inutile,
D'être la coupe où nul ne boira, le repas
Sans convive, la fleur qu'on ne respire pas?
C'est donc bien beau d'avoir vingt ans, le charme rare,
L'esprit, tout le bonheur d'un homme, et d'être avare?
C'est donc bien grand et bien charmant, en vérité,
L'égoïsme du cœur?

FIDELINE.

Dites la liberté!
Vous ne comprenez pas comme ce grand mot vibre
Dans le cœur d'une femme. Un homme est toujours libre,
Fait tout ce qui lui plaît, va, vient, tout jeune sort
Seul le soir, rentre au jour, fait lui-même son sort.
Mais nous, il faut toujours obéir. Jeunes filles,
On étend sur nos fronts les ailes des familles;
On nous garde; on nous tient; on ne nous laisse pas
Aller seules; le père a l'œil sur tous nos pas :
Où vas-tu? d'où viens-tu? tu vas te compromettre!
Le mariage arrive et nous changeons de maître.
Et le père n'est rien à côté du mari!
Un homme, qui peut être assommant, morne, aigri,

Méchant, peut tout, choisit la maison et la ville,
Nous fait une existence ennuyée et servile,
Surveille tout, les pas, le geste, le regard,
Et, si sa femme, ainsi froissée, aime autre part
Que sous ce toit maudit, met l'infâme traîtresse
En prison — et s'en va souper chez sa maîtresse.
Le malade sait seul ce que vaut la santé,
Et la femme comprend seule la liberté.
Il n'existe qu'un cas, dans ce long esclavage,
Où nous nous possédions comme vous : le veuvage.
Alors, nous n'avons plus sur ce que nous faisons,
Sur ce que nous disons, sur ce que nous pensons,
L'œil d'un homme. Eh bien, oui, Beppo, ma joie est grande
De n'avoir plus toujours quelqu'un qui me demande
D'où je viens quand je rentre, où je vais, avec qui,
Ce qu'on m'a dit, pourquoi cette robe aujourd'hui
Plutôt que celle-là, quel passant tout à l'heure
Me saluait, pourquoi je ris, pourquoi je pleure.
Vous, tenez, vous seriez un maître fort gênant.
Oh! vous jurerez tout ce qu'on veut maintenant;
Mais on ne me peut pas dire un mot à l'oreille,
Que votre inquiétude aussitôt ne s'éveille;
Vous voilà tout à coup sombre jusqu'à demain
Pour un indifférent qui me baise la main;
Dès qu'un plaisir me vient, votre joie est enfuie;
Vous ne vous amusez que lorsque je m'ennuie.
Si vous êtes ainsi déjà, que seriez-vous
Le jour où vous auriez le droit d'être jaloux?
Un souper vous consterne, un bal vous rend malade.
Pour vous plaire, il faudrait que je fusse maussade,
Mal habillée, affreuse. Eh bien, merci! Je veux

Choisir ma robe et mettre un nœud dans mes cheveux
Sans qu'un monsieur grognon déclare illégitime
Ma collerette, et sans qu'un ruban soit un crime!
Je veux m'appartenir! Oh! non, j'en fais serment,
Je ne te serai pas infidèle aisément,
Mon cher veuvage! ô doux ami, par qui nous sommes,
Nous sujettes sans toi, les égales des hommes!

BEPPO.

Vous êtes par l'amour les égales des dieux!
C'est Platon qui l'a dit en termes radieux,
Qu'autrefois on avait double corps et double âme,
Et qu'on était d'abord tout ensemble homme et femme;
Mais qu'alors nous étions si puissants, que les dieux,
Craignant notre grandeur, nous coupèrent en deux.
De là, l'amour; la femme et l'homme qui l'éprouvent,
Ce sont les deux moitiés d'un cœur qui se retrouvent!
De là, tous les ennuis, tous les maux, tout le fiel
Dont l'amour est rempli par les jaloux du ciel!
Aimez! car c'est l'amour qui nous fait vraiment naître,
Car on n'est soi qu'à deux, car l'amour c'est tout l'être,
Car nous ne sommes pas grand'chose isolément
Et nous faisons envie aux dieux en nous aimant.

FIDELINE.

Non! ne me tentez pas, je ne veux plus de maître.
Je ne vous aime pas, mais vous êtes peut-être,
De tous ceux que je vois chez moi solliciter,
Celui que je serais le plus près d'écouter.
Taisez-vous!

BEPPO.

Oh! laissez, laissez-vous être tendre!

Pour vous plaire, voyons, que faut-il faire?

FIDELINE.

Attendre.

BEPPO.

Vous me dites cela depuis quatre longs mois,
Et je ne suis pas plus avancé qu'autrefois.
Plus d'attente! Il me faut enfin une réponse!

FIDELINE.

Il vous faut? Vous voyez!

BEPPO.

Dites oui, je renonce
A toute autre que vous, il en est encor temps;
Mais, tenez, Lydia va venir, je l'attends.
En approchant ses yeux de flamme, une étincelle,
Vraiment, peut me sauter au cœur. Elle est très belle...

FIDELINE, *offensée.*

Vous ne remarquez pas que vous me menacez
De ne plus m'aimer!

BEPPO.

Non, mais je veux dire...

FIDELINE.

Assez!
Assez! Dépêche-toi, si tu veux qu'on te fasse
La grâce de t'aimer encore! On m'ose en face
Dire cela! — Prenez celle que vous voudrez,
Pourvu que ce ne soit pas moi, vivez, mourez,
Que m'importe? — Adieu.

Elle le quitte brusquement et rentre dans sa maison.

SCÈNE III.

BEPPO, seul,

Mais elle rentre chez elle,
Oubliant qu'elle allait dehors. Oui, « prenez celle
Que vous voudrez », et puis elle oublie à l'instant
Qu'elle feignait d'abord de passer en sortant.
Si la menace ainsi l'a de trouble remplie,
Que ne produira pas la menace accomplie?
— Quelle est cette Lydie à qui Troppa tient tant?
Quelque enfant qui, sentant son grenier, et citant
Les mots de son cousin cuisinier chez un comte,
Laisse en bas son esprit quand sa fortune monte.
Oui, j'aurais dû peut-être, avant de me montrer
Avec elle en public, l'aller considérer.
Pourvu qu'elle ait l'esprit de ne pas être laide!
— Elle ne saura rien de la ruse qu'elle aide,
C'est très bien, et, s'il est un sot rôle en ceci,
Ce n'est pas sur Troppa que cela tombe. Ainsi
Je la peux sans remords employer à ma guise.

Troppa arrive avec Lydia et aborde Beppo.

SCÈNE IV.

BEPPO, TROPPA, LYDIA, PROMENEURS.

TROPPA.

Bonjour, Beppo.

BEPPO.

Bonjour, Troppa.

TROPPA.

Que je te dise
Quelque chose. Viens donc. Tu sauras qu'avant-hier...

Ils disparaissent tous trois au tournant d'une allée. — Deux jeunes gens qui passaient s'arrêtent.

CÉSAR, désignant Lydia.

Regarde cette femme au profil jeune et fier.
Ah! elle se détourne. Attends qu'elle repasse,
Et tu verras, mon cher, quels yeux et quelle grâce!

CLAUDIO.

Et la pièce d'hier, a-t-elle réussi?

CÉSAR.

Assez. C'est assommant. C'est en vers. Mais voici
Un mot qu'on m'a conté tantôt. L'auteur du drame
Est encore l'auteur d'une future femme,
D'une enfant de quatre ans, qu'en ce jour solennel
On avait amenée au succès paternel.
La petite n'avait jamais mis de sa vie
Le pied dans un théâtre. On l'avait avertie
Que les bravos sont bons, les sifflets mauvais. Or
Le deuxième acte exige un important décor,
De sorte que l'entr'acte a pris un temps immense.
Le public crie et veut que la suite commence.
On siffle! Alors l'enfant, que ce bruit interdit,
Se tourne gravement vers sa mère et lui dit :
— Maman, ça compte-t-il les sifflets que l'on joue

Dans les entr'actes?

S'interrompant.

Tiens, tu peux voir une joue.
Tiens, de face! elle vient vers nous. En fais-tu cas?

CLAUDIO.

Passable.

CÉSAR.

Elle est divine!

Ils passent. — Beppo et Lydia reviennent. Quelques instants auparavant, on a vu Troppa revenir seul et entrer chez Fideline.

SCÈNE V.

BEPPO, LYDIA.

BEPPO, préoccupé et les yeux fixés sur la terrasse.

Elle ne paraît pas!

LYDIA.

Habitez-vous aussi dans ce parc?

BEPPO, distrait.

Oui... peut-être...

LYDIA.

Peut-être! — Je n'en puis encore rien connaître,
Mais, si l'on m'a dit vrai sur ces jardins, je dis
Qu'ils méritent le nom de Jardins-Paradis.
Grands viviers pour la pêche et grands bois pour la chasse,
Jets d'eau prêts à causer avec tout ce qui passe,

Cygnes dans les étangs, marbres dans les gazons,
— Et, faisant vivre tout, vingt ou trente maisons,
Proches sans se toucher, et qu'emplissent de joie
Des dames dont l'esprit avec les yeux flamboie
Et de jeunes seigneurs qu'on peut partout nommer,
Tous riches et n'ayant rien à faire qu'aimer.
Si bien qu'on a la ville à la campagne unie;
Car les bois, c'est bon, mais j'aime la compagnie!
Pour moi, quand un archet racle un air espagnol
Sur qui l'on peut danser, voilà le rossignol!
Les fleurs ont leur soleil; nous, un lustre est le nôtre.
— Est-ce vrai que, la nuit, tantôt l'un, tantôt l'autre
Illumine le parc? Est-ce vrai, dites-moi?
Eh bien, répondez donc!

BEPPO, toujours inquiet de la terrasse.

Je vous réponds... — A quoi?

LYDIA.

Vous trouvez que Troppa tarde bien?

BEPPO.

Cette injure...
Qui vous le fait penser?

LYDIA.

Rien. Tout votre air.

BEPPO.

Je jure
Que, s'il pouvait ne pas revenir aujourd'hui,
Je l'en remercîrais.

LYDIA.

Je comprends votre ennui
Et ne vous en veux pas, croyez-le bien, de grâce.
On vous attend là-haut, sans doute, et l'heure passe.

BEPPO.

Personne ne m'attend dans aucune maison.

LYDIA.

C'est-à-dire, seigneur, que la seule raison
Qui vous fait regarder incessamment à droite,
C'est que je suis à gauche? Allons, ce Troppa boite!
Le rendez-vous sera manqué dans un instant.

BEPPO.

Je n'en ai pas.

LYDIA.

Quel deuil d'être femme, pourtant!
Vous me regarderiez si j'étais une horloge.

BEPPO.

Je vous regarde.

LYDIA.

Oui, là-haut. Qui donc y loge?

Fideline paraît sur sa terrasse avec Troppa.

BEPPO, à part.

Ah!

Il se rapproche plus galamment de Lydia.

Je vous regarde!

LYDIA.

Oui? — Fermez les yeux! — Et puis,
Vous m'avez vue? eh bien, dites comment je suis.

BEPPO, les yeux fermés.

Vous fondez vingt beautés dans un divin mélange.
Vous tenez à la fois de la nymphe et de l'ange!
Une grâce adorable étincelle...

LYDIA.

Arrêtez!
Comme vous courez vite aux généralités!
Nymphe, ange, c'est un peu vague, je vous assure.
C'est en détail qu'il faut me dire ma figure.
Pièce à pièce.

BEPPO.

Il faut donc qu'on vous mette en lambeaux?

LYDIA.

Oui.

BEPPO.

Vous avez la bouche et le menton — très beaux,
Le nez — charmant, le front—superbe, les dents — blanches.
Rayonnant dans vos cils comme un ciel dans les branches,
Vos yeux ont tant d'éclairs tout prêts à nous brûler
Qu'un seul de vos regards nous pourrait aveugler.

LYDIA, riant.

De formidables yeux dont il faut qu'on se garde!
Comme on est aveuglé sitôt qu'on les regarde,
Nul n'a vu la couleur de ces yeux périlleux?

BEPPO, résolument.

Vous les avez très noirs.

LYDIA.

Juste! — Je les ai bleus.

BEPPO, rouvrant les yeux et la regardant.

Je ne me suis trompé qu'une fois.

LYDIA.

Quant au reste,
Vous m'avez si bien dit ma figure, et mon geste,
Et mon air, et le rouge et le blanc que je mets,
Qu'il ne tiendra qu'à moi de croire désormais
Que, malgré les nombreux hivers dont mon visage
Porte le signe affreux, j'ai pu, jusqu'à mon âge,
Garder, par le hasard le plus prodigieux,
Deux oreilles, un front, une bouche et deux yeux!
Il est bon, si jamais quelque passant me lorgne,
Que vous m'ayez appris que je ne suis pas borgne.

Ils passent.

SCÈNE VI.

FIDELINE, TROPPA.

FIDELINE, à Troppa.

Quelle est donc cette femme?

TROPPA.

Avec Beppo?

FIDELINE.

Oui, là.

TROPPA.

Là? Mais c'est Lydia!

FIDELINE.

Qu'est-ce que Lydia?

TROPPA.

Vous ne connaissez pas Lydia? C'est la belle
Du moment! le miracle! on ne parle que d'elle!
Elle est ici depuis quelques jours seulement,
Et nous en sommes tous amoureux follement.

FIDELINE.

Déjà?

TROPPA.

C'est une enfant vraie et franche, sans masque,
Sans scrupule hypocrite, et, sous son air fantasque,
Plus pure que la source où Diane boirait!
Honnête et gaie : heureux celui qu'elle aimerait!

FIDELINE.

Elle est belle!

TROPPA.

L'accent amer dont vous le dites ..

FIDELINE, irritée.

Amer? moi? raillez-vous? Mais j'attends des visites.
Revenons. Vous disiez que dimanche on soupa...

Elle rentre. Troppa la suit.

Beppo et Lydia reparaissent.

SCÈNE VII.

BEPPO, LYDIA.

BEPPO.

Est-ce que vous aimez réellement Troppa?

LYDIA.

Votre ami trouverait la question gentille!

BEPPO.

L'aimez-vous?...

LYDIA.

C'est selon.

BEPPO.

Pour une jeune fille
Aimer n'a pas deux sens.

LYDIA.

Tout comme les garçons,
Les filles, cher seigneur, aiment de cinq façons:
Par le nez, les parfums; par les yeux, leur corbeille
De noce, les colliers et les pendants d'oreille;
Par l'oreille, le chant; par la bouche, un bon plat;
Et même par le cœur un peu: leur petit chat.

BEPPO.

Lui? comment l'aimez-vous?

LYDIA.

Pas en pendant d'oreille.

BEPPO.

Non, sérieusement, Troppa vous émerveille?

LYDIA.

Non, sérieusement, par quel goût peu banal
La rue est-elle ici le confessionnal?

BEPPO.

Vous l'aimez, je comprends.

LYDIA.

L'arrêt en est suprême!
Mais à quoi, s'il vous plaît, voyez-vous que je l'aime?

BEPPO.

Quand une femme accepte un homme pour servant!

LYDIA.

Bon! il ne sera plus permis dorénavant
Qu'un honnête garçon quelquefois nous distraie.
On aurait avec vous une existence gaie!
Je l'aime? encore un peu, ce sera mon amant!

BEPPO, brusquement.

Pourquoi pas?

LYDIA.

Par exemple! Eh bien, mais c'est charmant!
Personne ne dira, seigneur, ou je m'étonne,
Que la galanterie ici soit monotone;
Tout à l'heure j'étais un ange, et maintenant
Je suis... Le compliment est assez surprenant.

BEPPO.

Querellez-moi! cela dispense de répondre.

Mon doute était un peu difficile à confondre;
Vous aimez mieux, c'est très habile et j'applaudis,
Avoir affaire à moi qu'à ce que je vous dis.

LYDIA.

Mais savez-vous, seigneur, qu'une telle manière
D'interroger les gens peut sembler singulière,
Et que l'acharnement de votre question
Sent furieusement la déclaration?

BEPPO.

Si vous voulez que c'en soit une? C'est étrange
Comme en quelques instants je...

Troppa, qui vient de sortir de chez Fideline, lui met la main sur l'épaule.

SCÈNE VIII.

BEPPO, LYDIA, TROPPA.

TROPPA.

L'affaire s'arrange.

BEPPO, réveillé en sursaut.

Quoi?

TROPPA.

Je descends de chez Fideline.

BEPPO.

Ah! oui. Viens
Par là, que Lydia n'entende pas. — Eh bien?

TROPPA, triomphant et furieux. Bas à Beppo.

Elle a dissimulé, mais au fond elle enrage.
Dès qu'elle vous a vus, — la chose va, courage! —
Malgré ce qu'elle a fait d'efforts pour tenir bon,
Elle n'a pu rester longtemps sur le balcon.
— Je t'ai bien conseillé, va! — Puis, rentrée à peine,
Elle n'a pu cacher l'ennui dont elle est pleine.
J'étais là, j'ai reçu, mon cher, un rude assaut
D'injures. Insolent, impertinent et sot,
Je crois, oui, même sot, il n'est pas d'épithète
Qu'elle ne m'ait jetée aigrement à la tête.
Oh! elle m'a traité! Fais-moi donc compliment!

LYDIA.

Je vous trouve galants, messieurs.

TROPPA.

Rien qu'un moment.

Bas à Beppo.

Ah! je suis un sot? bon! garde encor la petite.
Le feu prend, verses-y de l'huile. — Je vous quitte.
— Une observation. Je te trouve un peu froid
Avec Lydia. Sois plus amoureux. On voit
Trop aisément que c'est une plaisanterie.
Sois plus passionné, si tu peux, je t'en prie.

Il revient vers Lydia.

LYDIA.

Ah! — Le secret est-il de scandale pourvu?
Je n'ai pas entendu le récit, je l'ai vu.
C'est-à-dire, j'en ai vu le dos; mais n'importe,
Troppa se démenait d'une si rude sorte

Que, dans l'emportement dont il gesticulait,
Il m'a presque arrangé tout le drame en ballet.

TROPPA.

A ce soir. Je termine une affaire pressée.

Bas à Beppo.

Fais encor quelques tours devant cette croisée.
Très tendre, l'œil noyé, le geste entreprenant!

Il s'en va.

BEPPO, à part.

Laquelle est-ce des deux que j'aime maintenant?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Même lieu.

SCÈNE I.

FIDELINE, UN VALET.

FIDELINE, seule.

Oh! rafraîchis un peu ma tête, noir feuillage.
— Ce Troppa qui choisit ce temps pour un voyage!

Apercevant un valet qui vient à elle.

Ah!

LE VALET.

Il est de retour.

FIDELINE.

Bien!

LE VALET.

J'ai vu Felipo,
Qu'il avait envoyé chez le seigneur Beppo
Dire qu'il l'irait voir sitôt sa barbe faite;
Puis chez cette Lydie; ils étaient à la fête
Dans les jardins; alors il s'est vite habillé,
Et depuis un moment il est par là.

FIDELINE.

Je l'ai!
— Fais qu'il vienne à l'instant.

Le valet sort.

SCÈNE II.

FIDELINE, *seule.*

Toujours, toujours ensemble!
Beppo l'aimerait-il? Que m'importe! Il me semble
Que je souffre... Mais non... O cœur irrésolu!
Beppo me suppliait et je n'ai pas voulu,
Et maintenant!... — Qu'il donne à qui lui plaît son âme!
Non, je ne l'aime pas. Mais je hais cette femme.
Elle est jolie, eh bien! sa beauté me déplaît.
Elle est très jeune. Elle a bien l'air de ce qu'elle est!
Elle me le traînait jusque sous ma terrasse.
Je ne dois pas souffrir qu'elle m'insulte en face,
Je les séparerai. Rien que pour me venger
De Lydia; car lui, certes, il peut changer,
Tant mieux, je lui permets d'aimer toutes les femmes;
Excepté celle-là. — Nous, nous serions infâmes
Pour un amant; ils ont des maîtresses, c'est bien. —
L'aime-t-il? ou n'est-elle, en effet, qu'un moyen
De me rendre jalouse? Oh! c'est pour me soumettre
Qu'il l'a prise. Oui, d'abord; mais maintenant, peut-être...
Non, l'on ne change pas du jour au lendemain.
L'a-t-on calomnié, ce pauvre cœur humain!
Je n'ai qu'à dire un mot, et Beppo la renvoie
Sur-le-champ, et retombe à mes pieds, plein de joie.

Je ne le dirai pas! Il se trompe s'il croit
Qu'il me fera plus tendre en se faisant plus froid.
Mais cette Lydia, qui fait ce personnage!
Qui prête sa beauté! quelle honte! à son âge!
Elle ne voit donc pas qu'elle se perd? J'aurai
Pitié de cette enfant: je les séparerai.

Paraît Troppa, conduit par le valet qui a parlé à Fidéline.

SCÈNE III.

FIDELINE, TROPPA.

TROPPA.

Vous voulez, m'a-t-on dit, me parler tête à tête?

FIDELINE.

Je voulais vous serrer la main. La chose est faite.
Adieu.

TROPPA.

C'est tout!

FIDELINE.

Je vais au bal.

TROPPA.

J'y vais aussi.

FIDELINE.

Oh! non, restez ici.

TROPPA.

Comment! rester ici!

FIDELINE.

Au moins, si vous allez au bal, quoi qui vous choque.
Si quelque mot ou bien quelque regard se moque,
Ayez l'air de ne pas vous en apercevoir.
— Vous venez de Milan?

TROPPA.

Oui, j'arrive ce soir.

FIDELINE.

Avez-vous vu quelqu'un jusqu'ici?

TROPPA.

Non, personne
Encor.

FIDELINE.

Continuez. La solitude est bonne.
Vivez chez vous. Le monde a ses ennuis. Souvent,
Pour ma part, en plein bal, j'ai rêvé le couvent.
Ne sortez plus. Il est des bonheurs dans l'étude.
Vous lirez.

TROPPA.

Je n'ai pas cette sombre habitude.

FIDELINE.

Vous n'êtes pas, au reste, abandonné de tous,
Et plusieurs, dont je suis, prennent parti pour vous.
Vous avez été mal pour moi dans cette affaire :
Quand on est mal pour vous, j'aurais droit de me taire;
Mais je suis trop vengée et n'en voulais pas tant.
On tombe quelquefois dans les piéges qu'on tend.

Je vous défends. C'est vrai que vous fûtes crédule ;
Mais un ami vous rendre à ce point ridicule !

TROPPA.

Où donc sont les rieurs, que je les tue un peu !

FIDELINE.

On ne peut pas tuer tout le monde.

TROPPA.

Mort-Dieu !
Nous verrons ! Et quel est cet ami qui fait rire
De Troppa ?

FIDELINE.

Beppo, certe, a tort...

TROPPA, à part.

Ah ! je respire !
C'est Beppo ! L'on voudrait nous brouiller, je comprends !
Elle ment.

FIDELINE.

Oui, les torts de Beppo...

TROPPA.

Sont très grands.
Il me perce le cœur : il vous est infidèle !
Sa passion pour vous s'enfuit à tire-d'aile :
Il faut évidemment que j'aille me cacher.
Ceux que vos yeux ont pris peuvent s'en arracher :
C'est très humiliant pour moi. Vous dédaignée :
Vite un trou noir avec des toiles d'araignée.
Beppo vous abandonne : il m'en rendra raison !

FIDELINE.

Je vois que vous n'avez encore aucun soupçon.
Entre nous, par moments, je l'excuse et vous blâme.
Quelle idée aviez-vous de prêter une femme
Jeune et jolie? Enfant!

TROPPA.

Qu'est-ce que j'ai prêté?

FIDELINE.

C'était bien difficile à voir, en vérité!
Beppo m'avait quittée, un jour, de telle sorte
Que tous mes gens étaient sur le pas de ma porte;
On vous voit arriver, lui parler, l'exciter,
Comploter quelque chose avec lui, le quitter,
Puis reparaître avec une charmante femme
A qui subitement il déclare sa flamme;
Vous, vous venez me faire une visite alors,
Et vous avez quelqu'un à me montrer dehors.
Était-ce clair? De plus, cette beauté nouvelle
Qui tout à coup au bras de Beppo se révèle
A naturellement fait plus d'un curieux;
On a voulu savoir le nom de ces doux yeux,
Leur adresse, leur maître, et l'on a su bien vite
Que c'est vous qui louez la maison qu'elle habite,
Vous qui payez ses gens et qui les choisissez.
Et, comme il est connu que vous me haïssez,
On n'a pas eu besoin de grande intelligence
Pour voir que vous prêtiez Lydia par vengeance,
Et que Beppo par jeu venait l'aimer ici
Pour me faire jalouse. Il a peu réussi!

TROPPA, *à part.*

Soyons immense!

A Fideline.

Eh bien, oui, j'ai prêté Lydie.

FIDELINE, *à part.*

Ah!

TROPPA.

Vous avez raison, c'est une ruse ourdie
Par ma haine et l'amour de Beppo. Le fait est
Que c'était contre vous d'abord qu'il l'empruntait.
Donc, pour le piége adroit que nous voulions vous tendre,
Il devait avec elle être galant et tendre;
Elle est jolie; il a sans peine feint l'amour;
Plus naturellement épris de jour en jour,
Plus empressé, serrant plus fort le bras qu'il aime,
Jouant la passion à s'y tromper lui-même,
Plus penché sur ce front que je regretterai,
Un jour, il a si bien menti — qu'il a dit vrai.

FIDELINE.

Non!

TROPPA.

Si fait! je vous dis que je suis une dupe!
A force de ne pas s'éloigner de sa jupe,
Il aime Lydia, ce n'est plus un semblant.
Un soir, tenez, je l'ai surpris la contemplant
De l'œil d'un lycéen qui baise une pantoufle;
Chez lui; ce n'était pas pour vous. Il me la souffle!
Je vous dis qu'il me trompe et qu'il est son amant!

Cela ne pouvait pas finir différemment :
Seuls tous les deux ! Je suis une dupe admirable !

A part.

Tiens, mais si c'était vrai ce que je dis? Ah ! diable !

FIDELINE.

Vous venez de me faire un mensonge effronté :
Eh bien, vous avez dit l'exacte vérité.
On me jouait hier, aujourd'hui l'on vous joue.
Oui, vous êtes leur dupe ! oui, Beppo vous bafoue !
Voyons, mon cher Troppa, vous avez du bon sens.
Il n'a songé d'abord qu'au complot, j'y consens;
Mais Lydie est très belle, et très gaie, — un sourire !
Pourquoi se serait-il privé de la séduire?
Par amitié pour vous? L'amour n'a pas d'ami.

TROPPA, à part.

Il n'en a pas !

FIDELINE.

L'affaire était faite à demi,
Quand, de peur de gêner leur charmant babillage,
Vous avez la bonté de vous mettre en voyage !
Alors, plus de complot ! depuis votre départ,
Ils ne sont plus venus ici ni nulle part.

TROPPA.

Ils ne sont plus venus devant votre terrasse?

FIDELINE.

Ils s'enferment, vous dis-je, et dérobent leur trace !
Et font bien. Ils n'ont pas besoin, je le conçoi,
D'aller dire dehors ce qu'on dit mieux chez soi.

TROPPA, à part.

Très bien!

FIDELINE.

Vous comprenez alors comme on vous traite.
Je vous plains; mais, vraiment, votre conduite y prête.
Comment! vous avez eu cette naïveté!
Convenons-en ici, vous avez mérité
L'éclat de rire franc qui partout vous diffame.

TROPPA.

On peut rendre un service.

FIDELINE.

Oui, mais pas une femme!
Pour comble, Lydia, vous ayant délaissé,
Vit dans votre maison comme par le passé:
Vous les logez! c'est là que le sarcasme insiste.
On ne vous nomme plus que Troppa l'aubergiste!

TROPPA, éclatant.

Ah! sacrebleu!

Il sort précipitamment.

FIDELINE.

Va donc! — Séparés! j'ai si bien
Inquiété ce sot qu'il n'écoutera rien.
Voyons ce qu'il va faire.

Elle sort du même côté que Troppa. — Entrent, par le côté opposé, Beppo et Lydia.

SCÈNE IV.

BEPPO, LYDIA. — Puis FIDELINE.

BEPPO.

Ah! rentrons!

LYDIA.

Je refuse.
Pourquoi m'enlevez-vous de ce bal qui m'amuse?

BEPPO.

Beau plaisir, en effet, d'être dans ce troupeau!
Chère blonde, rentrons, voulez-vous?

LYDIA.

Cher Beppo,
Je vous ai prévenu que votre chère blonde
Aimait la compagnie.

BEPPO.

On n'est que deux au monde!

LYDIA.

Je vous jure qu'on est beaucoup plus que cela.
Le monde est très peuplé. — C'est singulier! Troppa
Voyage; donc il faut, ne connaissant personne,
Que je sorte avec vous ou que je m'emprisonne.
Vous étiez très gentil dans le commencement;
Je vous remerciais de votre empressement;
Et c'était toujours vous qui, dès qu'on voyait luire
Un lustre n'importe où, parliez de m'y conduire.

BEPPO.

J'avais tort.

LYDIA.

Vous aviez raison.

BEPPO.

Non, j'avais tort.
Mais je ne savais pas qui vous étiez, d'abord.
Ce sera mon excuse un jour, si l'on vous conte...
En vous connaissant mieux, j'ai tout de suite eu honte.

LYDIA.

Honte de moi?

BEPPO.

De vous? mauvaise!

LYDIA.

Vous voyez
Que vous m'entraînez loin des yeux.

BEPPO.

Si vous saviez...

LYDIA.

Vous rougissez de moi, voilà tout le mystère.

BEPPO.

L'avare rougit-il du trésor qu'il enterre?

LYDIA.

Vous voulez m'enterrer? L'avare est laid! encor
L'avare n'enfouit que son propre trésor;

Autrement, cher seigneur, ce n'est plus un avare,
C'est un voleur! Moi, suis-je à vous? Mais c'est bizarre,
Enfin, que vous vouliez m'enfermer maintenant,
Vous qui me montriez d'abord à tout venant.

BEPPO.

Ne m'en veuillez jamais de vous avoir montrée!
Si là-dessus un jour vous êtes éclairée,
Souvenez-vous qu'au moins je me suis repenti
Dès que je vous ai vue, et n'ai plus consenti...

LYDIA.

A me montrer?

BEPPO.

Je sais tout ce que vaut votre âme,
Et que la vive enfant cache une digne femme.
Je vous respecte, vierge à l'œil spirituel,
Libre comme l'éclair, pure comme le ciel!
La chasteté qui rit, c'est la vertu parfaite.

Fideline vient d'entrer avec un valet qui lui montre Beppo.

FIDELINE, au valet.

Tu trouveras Troppa quelque part dans la fête.

Sort le valet.

LYDIA.

C'est par respect que vous m'enfermez? C'était donc
Par insulte que vous me promeniez ?

BEPPO.

Pardon.

LYDIA.

Pardon? Pour quel motif m'avez-vous promenée,
Les premiers jours, avec cette ardeur obstinée?

FIDELINE, *à part.*

Ah! elle ne sait rien!

LYDIA.

Dites-moi la raison
Pourquoi vous me traîniez devant cette maison?

BEPPO.

Ne m'interrogez pas.

FIDELINE, *à part.*

Moi, je vais la lui dire!

LYDIA.

Vous voudriez, avec vos mystères pour rire,
Me distraire du bal; mais j'y vais de ce pas,
Avec vous, ou sans vous!

BEPPO.

Vraiment, rentrons.

LYDIA.

Non pas.
Puis, j'ai soif d'un sorbet.

BEPPO.

Un sorbet? tout de suite!

Il sort sans laisser à Lydia le temps de dire non. — Au moment où elle va pour le suivre, Fideline se met devant elle.

SCÈNE V.

FIDELINE, LYDIA.

FIDELINE.

Savez-vous ce que c'est que celui qui vous quitte?

LYDIA.

Mais, vous qui me parlez, votre nom?

FIDELINE.

Quant à vous,
Le vôtre est Lydia. Mais ce n'est pas de nous
Qu'il s'agit. Un seigneur d'une élégance extrême?
Un jeune homme charmant? C'est un homme qui m'aime.

LYDIA.

Vous?

FIDELINE.

Cela vous étonne? Ah! ce n'est pas cela
Qu'il vous dit, je le sais. Les yeux tendres qu'il a!
Il vous jure un amour sans bornes et sans terme.
Ce n'est plus qu'avec vous qu'il sort. Il vous enferme!
Il est passionné, dites? Un cœur de feu,
N'est-ce pas? Ce seigneur m'aime pourtant.

LYDIA.

Mon Dieu!
Si vous venez de perdre un galant, que l'on aille
Vite le placarder après quelque muraille

Avec la récompense honnête qu'il faut; mais
Arrêter les passants, ça ne se fait jamais.
A-t-on sur son collier écrit votre demeure?

FIDELINE.

Vous avez tort de rire, et ce n'en est pas l'heure.

LYDIA.

On ne vient pas au bal pour sangloter, je croi.
Ce seigneur vous délaisse ; eh bien, qu'y puis-je, moi ?
Que ne lui dites-vous vos raisons à lui-même?

FIDELINE.

Vous ne comprenez pas. Je dis que Beppo m'aime.

LYDIA.

C'est d'un amour discret qu'il vous aime en ce cas,
Et qui certainement ne vous compromet pas.

FIDELINE.

Mais il est, en revanche, auprès de moi, ma chère,
Quelqu'un qu'il compromet d'une étrange manière!
Mais, c'est vrai, rions-en. Oui, je l'ai rebuté;
Alors, lui, pour venir à bout de ma fierté,
Ayant lu qu'une femme est un être frivole
Et n'aime ses galants que lorsqu'on les lui vole,
Il a voulu piquer mon orgueil, et vous a,
Pour me rendre moins vaine, empruntée à Troppa.
Depuis, sous ma fenêtre, ou bien chez vous, n'importe,
(Il n'est pour vivre à jour que de fermer sa porte),
Il fait semblant de vous aimer, jusqu'à l'instant
Où je dirai le mot que son mensonge attend.

Oui, voilà votre part dans cette trame obscure.
Être le masque à l'âge où l'on est la figure!
Il ne vous a rien dit, je crois bien! vous auriez
Rejeté votre rôle avec mépris! Riez.
A seize ans! et jolie! Il n'a donc pas de honte?
Mais riez donc! Ne pas exister pour son compte,
N'être qu'un instrument à rendre un cœur jaloux,
Écouter de doux mots qui ne sont pas pour vous,
Qui sait? répondre aux yeux qui parlent pour une autre,
Comment trouveriez-vous ce métier? C'est le vôtre!

LYDIA, se fâchant.

Tout le calme qu'on peut me demander, je l'eus;
Mais à la fin, madame...

FIDELINE.

Ah! vous ne riez plus!

LYDIA, à elle-même.

Ce que Beppo m'a dit... ce pardon qu'il implore...
Mais je ne croirai pas cependant...

FIDELINE.

Pas encore?
Vos yeux, sous le bandeau dont il veut les couvrir,
Restent fermés? voici qui va vous les ouvrir!
Venez!

Elle la pousse vivement derrière un socle de statue. — Beppo entre, portant un sorbet et cherchant Lydia. — Troppa, qui court après lui, le rejoint.

SCÈNE VI.

FIDELINE, LYDIA, BEPPO, TROPPA.

BEPPO, stupéfait.

Tropp!...

TROPPA.

C'est assez. J'ai deux mots à te dire.

BEPPO.

Attends un moment.

TROPPA.

Non, par le Styx! Je désire
Que ce soit tout de suite.

BEPPO.

Est-ce donc si pressant?

TROPPA.

Très pressant.

BEPPO.

Ce sorbet...

TROPPA.

Donne.

Il prend le sorbet et le boit.

Écoute à présent.

BEPPO.

Vite!

TROPPA.

Regarde-moi, si tu le peux, en face.
Et maintenant, dis-moi, suis-je d'air ou de race
A tenir une auberge?

BEPPO, étonné.

Ah! tu viens du buffet!

TROPPA.

Et quand on dit auberge, on me flatte. En effet,
L'aubergiste vous loge, il est vrai, mais on paie;
Au lieu que moi... Mais non, l'expression est vraie,
Car je serai payé, je t'en donne ma foi,
Et plus que... Tiens, vraiment, j'ai du mépris pour toi!

BEPPO.

C'est une opinion de tous les anciens sages
Et qui ne doit pas choir dans le torrent des âges
Qu'on n'a pas inventé le vin pour le baril!
Et Falstaff, qui vaut tous les sages, dit — qu'eût-il
Mille fils, il croirait leur âme assez instruite
S'il leur inculquait bien pour règle de conduite,
Sur cette terre où nul ne marche d'un pied sûr,
L'horreur de l'eau rougie et l'amour du vin pur!
Le bon vin est vraiment une admirable chose,
Je sais; mais, songes-y, pris à trop forte dose,
Le vin produit en nous les mêmes résultats
Que l'eau dans un navire : il peut nous couler bas.
Enfin, rentre. — Voici ce que je te conseille :
Lorsque le vin est trouble, on pose la bouteille;

Or, dans ce moment-ci, la bouteille, c'est toi.
Va te... poser.

TROPPA.

C'est bon, ris le premier, — et moi,
Je rirai le dernier. Je sais ce qui se passe.
Je le sais, je le sais, te dis-je! Tête basse!
Je te la confiais en toute loyauté
Pour en frapper une autre et par pure bonté,
Et voilà la façon dont tu veux me la rendre!
Juge-toi.

FIDELINE, à Lydia.

Vous devez commencer à comprendre.
Qu'est-ce que vous pensez de sa perfidie?

LYDIA, accablée.

Ah!

BEPPO.

Donc, tu crois que je t'ai dérobé Lydia?
En es-tu sûr? Eh bien, mon cher, j'en suis bien aise,
Et je ne trouve pas la nouvelle mauvaise.
Lydie est vraiment belle et je l'aimais, ma foi.
Je suis touché du soin que tu prends...

TROPPA.

Tiens, tais-toi!
C'est charmant de railler l'ami qu'on déshonore!
J'aurais dû m'en douter; mais je croyais encore
Au devoir, au respect des lois. Voler un prêt!
Un simple balayeur, mon cher, en rougirait.

BEPPO.

Quelqu'un te fait agir... Attends que je t'explique...

TROPPA.

Une trahison !

BEPPO.

Quand...

TROPPA.

Une injure publique !

BEPPO.

Songe...

TROPPA.

Non, je n'aurais pas cru que ça se fît !

BEPPO.

Fideline...

TROPPA.

Imagine un prétexte !

BEPPO.

Il suffit...

TROPPA.

Et pour elle ! corrompre une enfant de cet âge !

BEPPO.

Et toi qui la trompais par ce faux héritage !

TROPPA.

Voyons, excuse-toi, défends-toi, trouve un joint !
Allons, tâche !

BEPPO, tentant un dernier effort.

Imbécile...

TROPPA.

Eh! ne plaisantons point!
Ce n'en est pas l'instant dans l'affaire présente.

BEPPO, *impatienté.*

Je t'appelle imbécile, est-ce que je plaisante?

TROPPA.

C'est trop!

BEPPO.

Je vois tes yeux! tu vas, je t'en préviens,
Nous faire une sottise.

TROPPA.

Une sottise! Ah! tiens,
Battons-nous!

BEPPO.

Oui, demain.

TROPPA.

Crois-tu que je te lâche?
Tu te battras ici! tout de suite!

Il tire son épée.

BEPPO.

Fou!

TROPPA.

Lâche!

BEPPO.

Soit donc!

(Il dégaine aussi.)

C'est toi qui l'as voulu; j'ai résisté.
Merci. J'aime Lydie, oui, c'est la vérité.
Sans le mot que tu viens de dire, elle t'est due,
Et par honnêteté je te l'aurais rendue,
A contre-cœur. Merci de l'avoir pris d'un ton
Qui m'oblige d'avance à te répondre non.

Ils se battent.

LYDIA.

Ah!

Elle va pour s'élancer.

FIDELINE, la retenant de force.

Silence!

Troppa est piqué à la main droite.

TROPPA.

Touché!

Le duel s'interrompt. Lydia s'arrache de la main de Fideline et court à Beppo.

LYDIA.

Qui? ce n'est pas vous?

BEPPO.

Elle!
— Oh! vous avez sans doute entendu la querelle,
Et vous avez compris... Comment vous regarder?

LYDIA.

J'ai compris que tu t'es battu pour me garder!

BEPPO.

Ange! — Soyez ma femme.

FIDELINE, à Troppa.

Entendez-vous?

TROPPA, regardant sa piqûre.

J'espère
Vivre.

FIDELINE.

Que ferez-vous?

TROPPA.

Je n'ai plus rien à faire.
La satisfaction que je voulais, je l'ai.

FIDELINE.

Comment! vous serez dupe, il vous aura volé...

Elle le prend par la main blessée.

TROPPA.

Haï! — Vite! un chirurgien!

Il lui échappe et s'éloigne précipitamment.

FIDELINE, se décidant.

Allons!

Elle va résolument à Beppo.

BEPPO, à Lydia.

Chère espérance,
Répondez.

LYDIA.

Votre femme? encore une apparence!

BEPPO.

Vous doutez? Mais ma mère habite près d'ici.
Venez.

Il l'entraîne.

FIDELINE, les arrêtant.

Beppo!

BEPPO.

Vous

FIDELINE.

Oui. — Vous avez réussi.

BEPPO.

Madame...

FIDELINE.

Oui, j'en conviens, devant elle, n'importe,
Ma volonté succombe et la vôtre est plus forte;
Mon cœur, fier autrefois, est devenu plus doux.
Vous m'avez demandé ma main: elle est à vous.

LYDIA.

Ah!

FIDELINE.

Répondez.

BEPPO.

Pardon, mais ma surprise est telle
Que je...

LYDIA.

Vous hésitez?

FIDELINE.

Hésiter! que dit-elle?
Lorsque vous avez dit que vous l'aimiez, c'était
Parce qu'en ce moment Troppa vous insultait;
Vous ne pouviez céder devant une menace;
Tout galant homme eût fait de même à votre place.
Mais enfin vous n'avez emprunté celle-ci
Que pour me décider! Vous avez réussi.

BEPPO.

Oui, c'est vrai, j'ai voulu d'abord, m'en absoudrai-je?
Prendre dans sa beauté, comme en un charmant piège,
Une femme de qui le dédain m'appelait.

LYDIA.

Je n'étais pas l'oiseau, j'étais votre filet.

BEPPO.

Mais bientôt...

FIDELINE.

Non!... Eh bien?

BEPPO.

N'insistez pas, de grâce.

FIDELINE.

Parlez!

BEPPO.

Votre bonté me comble et m'embarrasse.
Croyez qu'un tel aveu de quelqu'un de votre air
Me fait à tout jamais reconnaissant et fier;

Je ne veux pas, soyez sans nulle inquiétude,
Dire un mot qui ressemble à de l'ingratitude.
Mais je me suis, madame, offert éperdument
Et vous ne m'avez pas aimé; dans ce moment
Votre cœur a changé: vous voyez par vous-même
Que l'on ne choisit pas le moment où l'on aime.
Vous m'avez repoussé pendant des mois; depuis,
Une autre est survenue...

FIDELINE.

Et?...

BEPPO.

Vraiment, je ne puis
Vous dire...

FIDELINE.

Plus de masque et plus de perfidie!
Laquelle est-ce des deux que vous aimez?

BEPPO.

Lydie.

FIDELINE.

Bien.

LYDIA.

J'étais le filet, mais, par un sort railleur,
Un filet singulier où s'est pris l'oiseleur!

FIDELINE.

Qu'elle vous prenne donc, vous sachant infidèle!
Une autre passera qui me vengera d'elle!

Entre Troppa, la main droite enveloppée d'un linge.

TROPPA.

Je suis pansé!

BEPPO.

Voyons, que tout soit réparé.
Je t'invite à ma noce.

TROPPA.

Ah! c'est trop fort!... J'irai.

FIN.

JEAN BAUDRY

PERSONNAGES

JEAN BAUDRY.
OLIVIER.
BRUEL.
GAGNEUX.
BARENTIN.
UN COMMIS.
ANDRÉE.
MADAME GERVAIS.
UNE SERVANTE.

Le premier acte à Paris. Les trois autres au Havre.

ACTE PREMIER

Un petit salon.

SCÈNE I.

ANDRÉE, MADAME GERVAIS, puis BRUEL.

MADAME GERVAIS, un écheveau de laine à la main.

Andrée, tu me tiendras mon écheveau.

ANDRÉE, interrompant une broderie.

Oui, ma tante.

MADAME GERVAIS.

Sur quoi l'enrouler? Cherche-moi un morceau de papier, une carte, quelque chose.

ANDRÉE, lui montrant une carte.

Voici, ma tante.

MADAME GERVAIS.

Prends l'écheveau.

BRUEL, passant la tête à une porte.

Andrée!

ANDRÉE.

Père?

BRUEL

Où as-tu mis mon gilet?

ANDRÉE.

Sur ton lit.

BRUEL.

Je ne le trouve pas.

ANDRÉE.

Je vais te le donner. Pardon, ma tante, je reviens.

BRUEL.

Madame Gervais, personne n'est venu me demander?

MADAME GERVAIS.

Personne.

BRUEL.

Et pas de lettre du Havre?

MADAME GERVAIS.

Je vous l'aurais remise.

BRUEL.

C'est que vous êtes si étourdie!

ANDRÉE.

Viens, père. (Elle l'entraîne.)

MADAME GERVAIS.

Étourdie, moi! — Où donc ai-je fourré le papier d'Andrée?

UNE SERVANTE, entrant.

Madame, c'est madame Biran qui envoie savoir de vos nouvelles.

MADAME GERVAIS.

Dites que je suis guérie et que j'irai la remercier.

LA SERVANTE.

Et puis, des cartes que le portier vient de monter.

MADAME GERVAIS.

Donnez. (La servante sort.)

MADAME GERVAIS, regardant les cartes.

Madame Romanet. — M. Bacier. — M. Hervel. — Madame Gustave Huet. — M. Vincent... Qu'est-ce que c'est que ça, M. Vincent? je ne le connais pas. (Lisant.) « Attendra chez lui jusqu'à une heure. » Eh bien, qu'il attende! qu'est-ce que ça me fait? — En finira-t-elle avec son gilet? — Vincent! Le portier se sera trompé. Je lui ferai redescendre cette carte. (Appelant.) Andrée! (Andrée et Bruel rentrent.)

ANDRÉE.

Me voici, ma tante.

MADAME GERVAIS.

C'est heureux! — Prends mon écheveau. (Andrée prend l'écheveau, et madame Gervais, sans y songer, enroule la laine autour de la carte de Vincent.)

BRUEL, allant à la pendule.

Midi quarante minutes!

MADAME GERVAIS, à Bruel.

Prenez garde à ma potiche.

BRUEL.

Ainsi, il n'est venu personne pour moi?

MADAME GERVAIS.

Je vous ai déjà dit que non.

BRUEL.

Bien sûr?

MADAME GERVAIS.

Est-ce que vous me soupçonnez de vous dissimuler comme un objet précieux?

BRUEL.

C'est incroyable! — Et cette lettre du Havre qui n'arrive pas! Le portier monte-t-il les lettres?

MADAME GERVAIS.

A quoi voulez-vous qu'il les emploie? Vous allez casser ma potiche.

BRUEL.

Une heure moins un quart!

MADAME GERVAIS.

Je vous préviens que j'attribue une certaine valeur à cette potiche.

BRUEL.

Eh bien! je ne la mange pas, cette potiche.

MADAME GERVAIS.

Non, vous ne la mangez pas, mais vous la coudoyez. Je ne sais ce que vous avez ce matin, vous ne tenez pas en place, vous vous asseyez, vous vous levez, vous marchez, vous touchez à tout. Ma potiche tremble à chaque pas que vous faites.

BRUEL.

Bah! elle est très solide.

MADAME GERVAIS.

Elle est très solide, sans doute! mais quand on gesticule à la cheminée comme ça!... (En imitant le geste de Bruel, elle touche du coude la potiche, qui tombe sur les pieds de Bruel et se casse en morceaux.) Là! qu'est-ce que je vous disais?

ANDRÉE, courant à son père.

Tu n'es pas blessé?

BRUEL.

Non.

MADAME GERVAIS.

Je voudrais qu'il fût blessé, et fortement! C'est agréable, voilà ma potiche en miettes! Vous ai-je assez averti? Vous l'avez voulu. Êtes-vous content?

BRUEL.

Je vous ferai remarquer que c'est vous qui avez cassé la potiche.

MADAME GERVAIS.

Bon, ça va être moi, maintenant!

BRUEL.

Ma chère belle-sœur, vous avez une habitude bizarre, qui est de reprocher aux gens le mal que vous leur faites. Quand on a commis une maladresse, on s'en excuse; mais vous, toutes les fois que vous avez un tort envers quelqu'un, vous le querellez.

MADAME GERVAIS.

Comment! c'est moi qui...?

BRUEL.

C'est vous qui avez renversé cette potiche. Vous avez failli me blesser, je ne vous en veux pas, mais il est étrange que vous m'en vouliez.

MADAME GERVAIS.

Soit, c'est moi qui ai tort. Ma potiche n'est pas cassée, si vous voulez. Oh! c'est exaspérant!

BRUEL.

Ce qui est exaspérant...

ANDRÉE, apaisant son père.

Ma tante vient d'être malade.

BRUEL.

Tu as raison. Voyons, ma chère belle-sœur, la paix. C'est moi qui ai cassé la potiche. J'avoue mon crime. Vous me permettrez de vous en offrir une autre paire. Pardonnez-moi un moment d'humeur. Je suis un peu agacé ce matin. Je suis inquiet d'un navire qui n'arrive pas.

ANDRÉE.

Cher père, pourquoi ne laisses-tu pas le commerce? Tu n'aurais plus tous ces soucis.

BRUEL.

Pourquoi? Un peu parce que je mourrais d'ennui si je n'avais plus rien à faire, et beaucoup parce que les cachemires ne poussent pas aux filles comme les plumes aux oiseaux et qu'on ne ramasse pas les perles avec les petits cailloux.

ANDRÉE.

Oh! j'ai assez de perles, et les filles ne mettent pas de cachemires.

BRUEL.

J'espère bien que tu ne seras pas toujours fille.

ANDRÉE.

Tu n'emploies pas le moyen de me marier.

BRUEL.

Comment?

ANDRÉE.

Sais-tu pourquoi je ne suis pas encore mariée, à vingt et un ans? Parce que je suis trop riche.

BRUEL.

Trop riche!

ANDRÉE.

Oui. Je veux que mon mari soit amoureux de moi. Ne dis pas que je suis romanesque; tu sais bien que non. Je suis, au contraire, très raisonnable. Je suis

née pour le ménage, pour la vie à trois, car tu ne nous quitterais pas, avec quelques amis et, de temps en temps, le théâtre. Mais justement cette vie-là n'est possible qu'avec un mari qui m'aime. Je me figure, chaque fois qu'on me demande, que c'est pour ma dot. Et c'est pour elle! Tu te rappelles ce fils de banquier qui m'aimait tant! il m'adorait, n'est-ce pas? j'ai consenti, à la seule condition qu'au lieu de donner le capital de ma dot tu en ferais la rente : son adoration a pris une fuite rapide, et maintenant il est l'heureux mari d'un capital. Celui-là m'a fait douter des autres. Certainement, je suis trop riche! Crois-tu que ce soit bien amusant pour un tableau d'avoir un trop beau cadre? Je suis persuadée qu'il y a des livres jaloux de leur reliure. Eh bien! moi, je suis jalouse de ma dot. Réellement jalouse. C'est pour elle qu'on vient à la maison, c'est d'elle qu'on est amoureux, c'est une rivale préférée, je voudrais l'expulser. Je voudrais être pauvre. Et pendant que ma dot me fait demander par ceux qui ne m'aiment pas, elle m'empêche peut-être d'être demandée par quelqu'un qui m'aime. Il y a peut-être quelque part un honnête garçon à qui je plais moi-même, et qui n'ose pas le dire de crainte que son amour ne soit pris pour de la cupidité, ou qui le dit si bas que sa voix est étouffée par le bruit de toute cette monnaie qu'on remue chez nous. Fais donc taire cet affreux vacarme, si tu veux que j'entende et que je réponde!

BRUEL.

Quand on est riche, on ne sait pas pourquoi les

hommes vous demandent; mais quand on est pauvre, on sait pourquoi ils ne vous demandent pas.

ANDRÉE.

Si l'on ne me demandait pas, je resterais comme je suis. Tu es donc bien malheureux de m'avoir à toi tout seul?

BRUEL.

J'aurais peut-être l'égoïsme d'en être heureux d'abord; mais pas longtemps, car tu ne tarderais pas à en souffrir. Ne défie pas la pauvreté.

ANDRÉE.

Je ne la défie pas, je l'invite.

BRUEL.

Ne dis pas cela, Dieu n'aurait qu'à te prendre au mot.

ANDRÉE.

J'y consens.

MADAME GERVAIS.

Ah çà! est-ce que tu aimerais quelqu'un de pauvre?

ANDRÉE.

Je n'aime personne.

BRUEL.

A la bonne heure. — Maintenant, je vais... (Il va pour sortir, puis revient.) Madame Gervais, est-ce que votre médecin ne vient pas aujourd'hui?

MADAME GERVAIS.

Vous êtes malade?

BRUEL.

Baudry lui écrit souvent, il aurait peut-être des nouvelles. J'ai des raisons de ne plus m'en rapporter aux commis, et j'avais prié Baudry de s'occuper d'une affaire.

MADAME GERVAIS.

Monsieur Olivier sera ici dans un quart d'heure.

BRUEL.

Alors, je vais l'attendre. (Il va vers la cheminée.)

MADAME GERVAIS.

Ne cassez pas l'autre potiche. (Bruel s'assied et prend un journal.)

ANDRÉE.

Père, qu'est-ce que monsieur Olivier est donc à monsieur Baudry?

BRUEL.

Tu me fais là une question que je me suis faite plus d'une fois et à laquelle je n'ai jamais pu répondre.

MADAME GERVAIS.

Je dois informer monsieur Bruel que j'aime beaucoup monsieur Olivier et que je ne le laisserai pas attaquer chez moi.

BRUEL.

Je n'attaque pas monsieur Olivier, je dis que je ne le connais pas.

MADAME GERVAIS.

Vous ne le connaissez pas? Vous le connaissez depuis dix ans!

BRUEL.

J'ai vu quelquefois au Havre, comme Andrée l'a vu, un collégien d'abord, puis un étudiant en médecine, qui venait passer ses vacances chez Baudry; mais je ne sais pas ce qu'il est.

MADAME GERVAIS.

Dites tout de suite qu'il y a quelque chose de louche! La preuve qu'il n'y a rien, c'est que vous ne savez rien. Monsieur Baudry est votre ami, et vous n'êtes pas sans l'avoir interrogé.

BRUEL.

Il m'a répondu que c'était un garçon sans parents, qui lui avait été recommandé enfant, et auquel il s'était attaché.

MADAME GERVAIS.

C'est la vérité. Je conçois que, lorsqu'on n'a pas d'enfants et qu'on en rencontre un gentil, caressant, bien élevé...

BRUEL.

Olivier était un enfant insupportable, violent, révolté, mauvais...

MADAME GERVAIS.

Pourquoi pas un monstre? Il était un peu vif, un peu volontaire, un peu emporté; il était de son âge. Tout le monde n'est pas tenu d'être né à cinquante

ans, comme vous. Et cet enfant insupportable a fait le plus noble et le plus charmant jeune homme qui soit.

BRUEL.

Je l'ai perdu de vue dans ces dernières années; depuis qu'il est médecin, il ne vient plus guère au Havre; Baudry m'a dit, en effet, qu'il avait gagné beaucoup. Il est possible qu'il se soit amélioré.

MADAME GERVAIS.

Il est possible! Je le connais mieux que vous, moi qui ne l'ai pas perdu de vue et qui, depuis ma maladie, le vois tous les jours. Je vous répète que c'est le jeune homme le plus dévoué, le plus fier, le plus intelligent...

BRUEL.

Un ange, si vous voulez! Mais c'était un diable. On en pouvait si peu venir à bout, que je conseillais à Baudry de l'embarquer.

MADAME GERVAIS.

Par exemple!

BRUEL.

Mais Baudry me disait: Je ne suis pas son père. — Si vous ne lui êtes rien, alors qu'est-ce qui vous oblige à vous charger de lui? — Je n'ai jamais pu m'expliquer pourquoi Baudry s'obstinait à faire du bien à un garnement qui ne lui rendait que du mal.

ANDRÉE.

C'était peut-être pour cela!

BRUEL.

Comment! parce qu'il ne lui rendait que du mal?

MADAME GERVAIS.

Oui! Je comprends l'idée d'Andrée. C'est évident!

BRUEL.

Vous comprenez qu'on garde un enfant étranger parce qu'il est méchant?

MADAME GERVAIS.

Sans doute! Un enfant qui est méchant... eh bien, il était méchant quand on l'a pris... et, puisqu'on l'a pris méchant... N'importe! je comprends.

BRUEL.

Je n'ai pas votre intelligence. (Regardant la pendule.) Une heure un quart! Ma foi, votre médecin ne vient pas, je cours chez Vincent.

MADAME GERVAIS, se rappelant vaguement le nom.

Vincent?

BRUEL.

Oui, celui que j'attendais. Je ne comprends pas qu'il ne soit pas venu, ou qu'il n'ait pas envoyé. Il m'avait promis absolument.

MADAME GERVAIS.

Vincent? attendez donc! (Elle prend les cartes sur la table et cherche; ne trouvant pas la carte de Vincent, elle finit par s'apercevoir qu'elle s'en est servie pour sa laine.)

BRUEL.

Eh bien?

MADAME GERVAIS.

C'est amusant! il va falloir que je défasse ma laine! Vous êtes insoutenable!

BRUEL.

Vous me querellez, donc vous avez un tort envers moi.

MADAME GERVAIS.

Vous êtes impossible!

BRUEL.

Vincent est venu!

MADAME GERVAIS, défaisant sa laine.

Vous parlez d'une lettre du Havre qui n'arrive pas, et ensuite c'est quelqu'un de Paris, comment voulez-vous qu'on s'y retrouve? Si vous m'aviez dit: J'attends Vincent! — Sans doute, il est venu.

BRUEL.

Et on ne me l'a pas dit!

MADAME GERVAIS.

Il a laissé sa carte, avec un mot d'écrit.

BRUEL.

Où est-elle?

MADAME GERVAIS.

La voici.

BRUEL, lisant.

« Jusqu'à une heure. » Trop tard! N'importe, j'y cours.

LA SERVANTE, annonçant.

Monsieur le docteur! (Elle sort.)

BRUEL, à madame Gervais.

Il devrait bien vous guérir de vos distractions!

MADAME GERVAIS.

Et vous, de votre impertinence!

BRUEL, à Olivier qui entre.

Vous allez bien? Vous n'avez rien reçu de Baudry?

OLIVIER.

Rien.

BRUEL.

Pardon si je sors quand vous entrez, mais je suis nécessaire dehors. A bientôt. (Il sort.)

SCÈNE II.

ANDRÉE, OLIVIER, MADAME GERVAIS.

OLIVIER, saluant.

Madame... mademoiselle...

MADAME GERVAIS.

Monsieur le docteur! On s'attend à un homme vénérable, à un jabot couvert de tabac et à des besicles, et l'on voit entrer un tout jeune homme, presque un enfant! Savez-vous que ma guérison fait du bruit, et que toutes mes connaissances ne veulent plus d'autre médecin que vous?

OLIVIER.

Je remercie vos connaissances, mais il faudra bien qu'elles en veuillent.

MADAME GERVAIS.

Pourquoi donc?

OLIVIER.

Je ne suis plus médecin.

MADAME GERVAIS.

Vous n'êtes plus médecin?

OLIVIER.

J'en ai assez de la médecine!

MADAME GERVAIS.

Quelle folie! Lorsque votre clientèle commence! lorsque votre nom est dans toutes les bouches! Votre conduite dans la dernière épidémie a été admirée de tout le monde : s'inoculer une maladie mortelle pour l'étudier de plus près! Une très jolie femme me parlait de vous hier soir avec des larmes dans les yeux. Vous venez de publier un livre dont tous les journaux s'occupent et qui exaspère l'Académie des sciences. Et c'est maintenant que vous renonceriez à la médecine! au moment où vous faites crier les vieux savants et pleurer les jeunes femmes!

OLIVIER.

J'y renonce.

MADAME GERVAIS.

Et qu'allez-vous faire?

OLIVIER.

Qu'importe!

MADAME GERVAIS.

Pardonnez-moi de vous parler si familièrement, mais je vous ai connu si jeune, monsieur le docteur! Au moins, ne faites pas ce coup de tête sans consulter ceux qui vous aiment.

OLIVIER.

Est-ce qu'il y a personne qui m'aime?

MADAME GERVAIS.

Et nous? Moi d'abord, qui vous dois la vie.

OLIVIER.

La reconnaissance du malade pour le médecin. Je commence à connaître cela. Ça fait partie de la maladie. Ça se déclare avec la fièvre, ça se calme dans la convalescence, la santé en guérit.

MADAME GERVAIS.

Qu'avez-vous donc ce matin? Est-ce que vous voulez donner raison à monsieur Bruel?

OLIVIER.

A monsieur Bruel?

MADAME GERVAIS.

Et Andrée, dont vous n'êtes pas le médecin, son amitié pour vous est-elle aussi une maladie?

OLIVIER.

Mademoiselle Andrée est venue à Paris il y a six semaines: nous nous sommes donc rencontrés tous

les jours. Elle a été gracieuse pour le médecin de sa tante. Et puis elle me connaissait un peu du Havre, où j'allais passer mes vacances. Son père est arrivé hier; bientôt, demain peut-être, il l'emmènera; moi, je resterai ici, et dans un mois, mademoiselle Andrée pensera à votre médecin comme vous à votre maladie.

MADAME GERVAIS.

Doutez de nous, méchant guérisseur; mais il y a quelqu'un dont je vous défie bien de nier l'affection: monsieur Baudry!

OLIVIER.

Monsieur Baudry?

MADAME GERVAIS.

Vous n'osez pas nier son amitié, à celui-là. L'avez-vous consulté? (Silence d'Olivier.) Ainsi, il ignore vos projets; vous les lui cachez; c'est donc que vous êtes sûr qu'il les désapprouverait. Vous les désapprouvez vous-même, car vous êtes amer, et quand on est mécontent de tout, c'est qu'on est mécontent de soi. Vous allez vous jeter dans quelque hasard. Réfléchissez. La médecine est une si belle chose! Quel dommage que vous n'ayez pas été dans ma chambre, ce matin, pour entendre ce que m'en disait Andrée! Elle me disait que la médecine était la plus généreuse des professions, et que, si elle était homme, elle n'en voudrait pas d'autre.

OLIVIER.

Mademoiselle disait cela?

MADAME GERVAIS, à Andrée.

Voyons, parle-lui donc, toi! Tu ne m'aides pas. Tu es muette. Et ce matin tu bavardais comme une pie.

ANDRÉE.

Je ne disais rien qui vaille d'être répété.

OLIVIER.

Ou je ne vaux pas qu'on répète rien pour moi.

MADAME GERVAIS.

Mais votre projet n'est pas sérieux! Lorsque la réputation vous arrive! lorsque vous avez l'avenir!

OLIVIER.

Oui, l'avenir. Je serai riche dans vingt ans.

MADAME GERVAIS.

C'est donc pour être riche que vous renoncez à la médecine?

OLIVIER.

Peut-être.

MADAME GERVAIS.

C'est singulier! vous voulez être riche, et tout à l'heure Andrée voulait être pauvre.

OLIVIER.

Mademoiselle voulait...?

ANDRÉE.

Je plaisantais.

OLIVIER.

Je le crois. Être pauvre, mieux vaudrait ne pas être.

MADAME GERVAIS.

Vous aimez donc bien l'argent ?

OLIVIER.

Je le hais!

MADAME GERVAIS.

Alors, pourquoi en voulez-vous?

OLIVIER.

Parce que l'argent, c'est tout! Parce que le travail, l'intelligence, le courage, le dévouement doivent être contrôlés à la Monnaie; parce qu'on n'est regardé, parce qu'on n'est aimé qu'en payant. Et de toutes les femmes, des plus riches, surtout des plus riches. Voilà une jeune fille à marier. Qui en veut? qui en donne le prix? L'enchère est publique. Cent mille francs, deux cent mille; allons, messieurs, elle vaut plus que cela, deux cent cinquante, c'est pour rien; trois cents, cinq cents, à la bonne heure! un million, adjugé! Le million est peut-être vieux, vil, fait de banqueroutes, fils des revers publics, et il y a peut-être dans un coin un jeune homme qui n'a pas d'argent, mais qui a de l'amour. A bas l'amour pauvre, et vive le million taré! Ne dites pas non, c'est ainsi, le bonheur est au plus offrant. Le bonheur n'est pas fier; à sa place, j'aimerais mieux me donner que de me vendre, mais je le prends tel qu'il est, et puisqu'il a assez peu d'orgueil pour se vendre, je lui ferai l'affront de l'acheter. Je le traiterai comme il se traite lui-même. Je ferai fortune, n'importe par quel moyen. Je me mépriserai peut-être, mais tout le monde m'es-

timera. Il y a des peuples qui ont la religion du soleil; nous, nous sommes les Guèbres de l'or. A genoux, tous! voici le dieu! A genoux, sur le pavé, dans le ruisseau, dans la boue! Personne ne résiste. L'écu n'a pas d'athées. Ah! oui, je le hais, ce tout-puissant métal dont les pièces sont rondes pour ressembler à toute la terre et plates pour ressembler à tous les hommes!

MADAME GERVAIS.

Voulez-vous que je vous dise? vous aimez une fille riche.

ANDRÉE.

Ma tante!

MADAME GERVAIS, à part.

Tiens!

OLIVIER.

Moi, aimer une fille riche! Vous me croyez bien humble. Pour y gagner un refus insolent! pour me faire dire : Va-t'en, mendiant! Si j'avais le malheur d'aimer une fille riche, je mourrais avant de le lui dire.

MADAME GERVAIS.

Ça ne vous empêcherait pas de l'aimer, et ça ne l'empêcherait pas de s'en apercevoir.

OLIVIER.

Je n'aime personne.

MADAME GERVAIS.

Et quand est-ce que vous cessez d'être médecin?

OLIVIER.

Aujourd'hui même.

MADAME GERVAIS.

Je vous le défends bien! Vous n'en avez pas le droit avant de m'avoir guérie tout à fait.

OLIVIER.

Vous vous portez très bien.

MADAME GERVAIS.

Si vous me quittez, je retombe! D'abord, hier, vous m'avez ordonné de changer de chambre, j'ai mis mon appartement sens dessus dessous, il faut au moins que vous me disiez si je suis installée comme vous vouliez.

OLIVIER.

C'est pour cela que je viens.

LA SERVANTE, entrant.

Madame, monsieur Baudry!

ANDRÉE, à part.

Ah!

OLIVIER.

Lui!

MADAME GERVAIS.

Monsieur Baudry à Paris! qu'il entre! (La servante sort.)

OLIVIER, à madame Gervais.

Madame, je suis à vos ordres.

MADAME GERVAIS.

Mais il faut que je reçoive monsieur Baudry.

OLIVIER.

Mademoiselle le recevra.

MADAME GERVAIS.

Et vous, vous n'avez donc pas envie de le revoir?

OLIVIER.

Pas dans ce moment. (Il sort.)

MADAME GERVAIS.

Mais...

ANDRÉE.

Va, ma tante.

MADAME GERVAIS, sortant.

Monsieur Olivier! monsieur Olivier! quel projet avez-vous donc?

SCÈNE III.

JEAN BAUDRY, ANDRÉE.

JEAN BAUDRY.

Mademoiselle... (Il va à elle et lui serre la main.)

ANDRÉE.

Quelle bonne surprise vous nous faites!

JEAN BAUDRY.

Votre père est ici?

ANDRÉE.

Non, mais il va rentrer.

JEAN BAUDRY.

Ce n'était donc pas lui qui sortait avec votre tante?

ANDRÉE.

C'était monsieur Olivier.

JEAN BAUDRY.

Olivier! Et il s'en va quand j'arrive?

ANDRÉE.

Mais vous le verrez, n'est-ce pas?

JEAN BAUDRY.

Je crois bien que je le verrai!

ANDRÉE.

Ah! vous avez bien fait de venir!

JEAN BAUDRY.

Vous savez pourquoi je suis venu?

ANDRÉE, embarrassée.

Je supposais...

JEAN BAUDRY.

Vous supposiez?

ANDRÉE.

Que vous étiez venu pour monsieur Olivier.

JEAN BAUDRY.

Pour Olivier? a-t-il donc besoin de moi?

ANDRÉE.

Oh! oui, il a besoin de vous.

JEAN BAUDRY.

Dites vite.

ANDRÉE.

Depuis quelques semaines, il est triste et découragé. Les premiers jours que j'étais ici, il semblait heureux, il aimait l'avenir ; maintenant, il blâme tout, il veut être riche, il renonce à la médecine, il vous évite, il ne croit pas que personne l'aime, il est très méchant. Ne lui dites pas que je l'ai dénoncé, mais il est indispensable que vous lui parliez.

JEAN BAUDRY.

Certes, je lui parlerai ! Olivier malheureux ! Ah bien ! vous me payez comptant la nouvelle que j'apporte.

ANDRÉE.

Quelle nouvelle ?

JEAN BAUDRY.

Votre père va rentrer ?

ANDRÉE.

C'est à mon père que vous apportez une nouvelle ? Et vous venez tout exprès du Havre ? Elle est donc mauvaise !

JEAN BAUDRY.

Nous le sauverons.

ANDRÉE.

Il est en danger !

JEAN BAUDRY.

Soyez tranquille, me voici.

ANDRÉE.

Monsieur, je vous en prie, dites-moi tout. J'ai perdu ma mère tout enfant, alors j'aime mon père pour deux. Il aura besoin d'être consolé, ne me cachez rien. J'ai de la force. Je peux supporter tous les chagrins, même ceux de mon père.

JEAN BAUDRY.

C'est vrai, je sais quelle noble et brave nature vous êtes. Et votre père n'aura pas trop de nous deux. Écoutez donc. Mais vous ne savez pas comme cela m'est dur de vous affliger. Pardonnez-moi ce que je vais vous apprendre.

ANDRÉE.

Je vous en remercie.

JEAN BAUDRY.

Vous êtes ruinée.

ANDRÉE.

Mon pauvre père!

JEAN BAUDRY.

Vous savez, le commerce! Il a eu du malheur. Depuis plusieurs années. Ses spéculations n'ont pas réussi. Un associé l'a volé. Vous avez dû le trouver inquiet ces jours-ci; il était tourmenté d'un navire qui était sa dernière chance et qui n'arrivait pas. Par la négligence d'un commis, le *Neptune* n'avait pas été assuré. Quand votre père s'est aperçu de cette

négligence, il a voulu la réparer, les assureurs ont fait des difficultés pour répondre d'un navire en retard, votre père est venu à Paris, mais leur correspondant du Havre m'a dit qu'il n'avait rien obtenu. Eh bien! la nouvelle que j'apporte, c'est...

ANDRÉE.

C'est?

JEAN BAUDRY.

C'est que le *Neptune* a péri.

ANDRÉE.

Mon père!

JEAN BAUDRY.

L'essentiel est de ne pas le quitter, surtout dans le premier moment. Il va s'exagérer tout. Il ne faut pas le laisser seul une minute.

ANDRÉE.

Vous êtes bon d'être venu pour mon père!

JEAN BAUDRY.

Je ne suis pas venu que pour lui.

ANDRÉE.

Merci pour moi aussi. Mais, si ce n'était mon père, on n'aurait pas besoin de me consoler d'être pauvre.

JEAN BAUDRY.

Vous pauvre! Jamais vous ne le serez. Vous pauvre! non, c'est absurde; mais rien qu'à la pensée que vous pourriez jamais désirer inutilement quelque chose, je haïrais la vie.

ANDRÉE.

Êtes-vous bon!

JEAN BAUDRY.

Ce n'est pas de la bonté.

ANDRÉE.

Qu'est-ce donc?

JEAN BAUDRY.

Quand j'ai commencé à vous connaître, vous aviez quinze ans. Vous ne ressembliez pas aux autres jeunes filles. Sans mère, vous étiez bien vite devenue sérieuse. Vous ne savez pas comme c'était touchant et charmant de vous voir tenir la maison, et la tenir si bien que vos mains délicates n'en paraissaient pas fatiguées. Vous n'étiez pas triste, de peur d'attrister votre père; vous étiez même gaie; mais on voyait dans votre sourire la présence de votre mère morte, et votre gaieté avait quelque chose d'une fleur qui pousse sur une tombe. J'allais chez vous souvent. Votre gravité faisait de vous une jeune femme plutôt qu'une jeune fille; il ne me semblait pas qu'il y eût entre nous une grande différence d'âge, et je me sentais tout au plus votre frère aîné. Vous aviez un peu d'affection pour moi. Alors, je rêvais... Qui n'a pas son rêve? — Mais ce n'est pas encore l'instant de vous dire le mien. Ne devinez pas. Il faut d'abord que nous soyons bien sûrs de ne pas pouvoir sauver votre père autrement, et, je vous le promets, je ferai tout pour que votre père soit sauvé sans cela.

ANDRÉE.

Je l'entends. Reculez-vous un moment, et laissez-moi lui parler la première. (Jean Baudry se recule et Bruel entre sans le voir.)

SCÈNE IV.

ANDRÉE, BRUEL, JEAN BAUDRY.

BRUEL.

Que le diable emporte ta tante! Vincent n'était plus chez lui.

ANDRÉE.

Papa! (Elle lui saute au cou et l'embrasse.) Regarde-moi.

BRUEL.

Comment! que je te regarde?

ANDRÉE.

Regarde-moi, là, bien en face.

BRUEL.

Et puis?

ANDRÉE.

Quelle figure me trouves-tu?

BRUEL.

Je te trouve ta figure.

ANDRÉE.

Je ne te semble pas désespérée?

BRUEL.

Tu me sembles trop gaie : tu te moques de moi.

ANDRÉE.

Donc, tu reconnais que je ne suis pas malheureuse?

BRUEL.

Pourquoi le serais-tu?

ANDRÉE.

Réponds. Tu reconnais que je ne le suis pas?

BRUEL.

Où veux-tu en venir? Je le reconnais.

ANDRÉE.

Eh bien! qui est-ce qui avait raison, ce matin?

BRUEL.

Ce matin?

ANDRÉE.

Tu ne me croyais pas quand je te disais que je serais contente de n'être plus riche.

BRUEL, avec un cri.

Le *Neptune* est perdu!

JEAN BAUDRY, s'avançant.

Bruel!

BRUEL.

Baudry! — Ah! ma pauvre enfant! (Il tombe sur un fauteuil.)

ANDRÉE, s'agenouillant à ses pieds.

Bon! ne vas-tu pas me plaindre d'avoir ce que je désirais?

BRUEL.

Tu es une bonne fille, Andrée. Tu méritais un père plus heureux.

ANDRÉE.

Qu'on essaye de te changer! (Elle l'embrasse. — Bruel sanglote.) Allons, du courage! Tu ne vas pas, toi un homme, être moins brave qu'une petite fille. Voyons, voyons, il n'y a qu'un malheur, et nous sommes deux.

JEAN BAUDRY.

Nous sommes trois!

BRUEL, se levant.

Cher Baudry!

JEAN BAUDRY.

Je vous préviens qu'à partir de ce moment, vous n'allez plus pouvoir vous débarrasser de moi; je vais vous assommer de ma présence. D'abord, je suis venu vous chercher, je vais vous ramener tout de suite au Havre. Il faut nous montrer, rassurer les inquiets, payer les impatients.

BRUEL.

Avec quoi?

JEAN BAUDRY.

En cherchant bien, nous trouverons.

BRUEL.

Pas d'illusions, c'est la faillite.

JEAN BAUDRY.

Allons donc!

ANDRÉE.

La faillite!

BRUEL.

Depuis six mois, j'ai lutté; aujourd'hui je suis vaincu. Ma dernière espérance est noyée. J'étais sur le *Neptune,* j'ai sombré avec lui.

JEAN BAUDRY.

Un plongeon! On en revient. Voyons, j'en suis! Un bon coup de pied au fond de l'eau, et nous remonterons.

BRUEL.

Impossible!

JEAN BAUDRY.

Essayons toujours! C'est moi qui commande la manœuvre. Attention! le sauvetage va commencer. — Trois heures. Le chemin de fer a un départ à quatre heures : vous avez vingt-cinq minutes pour votre malle.

ANDRÉE.

J'y vais.

JEAN BAUDRY.

Ah! il est inutile qu'on se doute de notre position. Pas un mot à personne. Pas même à madame Gervais. Trouvez un prétexte. Vous savez que, s'il y a un lâche au monde, c'est le crédit.

ANDRÉE, à part.

La faillite!

JEAN BAUDRY.

Je vous attends. — Quelqu'un! chut!

SCÈNE V.

JEAN BAUDRY, ANDRÉE, BRUEL, MADAME GERVAIS, puis OLIVIER.

MADAME GERVAIS entre, fait signe à tout le monde de se taire, puis se retourne vers la porte.

Il n'est plus là. (Olivier entre et se trouve face à face avec Jean Baudry.)

JEAN BAUDRY.

Bonjour.

MADAME GERVAIS.

Pris!

ANDRÉE.

Ma tante, nous sommes obligés d'aller tout de suite au Havre.

OLIVIER, à part.

Ah!

MADAME GERVAIS.

Quand tout de suite?

ANDRÉE.

Par le train de quatre heures.

MADAME GERVAIS.

Es-tu folle?

JEAN BAUDRY.

C'est moi qui suis le coupable.

MADAME GERVAIS.

Comment! vous venez m'enlever?... Pourquoi?

JEAN BAUDRY.

Une bonne nouvelle que j'ai apportée. Des terrains à acheter, où l'on peut gagner mille pour cent; mais il faut se dépêcher.

ANDRÉE.

Viens, père. (Elle sort avec son père.)

MADAME GERVAIS.

Tout de suite! par le train de quatre heures! Je suis capable d'en retomber malade! Excusez-moi, monsieur Baudry, mais aussi c'est votre faute. — Andrée, tu vas m'expliquer... (Elle sort.)

OLIVIER, à part.

Oui, elle a compris, et c'est sa réponse.

SCÈNE VI.

JEAN BAUDRY, OLIVIER.

JEAN BAUDRY.

A nous deux! — Pourquoi m'évites-tu?

OLIVIER.

Je ne vous évite pas.

JEAN BAUDRY.

Non, et même, en me revoyant, après cinq mois, tu m'as sauté au cou.

OLIVIER.

Mon bienfaiteur! (Il se jette dans ses bras.)

JEAN BAUDRY.

Enfin! A présent, causons. Tu as un chagrin.

OLIVIER.

On vous a dit... ?

JEAN BAUDRY.

On m'a dit que tu doutais de tout le monde, que tu n'étais plus médecin, que tu voulais devenir riche, que tu étais très méchant. Or, il y a deux espèces de méchanceté : celle des méchants, qui est de la méchanceté, et celle des bons, qui est de la souffrance. Où as-tu mal?

OLIVIER.

Nulle part.

JEAN BAUDRY.

C'est-à-dire partout. Le cas est sérieux. — Pourquoi veux-tu être riche?

OLIVIER.

Quand ce ne serait que pour m'acquitter envers vous.

JEAN BAUDRY.

Ingrat!

OLIVIER.

Oh! je ne veux pas dire que je pourrais m'acquitter avec de l'argent. Ce que vous avez été pour moi, rien ne le payerait. Vous avez été un frère aîné, — non,

bien plus, car un frère est obligé par le sang, et moi, vous pouviez me laisser sur le pavé de la rue. S'il y a jamais une action de ma vie ou une pensée de mon esprit qui oublie ce que je vous dois, que cette action ou cette pensée soit maudite! Oui, je serais le plus misérable des ingrats si je vous disais : Vous m'avez secouru, vous m'avez élevé, vous m'avez aimé, c'est tant; votre bonté, c'est tant; votre cœur, c'est tant; voilà le total, nous sommes quittes. Mais mon éducation ne vous a pas dépensé seulement de l'affection. Maintenant que, grâce à vous, j'ai les moyens de gagner plus que ma vie, vous ne pouvez trouver mauvais que je désire m'acquitter envers vous des deux manières, et vous rendre l'affection en dévouement et l'argent en argent.

JEAN BAUDRY.

Tu ne me dois rien; mais ce ne sera jamais moi qui te reprocherai un excès de scrupule. Je n'attache pas assez d'importance à l'argent pour t'empêcher de me rembourser. Soit; tu veux que je sois ton créancier, je le suis; mais un créancier a le droit de donner du temps. Je t'en donne. J'ai confiance en toi. Tu as bien débuté, continue. Tu me solderas sur tes économies. J'ai mis onze ans à t'obliger, mets onze ans à te libérer. Bonne chance. Je repasserai dans onze ans.

OLIVIER.

Je ne peux pas attendre.

JEAN BAUDRY.

Alors tu as une autre raison. Laquelle?

OLIVIER.

Ne me questionnez pas.

JEAN BAUDRY, lui prenant les deux mains.

La chose pour laquelle il te faut de l'argent, je ne peux pas te la donner?

OLIVIER.

Non.

JEAN BAUDRY.

Elle vaut donc bien cher? Nous la mettrions sur la note, et tu me rendrais le tout ensemble.

OLIVIER.

Elle vaut trop cher.

JEAN BAUDRY.

Combien?

OLIVIER.

Une fortune.

JEAN BAUDRY.

Et tu ne peux pas attendre? Tu crois donc que ça s'improvise, une fortune?

OLIVIER.

Quelquefois.

JEAN BAUDRY.

Quand on hérite.

OLIVIER.

Je n'ai pas de parents.

JEAN BAUDRY.

Menteur ! — Il n'y a que l'héritage qui puisse faire sortir une fortune de rien.

OLIVIER.

Il n'y a pas que l'héritage.

JEAN BAUDRY.

Si fait ! Même la Bourse exige une mise de fonds.

OLIVIER.

J'ai vingt mille francs.

JEAN BAUDRY.

Tu as gagné vingt mille francs?

OLIVIER.

Je les ai empruntés.

JEAN BAUDRY.

Ah ! — Et tu vas les risquer à la Bourse ?

OLIVIER.

Non ; à la Bourse, il faut un mélange de hasard et de combinaison ; on collabore avec le hasard, on le gêne, on le surveille, on l'offense, et il vous sert mal. Du moment que je m'adresse à lui, je m'en rapporte à lui absolument, je le charge de mes affaires, je ne veux plus m'en mêler, j'ai en lui une foi aveugle ; j'espère que cela le touchera et qu'il prendra mes intérêts à cœur.

JEAN BAUDRY.

Tu veux jouer ?

OLIVIER.

Eh bien?

JEAN BAUDRY.

Et si tu perds?

OLIVIER.

Tant pis pour moi.

JEAN BAUDRY.

Et pour ton prêteur. — Non, pour moi.

OLIVIER.

Pour vous?

JEAN BAUDRY.

Pour moi. On ne prête pas légèrement vingt mille francs. Ton prêteur me connaît.

OLIVIER.

Oui.

JEAN BAUDRY.

Il sait ma tendresse pour toi, et il se dit que, si tu perds, je payerai.

OLIVIER.

Vous ne payerez pas; votre nom n'a pas été prononcé.

JEAN BAUDRY.

Ton usurier aura contre toi des lettres de change, un jugement, un moyen de scandale. Ta clientèle te quittera.

OLIVIER.

C'est mon lendemain en cas de perte qui vous inquiète? Tranquillisez-vous. Si je perds...

JEAN BAUDRY.

Tu te tueras? Tu n'en auras pas le droit. Ta vie sera le seul gage de ton prêteur : elle ne sera plus à toi, mais à lui. Ta mort serait un... (Il se reprend.) serait une mauvaise action. Tu vivras, on te poursuivra, et je payerai. Donc, un usurier complote contre ma bourse, et tu l'y aides. Je livre ce fait à ta réflexion. N'espère pas que, si tu perds et si tu es poursuivi, je dirai : C'est bien fait, il ne m'a pas écouté, qu'il en porte la peine! Non, je te préviens que, si tu perds, je payerai. Désormais, tu es averti, joue si tu l'oses. Mais compte sur ma menace : je ne t'abandonnerai pas!

OLIVIER.

Vous abusez de votre bonté.

JEAN BAUDRY.

Tu consens?

OLIVIER.

Demandez-moi autre chose; quoi que ce soit, j'obéirai.

JEAN BAUDRY.

Cet emprunt, il est fait?

OLIVIER.

Il va l'être. Je vais signer en sortant.

JEAN BAUDRY.

Non! Dieu soit loué, tu n'as pas signé! Tu ne signeras pas; je te déciderai. Nous en reparlerons; mais dans ce moment je dois retourner au Havre. Dès que

je pourrai, je reviendrai ici. Promets-moi seulement de ne rien terminer jusque-là.

OLIVIER.

Si je ne signe pas aujourd'hui, mon prêteur se retire.

JEAN BAUDRY.

Tu en trouveras un autre.

OLIVIER.

Vous disiez tout à l'heure qu'on ne trouvait pas facilement des prêteurs de vingt mille francs.

JEAN BAUDRY.

Celui-ci attendra. Je reviendrai dans deux ou trois jours.

OLIVIER.

Il m'a donné jusqu'à ce soir; alors il disposera de ses fonds.

JEAN BAUDRY.

Olivier, je suis obligé de retourner au Havre. A l'instant même. Obligé absolument. Tu ne peux pas admettre que, moi qui t'aime, et qui vois où la souffrance t'entraîne, je te laisserai faire tranquillement, et que je m'en irai là-bas pendant que tu mettrais sur une carte tes onze ans de travail, ta profession, ta réputation, ta conscience! Non! Tu me condamnerais donc à rester. Et, je te le dis, il est nécessaire que j'aille au Havre; j'y ai un devoir.

OLIVIER.

Allez au Havre.

JEAN BAUDRY.

Soit. Je reste.

OLIVIER.

Pourquoi? Votre présence ne changera rien à ma résolution.

JEAN BAUDRY.

Oh! ici, je ne te lâcherai pas un instant. Je m'installe chez toi : tu ne me mettras pas à la porte, et il faudra bien que tu me tiennes compagnie. Puisque tu n'es plus médecin, tu n'auras pas de visites à faire. Mais non, tu ne me forceras pas de rester. Tiens, je ne te demande que quarante-huit heures. Mon enfant, la chose qui me réclame n'est pas mon secret, mais sache qu'il s'agit de l'honneur d'un ami. Ça ne te suffit pas? Allons, il s'agit aussi de moi. Oh! je ne puis te dire ce que je n'ose pas me dire à moi-même. C'est encore si vague! N'en exige pas davantage. Tu consens, n'est-ce pas? Non? Olivier, tu m'aimes un peu? (Olivier lui serre la main.) Eh bien, si je reste, je manque l'occasion d'être heureux. Refuse maintenant.

SCÈNE VII.

OLIVIER, JEAN BAUDRY, MADAME GERVAIS, BRUEL, ANDRÉE.

MADAME GERVAIS, à Bruel.

Pour un achat de terrains! Alors, partez, vous; je ne vous retiens pas! Mais pourquoi me prenez-vous Andrée? Elle ne va pas acheter de terrains, elle!

BRUEL.

Au fait, elle serait mieux ici. Si elle veut rester?

ANDRÉE.

Oh! non.

OLIVIER, à part.

Parbleu!

MADAME GERVAIS.

Je te reconduirai.

ANDRÉE.

Merci, ma tante, mais je vais avec mon père.

OLIVIER, à part.

Et je fuis ce pauvre qui a l'insolence de m'aimer!

BRUEL, à Jean Baudry.

Nous sommes prêts.

ANDRÉE.

Au revoir, ma tante. (A Olivier.) Adieu, monsieur

OLIVIER.

Au revoir?

ANDRÉE.

Adieu.

JEAN BAUDRY, à Olivier.

C'est dit, n'est-ce pas?

OLIVIER.

Non.

JEAN BAUDRY.

Non? (A Bruel.) Mon cher Bruel, je ne tarderai pas à vous rejoindre.

BRUEL.

Vous ne venez pas avec nous?

JEAN BAUDRY.

Une affaire imprévue...

BRUEL.

Déjà?

JEAN BAUDRY.

Vous croyez? Attendez.

BRUE.

Quoi?

JEAN BAUDRY.

Olivier, je t'en supplie.

OLIVIER.

Non !

BRUEL, à Baudry.

Eh bien ?

JEAN BAUDRY.

Impossible.

ANDRÉE, à Jean Baudry.

A bientôt, monsieur.

JEAN BAUDRY.

Oh ! oui.

BRUEL, à Andrée.

Viens donc ! (Il sort avec Andrée et madame Gervais.)

JEAN BAUDRY, à Olivier.

Ça coûte cher, de t'aimer !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Le cabinet de Bruel.

SCÈNE I.

BRUEL et ANDRÉE, assis à une table où sont étalés des livres de compte et des papiers.

BRUEL, se levant.

C'est inutile, va; nous avons beau fatiguer les pages et tourmenter les chiffres, nous aboutissons toujours à cette affreuse vérité : déficit!

UN COMMIS, entrant.

Monsieur, il y a là plusieurs personnes, monsieur Gagneux, monsieur Perrier, et cinq ou six autres, qui vous demandent.

BRUEL.

Oui, les corbeaux viennent au cadavre.

ANDRÉE, au commis.

Dans un moment.

LE COMMIS.

Ils sont impatients. Ils viennent d'apprendre la perte du *Neptune*.

BRUEL.

Les mauvaises nouvelles ne se perdent pas en route, elles!

ANDRÉE, au commis.

Dites que mon père y va.

LE COMMIS.

Et puis, il est venu un huissier; votre bon sur la banque Tronchet n'a pas été accepté.

BRUEL.

Ma signature protestée!

LE COMMIS.

Nous n'avions rien en caisse; l'huissier a remporté le billet. Nous avons jusqu'à midi.

ANDRÉE, le renvoyant.

Bien. (Le commis sort.)

BRUEL.

Ma signature protestée!

ANDRÉE.

Père!

BRUEL.

Hier, on avait foi dans ma signature. Je prenais un chiffon de papier et j'y écrivais mon nom, et le chiffon de papier valait cent mille francs. Ma parole était payée comptant partout, à Londres comme à Paris, à New-York comme au Havre; le monde entier avait confiance en moi. Aujourd'hui, un huissier me rejette mes bons à la figure! Les femmes ne comprennent

pas cela, mais, vois-tu, Andrée, un protêt à un commerçant, c'est un démenti à un soldat. C'est comme si on disait à ma probité : Tu mens !

ANDRÉE.

Voyons, père, ces messieurs t'attendent, il faut y aller.

BRUEL.

Que leur dirai-je ? que j'ai gaspillé leurs fonds, qu'ils ont eu tort de croire en moi ?

ANDRÉE.

Tu leur demanderas du temps.

BRUEL.

Le temps ne ressusciterait pas le *Neptune*.

ANDRÉE.

Tu as des amis.

BRUEL.

J'en avais. Non, ma fortune en avait. Maintenant, tu vois Baudry.

ANDRÉE.

Monsieur Baudry va venir.

BRUEL.

Non.

ANDRÉE.

S'il avait voulu t'abandonner, pourquoi serait-il accouru à Paris hier ?

BRUEL.

Il n'est peut-être accouru à Paris hier que pour ne pas être au Havre aujourd'hui.

ANDRÉE.

Père!

BRUEL.

C'est vrai, je deviens injuste. Soit, il a eu un bon mouvement, qui n'a pas duré. On se lasse vite d'un ami malheureux.

ANDRÉE.

Monsieur Baudry a dû rester. Sois sûr qu'il va revenir, et que tu seras sauvé, toi.

BRUEL.

Ta sainte crédulité est un de mes accablements. Encore une chose dont je t'aurai appauvrie.

ANDRÉE.

Je t'ai déjà dit que je ne regrettais rien.

BRUEL.

Tu fais semblant; mais je vois à travers ton visage. Tu n'es déjà plus comme hier. La misère t'apparaît.

ANDRÉE.

Ce n'est pas la misère.

BRUEL.

Qu'est-ce donc?

ANDRÉE.

Ne pensons pas à moi.

BRUEL.

Comment! aurais-tu une peine que j'ignore?

ANDRÉE.

Tiens, je ris. Si tu es heureux, je serai heureuse.

BRUEL.

Comment le serais-je, si tu ne l'es pas?

ANDRÉE.

Tu le seras. (Bruit de voix au dehors.) Qu'est-ce donc?

BRUEL.

Ce sont les oiseaux de proie qui ont faim.

LA VOIX DU COMMIS.

Mais, monsieur!...

GAGNEUX.

Je vous dis que j'entrerai!

SCÈNE II.

ANDRÉE, BRUEL, GAGNEUX.

GAGNEUX, le chapeau sur la tête.

Ah! vous voilà, vous!

BRUEL.

Laisse-nous, Andrée.

ANDRÉE.

Non. Il est nécessaire que j'entende tout.

GAGNEUX.

Si vous croyez que votre présence me gênera, je vous préviens qu'il n'y a ni fille ni femme qui puisse m'empêcher de dire ce que j'ai sur le cœur.

ANDRÉE.

Dites.

GAGNEUX.

D'abord, du calme. Monsieur, je vous ai confié dix mille francs. C'est aujourd'hui notre terme. Je viens les chercher.

BRUEL.

Mon cher Gagneux, vous savez sans doute le malheur que j'ai éprouvé ; un navire...

GAGNEUX.

Je ne vous demande pas le récit de vos malheurs, je vous demande mes dix mille francs.

BRUEL.

Je ne les ai pas.

GAGNEUX.

Ah ! vous ne les avez pas ? Eh bien ! il me les faut.

BRUEL.

Vous les aurez ; mais donnez-moi un peu de temps. Je comptais sur ce navire ; s'il était arrivé, ou si seulement il avait été assuré à temps, j'étais tranquille. J'expie cruellement la négligence d'un commis.

GAGNEUX.

Il fallait faire vos affaires vous-même. Tout ça ne

me regarde pas. Vous me devez de l'argent. Oui ou non, voulez-vous me payer ?

BRUEL.

Je ne peux pas.

GAGNEUX.

Eh bien ! moi, je peux vous faire mettre en faillite.

BRUEL.

Ah !

ANDRÉE, à part.

Pauvre père !

GAGNEUX.

En faillite ! Oui, vous y serez ! Je vous apprendrai si on emprunte pour ne pas rendre, et si on abuse de la confiance d'un honnête homme pour lui prendre dix mille francs dans sa bourse. Je me vengerai ! La perte sera pour moi, mais le déshonneur sera pour vous !

BRUEL.

Monsieur, il y a des faillites honnêtes.

GAGNEUX.

Allez dire ça à d'autres ! Est-ce que vous vous imaginez que je crois à votre commis ? Il y a quelque chose là-dessous ; comme c'est naturel qu'un commis oublie de faire assurer un navire ! Vous vous êtes peut-être entendu avec la compagnie, je ne sais pas, moi.

ANDRÉE.

Mon père aura deux répondants.

GAGNEUX.

Je serais curieux d'en connaître un.

ANDRÉE.

Son retour! Nous étions à Paris. Les faillis frauduleux s'évadent; mon père, lui, est revenu !

GAGNEUX.

L'autre répondant ?

ANDRÉE.

Mon travail. Quand on me verra gagner laborieusement ma bouchée de pain, on ne soupçonnera pas mon père d'avoir été malhonnête pour que sa fille donne des leçons de musique.

GAGNEUX.

Oui, on commence toujours comme ça : je travaillerai! je gagnerai mon pain ! Vous feriez bien d'en donner, des leçons de musique ! Pour courir le cachet, vous n'auriez pas besoin de toutes les dentelles et de tous les bracelets que vous vous êtes achetés avec notre argent.

BRUEL.

Monsieur !

GAGNEUX.

Oui, avec notre argent! Et vous devriez avoir honte de porter à vos poignets et à votre cou l'argent qui nous appartient !

BRUEL.

Pardonne-moi, Andrée, de t'avoir fait entendre ces paroles; mais, vois-tu, c'est cela, la misère. Tu as

reçu cet homme dans ton salon, il était poli, bien élevé, il te parlait comme à une jeune fille : tu étais riche. Pour venir chez les riches, les caractères s'habillent de leur mieux, comme on met son meilleur habit ; on se brosse, on se gante, on se fait beau. Chez les pauvres, on ne se gêne pas, on vient comme on est, on entre avec ses trous et ses taches, et, quand ce n'est pas aux souliers qu'on a de la boue, c'est à l'âme !

GAGNEUX.

Ah ! voilà comme vous me payez ! votre monnaie est l'insulte ! Bien. En avant, la faillite ! Une dernière fois, mes dix mille francs ?

BRUEL.

Je ne les ai pas.

JEAN BAUDRY, entrant.

Les voici.

SCÈNE III.

JEAN BAUDRY, BRUEL, ANDRÉE, GAGNEUX.

BRUEL.

Baudry !

JEAN BAUDRY.

C'est dix mille francs qu'il faut à ce monsieur ?

GAGNEUX.

Je le savais bien que la menace de la faillite ferait sortir son argent !

JEAN BAUDRY.

Comptez. (Il lui tend des billets de banque.)

BRUEL.

Merci, Baudry. Mais gardez vos billets. Je refuse de payer monsieur.

GAGNEUX.

Ah! vous voyez que, si vous ne payez pas, c'est par mauvaise volonté!

BRUEL.

Croyez ce qu'il vous plaira. Mes autres créanciers, que je ne pourrai pas rembourser intégralement, auraient droit de se plaindre si je faisais une exception. Le peu qui me reste ne m'appartient plus, je dois le partager entre tous.

JEAN BAUDRY.

Tous seront payés intégralement.

BRUEL.

Si tous sont payés intégralement, monsieur le sera aussi. Sinon, il touchera, comme les autres, en proportion de sa créance. Je ne lui ferai pas un privilége de son insolence.

GAGNEUX, ôtant son chapeau.

Entendons-nous. S'il m'est échappé...

BRUEL.

Oui, vous n'êtes pas insolent envers l'argent. Je le sais. Avec les autres. Rien avant.

GAGNEUX.

Eh bien! dans votre intérêt, vous avez tort. Je ne sais pas si je suis insolent, mais je sais que je suis rageur. Je vous conseille de vous entendre avec moi. Je ne dirai à personne que vous m'avez remboursé. Je jurerai que je n'ai pas reçu un sou. Vous apprivoiserez les autres avec des phrases. Il y en a là que j'ai amenés, je leur parlerai. Employez-moi. Nous les travaillerons.

BRUEL.

Vous m'aideriez à voler?

JEAN BAUDRY.

Il n'est pas question de payer l'un au détriment des autres. Je vous répète que tout le monde sera payé.

BRUEL.

Avec quoi?

JEAN BAUDRY.

Eh! vous avez plus d'argent qu'il ne vous en faut.

BRUEL.

Tout compté, il me manque — oh! je peux parler même devant monsieur, je n'ai rien à cacher, — il me manque deux cent mille francs. (Gagneux remet son chapeau.)

JEAN BAUDRY.

Vous avez mal compté.

BRUEL.

Nous avons passé la nuit, Andrée et moi, à faire la note.

JEAN BAUDRY.

Où est-elle?

BRUEL, la prenant sur la table.

La voici.

JEAN BAUDRY.

Montrez. (Lisant.) « Terrains de Graville; intérêts dans la *Vesta;* actions de... » Eh bien! si c'est comme cela que vous êtes distrait, je ne m'étonne pas que vous ne fassiez pas assurer vos navires. Vous n'avez oublié qu'un demi-million.

BRUEL.

Quel demi-million?

JEAN BAUDRY.

Le mien.

BRUEL.

Baudry! Ah! le malheur a de bons côtés!

GAGNEUX, s'essuyant les yeux.

Ah! c'est beau! c'est grand! (Il tend la main à Jean Baudry.)

JEAN BAUDRY, ne tendant pas la sienne.

Merci. (A Bruel.) Commençons par payer ce que nous devons.

BRUEL.

Moi qui ai douté de lui!

JEAN BAUDRY.

Venez.

BRUEL.

Jamais.

GAGNEUX.

Voyons, mon cher Bruel...

BRUEL.

Baudry, vous êtes le plus généreux des hommes; j'en serais le plus égoïste si j'acceptais.

JEAN BAUDRY.

Par exemple!

BRUEL.

Sur quoi vous rendrais-je une telle somme?

JEAN BAUDRY.

Sur vos bénéfices futurs. Tous vos créanciers soldés, votre crédit reste entier. Vous referez des affaires; vous réussirez.

BRUEL.

Et si je ne réussis pas?

JEAN BAUDRY.

Vous réussirez.

GAGNEUX.

Il réussira.

BRUEL.

Je n'ai plus de bonheur, je le sens. Et puis, tenez, maintenant, je hais le commerce. Un miracle m'acquitterait et me rendrait mon crédit, j'aurais vu de trop près la faillite pour vouloir m'y exposer une autre fois. J'ai horreur de cette maison où l'on a

parlé insolemment à ma fille, et je voudrais en sortir à l'instant même et n'y jamais rentrer! Et je ne dépouillerai pas un ami comme vous, le plus ferme cœur que j'aie éprouvé, pour qui? pour des gens comme monsieur, qui accourent à une calamité la menace et l'outrage à la bouche!

GAGNEUX.

Mon Dieu! s'il ne vous faut que des excuses...

JEAN BAUDRY.

Allons, Bruel...

BRUEL.

Jamais!

GAGNEUX.

Allons, Bruel, soyez raisonnable. Il s'agit d'épargner une tache à votre nom.

BRUEL.

J'aime mieux être honnête qu'honoré.

GAGNEUX.

Tout le monde vous méprisera

BRUEL.

Excepté moi.

JEAN BAUDRY.

Je vous supplie.

BRUEL.

N'insistez pas.

JEAN BAUDRY.

C'est irrévocable?

BRUEL.

Ma conscience a prononcé.

GAGNEUX.

Soit. Je vais me mettre en règle.

JEAN BAUDRY, allant à Gagneux.

Monsieur, attendez un jour. Je le déciderai.

GAGNEUX.

J'attendrai une demi-heure. Dans une demi-heure, mon argent ou sa banqueroute. Serviteur. (Il sort.)

SCÈNE IV.

JEAN BAUDRY, BRUEL, ANDRÉE.

JEAN BAUDRY.

Alors il n'y a plus qu'un moyen de vous sauver.

BRUEL.

Oh! il n'y en a plus.

JEAN BAUDRY.

Il y en a encore un.

BRUEL.

Lequel?

JEAN BAUDRY.

Ce serait que mademoiselle Andrée épousât quelqu'un de riche.

BRUEL, amèrement.

Ah! oui.

JEAN BAUDRY.

Alors, vous ne pourriez pas empêcher votre gendre de s'occuper du nom de sa femme et d'y tenir plus qu'à quelques sacs d'écus. Ce ne serait plus pour un autre qu'il payerait, mais pour lui-même, et ça ne vous regarderait même plus.

BRUEL.

Vous connaissez quelqu'un de riche qui demanderait Andrée maintenant?

JEAN BAUDRY.

Peut-être.

BRUEL.

Qui la demanderait, la sachant ruinée?

JEAN BAUDRY.

S'il ne la savait pas ruinée, il ne la demanderait pas.

BRUEL.

Qui?

JEAN BAUDRY.

C'est... Mais avant de vous dire son nom, je vous conjure une dernière fois d'accepter l'offre que je vous ai faite. Laissez-moi vous aider, vraiment, je vous en prie.

BRUEL.

Ne revenons pas là-dessus. Je vous ai dit mon dernier mot.

JEAN BAUDRY.

Alors, il faut parler. Mais mademoiselle Andrée se

souviendra que j'ai insisté, et que ce n'est pas ma faute s'il n'y a plus au monde que ce moyen de sauver son père. Eh bien! je parle. Celui qui... — Non, j'ai quarante-six ans, et je n'oserai jamais!

ANDRÉE.

Mon père, je vous demande de me laisser épouser monsieur Baudry.

JEAN BAUDRY.

Vrai?

BRUEL.

C'est donc vous?

JEAN BAUDRY, à Andrée.

Vous n'oublierez pas que j'ai fait ce que j'ai pu pour ne pas être heureux?

ANDRÉE.

Vous êtes le plus noble des hommes.

BRUEL.

Cher Baudry!

JEAN BAUDRY, à Andrée.

Vous ne m'en voulez pas trop de n'avoir que ce moyen de sauver votre père?

ANDRÉE.

Je serai fière d'être votre femme.

JEAN BAUDRY.

Vous, ma femme! Est-ce possible? Vous, Bruel, qui êtes de sang-froid, dites-moi que c'est possible. Mais ne me le dites pas tout haut. Parlons bas. Je l'ai si

peu espérée et si peu méritée qu'il me semble qu'elle ne m'appartient pas et que, si l'on nous entend, on va venir me la reprendre.

BRUEL.

Elle est bien à vous. Chère fille! Et ce n'est pas seulement à cause de moi qu'elle a consenti, c'est à cause de vous d'abord. Elle a toujours eu pour vous une affection profonde. Tout à l'heure, tenez, quand je doutais de votre amitié, elle y croyait, elle! Elle vous connaît; alors, soyez tranquille. Elle m'a répondu de vous, moi je vous réponds d'elle. N'est-ce pas, Andrée?

ANDRÉE.

Vous le pouvez, mon père.

JEAN BAUDRY.

Merci, tous deux! A présent, vite chez Gagneux.

BRUEL.

Je n'ai plus le droit de m'opposer à votre volonté.

JEAN BAUDRY.

Et rompons avec le passé! Rejetons bien loin, et tout de suite, tout ce qui nous attristerait. Vous avez raison, cette maison où l'on a mal parlé à mademoiselle Andrée est inhabitable. Venez aujourd'hui même vous installer dans ma maison de la côte. Vous ne paraîtrez ici qu'aux heures des affaires. Quant au commerce, quittez-le ou continuez-le, comme il vous plaira. Si vous vous ennuyez, il sera toujours temps de le reprendre. Ainsi, c'est dit. Quelle bonne vie à

trois nous allons avoir! C'est ma maison qui va être contente! Allons chez Gagneux.

BRUEL.

Allons.

JEAN BAUDRY, à Andrée.

A tout à l'heure, mademoiselle. Merci! merci! merci! Je peux vous le dire à présent que je ne crains plus de vous influencer, je vous aime beaucoup. Il y a longtemps. Vrai, c'est à cause de moi aussi que vous avez consenti? Voilà une parole que j'entendrai toute ma vie. Mais quel bonheur! Qu'ai-je donc fait de plus que les autres hommes pour être ainsi récompensé? Pourquoi cela m'arrive-t-il à moi plutôt qu'à un autre? Comme deux jours se ressemblent peu! Hier, je n'avais devant moi que la vieillesse, j'aurai devant moi maintenant votre beauté, votre grâce, le sourire de vos vingt ans. C'est vers cela que j'irai. Il me semble que ma vie s'est retournée et que je reviens vers la jeunesse et vers l'amour!

LE COMMIS, entrant.

Monsieur Olivier est en bas.

ANDRÉE, tressaillant.

Il est ici!

JEAN BAUDRY.

Oui. Je suis dans mon jour de chance! Hier, il m'avait forcé de rester à Paris. J'avais eu beau le prêcher, le prier, lui dire qu'il s'agissait de l'honneur d'un ami. Pour qu'il ne crût pas que c'était un prétexte, je lui ai dit le nom de votre père et sa situa-

tion. Il a compris que je ne pouvais pas rester, et, lui qui ne voulait pas me laisser partir, c'est lui qui a voulu m'emmener.

BRUEL, *au commis.*

Qu'il monte.

JEAN BAUDRY.

Attendez. Il va falloir lui annoncer mon bonheur ; j'aime autant ne pas être là.

BRUEL.

Pourquoi?

JEAN BAUDRY.

Jusqu'à ce jour, je n'étais qu'à lui ; je vais me partager désormais, et il n'aura pas la plus grosse part.

BRUEL.

Vous craignez?...

JEAN BAUDRY.

Et puis, il me semble que tous les jeunes gens vont m'en vouloir. Mademoiselle Andrée lui parlera.

ANDRÉE.

Moi?

JEAN BAUDRY.

Je vous en prie ; vous me justifierez ; vous lui expliquerez comment cela s'est fait.

ANDRÉE.

Oui !

JEAN BAUDRY, *au commis.*

Faites-le monter. Gagneux payé, je reviens vite

savoir ce que vous vous serez dit. Vrai, je me fais l'effet d'un voleur. Sauvons-nous! (Il sort avec Bruel.)

ANDRÉE, seule.

Oui, je lui expliquerai comment cela s'est fait; il verra lui-même que je n'ai pu faire autrement.

SCÈNE V.

ANDRÉE, OLIVIER.

OLIVIER, entrant.

Seule!

ANDRÉE, à part.

Mon Dieu!

OLIVIER, venant vivement à elle.

Est-ce vrai que vous n'êtes plus riche?

ANDRÉE.

Monsieur...

OLIVIER.

Est-ce vrai? Monsieur Baudry me l'a dit. Connaissez-vous un homme meilleur? Mais j'ai besoin que vous me le répétiez vous-même. Est-ce bien vrai, cette bonne mauvaise nouvelle? Oh! pardonnez-moi cette parole égoïste. Je devrais ne penser qu'à votre chagrin, aux inquiétudes de votre père, et je pense à moi. Je suis joyeux quand vous souffrez, j'ai tort. Eh bien, oui! je suis joyeux. Vous m'avez vu à Paris; j'étais découragé et hostile; j'avais pris la vie en colère; je

querellais tout. Oh! maintenant, je ne suis plus ce furieux-là; je n'ai plus le délire; la médecine est une grande chose, vous avez raison. J'ai envie de guérir tous les malades! D'où vient ce changement, je vais vous le dire. Mais pour cela il faut que vous ne soyez plus riche. Moi, je n'ai que mon travail; je ne suis rien, je suis un enfant qui a sa vie à faire, le commencement d'un médecin. Si votre sort n'a pas changé, comment voulez-vous que je vous parle? Je m'en irai, et vous ne me reverrez plus jamais. Mais non, monsieur Baudry n'a pas pu me tromper. Vous n'êtes plus riche. Je n'ose pas vous demander d'être tout à fait pauvre. Tâchez au moins de n'avoir pas l'aisance. Maintenant, répondez-moi. Ne l'avez-vous plus vraiment, cette richesse terrible?

ANDRÉE.

Pauvre garçon!

OLIVIER.

Ah! — Monsieur Baudry m'a donc menti?

ANDRÉE.

Il vous a dit vrai.

OLIVIER.

Eh bien! alors?

ANDRÉE.

Je ne suis plus riche, et je ne suis plus pauvre.

OLIVIER.

Comment?

ANDRÉE.

Voici en un mot. Mon père était perdu faute de deux cent mille francs, quand un ami les lui a offerts.

OLIVIER.

Les riches sont heureux! Excusez-moi de vous avoir importunée; mais je ne recommencerai pas. Je vous promets que vous ne me reverrez jamais.

ANDRÉE.

Soyez heureux!

OLIVIER.

Merci. (Il va jusqu'à la porte. Se retournant.) Ce que j'admire, c'est la profondeur de votre dédain pour moi.

ANDRÉE.

Mon dédain?

OLIVIER.

Vous me voyez accourir bouleversé de joie et de crainte, plein de vous; vous me voyez triomphant tout à l'heure et maintenant écrasé : que vous n'en soyez pas émue, je le conçois; que vous n'ayez pas pitié d'une souffrance dont vous sentez bien que vous êtes la cause, je m'y attendais; mais je n'avais pas prévu que vous me renverriez sans même me demander ce que je venais vous dire et que mon désespoir n'obtiendrait même pas votre curiosité!

ANDRÉE.

Je n'ai pas le droit d'en savoir davantage.

OLIVIER.

En effet, vous n'êtes pas ruinée.

ANDRÉE.

Ce n'est pas pour cela.

OLIVIER.

Pourquoi donc ?

ANDRÉE.

Quand mon père a eu remercié son ami, il a réfléchi. Il n'avait pas de bonheur, il le voyait ; s'il ne regagnait jamais ces deux cent mille francs ? Pouvait-il les accepter, lui honnête homme ?

OLIVIER.

Non.

ANDRÉE.

C'est ce que mon père a répondu à son ami.

OLIVIER.

Bien !

ANDRÉE.

Mais alors son ami lui a dit : — Il y a une chose qui vous contraindrait à me laisser sauver votre nom : ce serait que votre nom fût celui de ma femme.

OLIVIER, avec un cri.

Vous êtes mariée ! Mais non, depuis hier ! Je ne sais plus ce que je dis. Votre père a refusé ? Je l'aime, votre père !

ANDRÉE.

Mon père n'a pas refusé.

OLIVIER.

Alors, c'est vous! J'aime encore mieux cela. Comme vous êtes bonne!

ANDRÉE.

Il s'agissait du bonheur et de l'honneur de mon père, et de sa vie, car il n'aurait pas survécu à une faillite. D'ailleurs, celui qui me demandait, dans un tel moment et d'une façon si généreuse, m'inspirait autant d'estime que de reconnaissance. Pourquoi aurais-je refusé?

OLIVIER.

Vous avez consenti?

ANDRÉE.

J'ai consenti.

OLIVIER.

Ah! — Ce mariage ne se fera pas.

ANDRÉE.

Qui l'empêcherait?

OLIVIER.

Il ne se fera pas! O Dieu! ce serait pour apprendre cela que je suis accouru, rapide, impatient d'arriver! Vous avez consenti! Pardieu! un homme qui a deux cent mille francs pour ses amis! Quand je vous le disais, que les jeunes filles étaient au plus offrant!

ANDRÉE.

Monsieur!

OLIVIER.

Oh! cet homme, quel est-il? Je lui parlerai, moi, à cet homme qui achète sa femme! Quel est cet homme?

ANDRÉE.

Cet homme... (La porte du fond s'ouvre. Paraît Jean Baudry. Andrée le montre à Olivier.)

SCÈNE VI.

OLIVIER, JEAN BAUDRY, ANDRÉE.

OLIVIER.

Lui! (Il chancelle.)

JEAN BAUDRY, à Olivier.

Eh bien! tu sais?...

OLIVIER.

Oui.

JEAN BAUDRY.

Tu n'es pas jaloux?

OLIVIER.

Jaloux!

JEAN BAUDRY.

Sois tranquille, tu auras toujours ta place dans mon cœur, et la même. Olivier, tu n'es pas mécontent de me voir heureux?

OLIVIER.

Je suis très content.

JEAN BAUDRY.

Tu seras mon témoin.

OLIVIER.

Votre témoin?

JEAN BAUDRY.

Tu acceptes, n'est-ce pas?

OLIVIER.

Certainement... Moi, votre témoin?... Certainement... A ce soir. (Il sort.)

JEAN BAUDRY.

Eh bien! Il s'en va! (Allant pour le retenir.) Olivier! Olivier!

ANDRÉE.

O mon Dieu!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Un salon.

SCÈNE I.

Entrent ANDRÉE, JEAN BAUDRY, BRUEL, puis OLIVIER, puis BARENTIN.

JEAN BAUDRY.

Nous prendrons le café les fenêtres ouvertes. Quelle admirable soirée! Andrée, regardez la lune sur la mer. Ah! j'ai eu souvent ce spectacle sous les yeux sans y faire attention; c'est que j'étais seul à le regarder. Comme c'est beau à deux! — Olivier, viens voir.

OLIVIER.

Je vois.

JEAN BAUDRY.

Ma foi, devant vous je peux bien penser tout haut, je suis heureux! Comment vous remercierai-je assez tous trois? (A Olivier.) Tu m'as dit que tu ne m'en voulais plus du tout?

OLIVIER.

A vous? Je ne vous en ai jamais voulu.

JEAN BAUDRY.

Et que tu avais renoncé tout à fait à tes mauvaises idées de Paris?

OLIVIER.

Oh! tout à fait.

JEAN BAUDRY.

Cher Olivier! (Revenant à Andrée qui est restée à la fenêtre.) Quelle tranquillité! Les arbres du jardin ne bougent pas; on dirait qu'ils dorment et qu'ils rêvent. — Écoutez! c'est le rossignol. Comme il chante bien ce soir! (A Bruel qui rit.) Pourquoi riez-vous?

BRUEL.

Je ris, parce que je suis joyeux. Et puis, je pense à madame Gervais. (A Andrée.) Tu es sûre que ta lettre a été mise à la poste?

ANDRÉE.

Je l'ai mise moi-même.

BRUEL.

D'ailleurs, je lui ai écrit aussi. Pas un mot de réponse! Sa nièce se marie demain, et nous ne savons même pas si elle viendra.

JEAN BAUDRY.

Comment vous expliquez-vous son silence?

BRUEL.

Par son étourderie. Elle est capable de croire

qu'elle nous a répondu. Elle va nous tomber brusquement ce soir ou demain matin, et me querellera de ne pas être allé à sa rencontre. Je ne la détromperai pas! Si elle s'aperçoit qu'elle ne m'a pas écrit, elle me le reprochera pendant six mois.

JEAN BAUDRY.

A vous?

BRUEL.

Oui. Ma très chère belle-sœur est ainsi. Bah! elle est un peu comme tout le monde. Qui est-ce qui n'en veut pas aux autres de ses torts envers eux? Qui est-ce qui pardonne le mal qu'il fait? — Ah! le café. (Barentin rentre avec un plateau.) Eh bien, Barentin, est-ce enfin cette nuit que nous allons être volés?

BARENTIN.

Monsieur plaisante, mais il existe des voleurs.

JEAN BAUDRY.

Et des poltrons.

BARENTIN.

Si ça n'était jamais arrivé que des brigands soient entrés la nuit dans les maisons! Mais lisez donc les feuilles!

JEAN BAUDRY.

Andrée, voulez-vous verser le café? (Andrée sert, d'abord son père, puis Jean Baudry.)

BARENTIN, bas à Jean Baudry.

Monsieur a-t-il pensé?...

JEAN BAUDRY.

Ah! — Mademoiselle, j'ai oublié une commission dont Barentin m'avait chargé. Il voudrait vous faire une surprise demain; mais, comme il ne connaît pas vos goûts, il m'a prié de vous demander quelle surprise vous désirez qu'il vous fasse.

BARENTIN.

Oui, mademoiselle.

ANDRÉE, souriant.

Je vous le dirai, Barentin.

BARENTIN.

S'il vous plaît, mademoiselle. (Il sort.)

ANDRÉE, offrant une tasse à Olivier.

Monsieur...

OLIVIER.

Non, merci.

JEAN BAUDRY, buvant sa tasse.

Tu ne prends pas de café? Tu as tort, il est excellent. Il est vrai qu'à présent, moi, je trouve tout excellent. Prends-en donc. (Olivier va à la table et se verse du café.) Mademoiselle t'en a versé.

OLIVIER.

Ah! oui. (Il continue à s'en verser.)

BRUEL.

Comme c'est bon, le café!

JEAN BAUDRY.

Comme c'est bon, la vie! Quel malheur que le Havre

ne soit pas Paris, et qu'il faille la grande ville au grand avenir d'Olivier! nous aurions vécu à nous quatre. Mais nous irons te voir souvent, n'est-ce pas, Andrée? — Mon cœur déborde! J'ai trop de bonheur pour que tout soit à moi, j'ai dû prendre la part des autres.

BRUEL.

Pas la mienne, toujours! car j'en ai tout ce que j'en peux porter. Quand je pense à ce que j'étais il y a dix jours, à ma réputation naufragée, à Andrée insultée par ce Gagneux, et que je vois les coups de chapeau qu'on me donne dans les rues, tous mes créanciers satisfaits, Andrée mariée demain à celui que j'aurais souhaité dans le meilleur instant de ma fortune, à l'ami unique, à l'homme parfait...

JEAN BAUDRY.

Bruel!

BRUEL.

Oui, parfait! vous l'êtes.

JEAN BAUDRY.

Personne ne l'est.

BRUEL.

Excepté vous.

JEAN BAUDRY.

Personne. Vous me voyez dans mon beau moment. Je suis heureux; alors le bien est facile. Je vous avoue que je suis très bon — dans ce moment.

BRUEL.

Je voudrais bien savoir quand vous ne l'avez pas été!

JEAN BAUDRY.

Quand j'ai souffert. J'ai eu mes heures pénibles, et je n'étais pas tel que je suis aujourd'hui. Tout homme a du mal en soi, et nul ne peut dire ce qu'un grand chagrin ferait de lui.

BRUEL.

J'y consens, vous êtes un scélérat. Et vous avez volé la part des autres. Ah! s'il y a quelqu'un à qui vous ayez pris de son bonheur, moi, vous m'avez donné du vôtre.

JEAN BAUDRY.

Merci. Dites-moi bien tous que vous êtes heureux. Pour l'être, j'ai besoin que tout le monde le soit.

BRUEL.

Tout le monde l'est! N'est-ce pas, Andrée?

ANDRÉE.

Je suis heureuse. (Olivier va à une table où est la cave et emplit un verre.)

JEAN BAUDRY.

C'est comme cela que je m'explique que le bonheur absolu soit si rare. Il y a entre tous les hommes une solidarité dont on ne se rend pas compte, et, quelque félicité qu'on ait, on a encore la souffrance des autres. (Olivier, qui a vidé son verre, le remplit encore.)

BRUEL, à Olivier.

Tiens, qu'est-ce que vous buvez donc avec cet acharnement?

OLIVIER.

Je ne sais pas. Je crois que c'est de l'eau-de-vie.

BRUEL, s'en versant.

Et vous aussi, vous êtes heureux, — témoin? (Le verre d'Olivier éclate entre ses doigts.) Aïe!

JEAN BAUDRY.

Qu'est-ce donc?

OLIVIER.

Rien. Ce verre s'est brisé.

JEAN BAUDRY.

Mais tu saignes!

OLIVIER.

C'est possible. Une égratignure. J'ai ce qu'il faut dans ma chambre. (Il sort.)

BRUEL.

J'ai du taffetas d'Angleterre. Andrée, sur ma cheminée. Veux-tu le lui faire porter?

ANDRÉE.

Oui. (Elle sort.)

SCÈNE II.

JEAN BAUDRY, BRUEL

JEAN BAUDRY.

Comment ce verre a-t-il pu se casser?

BRUEL.

Une maladresse. Votre Olivier ne sait pas ce qu'il fait ce soir.

JEAN BAUDRY.

Olivier?

BRUEL.

Tout à l'heure, il ne s'apercevait pas qu'il buvait de l'eau-de-vie coup sur coup; maintenant, il brise son verre.

JEAN BAUDRY, regardant le plateau.

Il n'a pas pris la tasse qu'Andrée lui avait versée. — Est-ce qu'Andrée et Olivier sont mal ensemble?

BRUEL.

Mal?

JEAN BAUDRY.

Je ne vois plus rien, moi, depuis dix jours; je ne sais plus ce qui se passe autour de moi; je vis dans un éblouissement. Vous n'avez rien remarqué, vous?

BRUEL.

Rien du tout.

JEAN BAUDRY.

Il n'y a rien, c'est évident. — Comment étaient-ils l'un pour l'autre à Paris?

BRUEL.

Je n'y ai passé qu'un jour.

JEAN BAUDRY.

Madame Gervais pourra nous le dire.

BRUEL.

Si elle vient.

JEAN BAUDRY.

Je serais désolé qu'ils fussent mal l'un pour l'autre.

BRUEL.

Désolé! Vous feriez croire que vous avez peur de lui.

JEAN BAUDRY.

On a toujours peur de ceux qu'on aime.

BRUEL.

Vous l'aimez à ce point! Ah çà! mon cher Baudry, vous ne voulez donc pas me dire ce que c'est que cet Olivier?

JEAN BAUDRY.

Je vous l'ai dit.

BRUEL.

Un enfant sans parents, que vous avez recueilli et auquel vous vous êtes attaché. L'autre jour, vous êtes resté à Paris pour lui, malgré votre amitié pour moi et votre affection pour Andrée. Vous pouvez dire que vous lui êtes attaché solidement.

JEAN BAUDRY.

Quand je l'ai connu, je n'avais que lui à aimer : je me suis mis à l'aimer beaucoup. C'est presque un fils pour moi.

BRUEL.

Presque?

JEAN BAUDRY.

Certainement.

BRUEL.

Allons donc!

JEAN BAUDRY.

Qu'entendez-vous par là?

BRUEL.

Voulez-vous bien me laisser tranquille! — Voyons, mon cher Baudry, Andrée n'est pas là, me permettez-vous de vous parler franchement?

JEAN BAUDRY.

Je vous en prie.

BRUEL.

Quel est l'âge d'Olivier?

JEAN BAUDRY.

Vingt-deux ans.

BRUEL.

Et le vôtre?

JEAN BAUDRY.

Quarante-six.

BRUEL.

Vous n'avez pas de frère ni de sœur, et vous n'en avez jamais eu?

JEAN BAUDRY.

Où diable voulez-vous en venir?

BRUEL.

Donc, récapitulons. Un garçon qui a vingt-deux ans quand on en a quarante-six, qu'on prend chez soi aux vacances, à qui l'on demande la permission de se marier, et qui n'est pas un neveu, c'est plus que presque un fils.

JEAN BAUDRY.

Si j'étais le père d'Olivier, mademoiselle Andrée le saurait.

BRUEL.

Qui le lui aurait dit?

JEAN BAUDRY.

Moi.

BRUEL.

C'est donc sérieux?

JEAN BAUDRY.

Je vous le jure sur ma tendresse pour mademoiselle Andrée! — N'y a-t-il donc que la parenté du sang?

BRUEL.

Non, il y en a une autre; car je me sens plus parent avec vous seul qu'avec toute ma famille. Il y a la reconnaissance.

JEAN BAUDRY.

Bruel!

BRUEL.

Mais vous ne pouvez pas devoir de reconnaissance à Olivier.

JEAN BAUDRY.

Je lui dois une reconnaissance éternelle.

BRUEL.

Il vous a donc rendu un service capital?

JEAN BAUDRY.

Il ne m'a rendu aucun service.

BRUEL.

Alors de quoi lui êtes-vous reconnaissant?

JEAN BAUDRY.

Cela, c'est un secret qui ne vous intéresserait pas, et que je dois garder.

BRUEL.

Je ne le devinerai pas! — Un garçon à qui l'on est reconnaissant de n'avoir pas rendu de service!

JEAN BAUDRY.

C'est selon ce qu'on entend par un service.

SCÈNE III.

BRUEL, JEAN BAUDRY, BARENTIN.

BARENTIN.

Monsieur Bruel, une lettre pour vous. (Il la lui donne. — À Jean Baudry.) Monsieur, le bijoutier est là.

BRUEL, grondant Jean Baudry.

Encore! (Regardant la lettre.) Enfin!

JEAN BAUDRY.

C'est de madame Gervais?

BRUEL.

Oui.

JEAN BAUDRY.

Eh bien?

BRUEL.

Elle vient. (Éclatant de rire.) Mais le singulier, c'est qu'elle ne vient pas pour le mariage.

JEAN BAUDRY.

Comment?

BRUEL, lisant et riant.

Elle ne se doute pas que sa nièce se marie. Elle n'a pas reçu nos lettres. Savez-vous d'où elle m'écrit? de Bayeux, où elle a passé huit jours chez une amie. Elle veut nous embrasser en retournant, et c'est le hasard qui nous l'amène justement aujourd'hui.

JEAN BAUDRY.

L'important, c'est qu'elle viendra. Je vais à mon bijoutier. (Il sort.)

SCÈNE IV.

BRUEL, puis ANDRÉE.

BRUEL, appelant.

Andrée! (Andrée entre.) Ta tante arrive! il faudra que nous allions au-devant d'elle.

ANDRÉE.

Au chemin de fer?

BRUEL.

Non, au bateau d'Honfleur. Je t'expliquerai. Mais je me sauve, parce que j'ai un rendez-vous au Cercle. Fais-toi conduire ; nous nous retrouverons sur le quai. Le bateau arrive à dix heures. Je cours. Chère enfant! (Il sort.)

ANDRÉE, seule.

Sorti! Et monsieur Baudry a quelqu'un. (Elle va sonner à la cheminée; Barentin entre.) Dites à monsieur Olivier que je l'attends au salon. (Barentin sort.) Oui, c'est le seul moyen.

SCÈNE V.

OLIVIER, ANDRÉE.

OLIVIER.

Vous avez à me parler, mademoiselle?

ANDRÉE.

J'ai à vous prier.

OLIVIER.

Vous?

ANDRÉE.

Que voulez-vous qu'on pense? Et si vous ne pouvez déjà pas vous contenir maintenant, que sera-ce demain? Je n'ai aucun droit de rien exiger de vous, et pourtant il n'y a qu'une chose qui puisse éloigner ce péril.

OLIVIER.

Quoi?

ANDRÉE.

C'est que vous partiez.

OLIVIER.

Partir aujourd'hui, quand je suis témoin demain!

ANDRÉE.

C'cst parce que vous êtes témoin qu'il faut que vous partiez. Vous aurez une raison. Un malade qui vous appelle à Paris, une occasion de célébrité, ce que vous voudrez. Rien qu'à l'idée d'être témoin de mon mariage, vous voyez ce que vous avez fait. Demain, ce ne serait plus seulement une idée. Vous vous emporteriez, vous feriez quelque éclat...

OLIVIER.

Qui retarderait votre bonheur? Ne craignez rien, je vous marierai. Je vous promets de rester maître de moi.

ANDRÉE.

Vous ne l'êtes déjà plus! Et cependant ce n'est pas encore le jour redoutable. Tant qu'on n'y est pas, la fermeté est possible, on se raisonne, on écoute le devoir, on voit le bonheur qu'on fait, on comprend la nécessité du sacrifice; et puis on a, malgré soi, tout au fond du cœur, une espérance entêtée qui ne consent pas à l'évidence, on compte sur je ne sais quel secours insensé, on se dit qu'il y a encore ce soir, cette nuit, demain matin, qu'il surviendra quelque chose, que demain n'arrivera pas! Mais demain, quand rien ne sera survenu, et que l'heure sonnera! croyez-vous que ce sera une heure pareille aux autres? Qui peut répondre de soi dans un tel moment? Qui peut être sûr qu'à l'instant de signer soi-même la mort de son avenir, la plume ne lui tombera pas des mains? Oh! demain sera une journée terrible! Oh! quand il n'y aura plus un jour, quand il n'y aura plus une heure, quand la plume sera là, quand la séparation sera là, inévitable, immédiate, éternelle, Olivier, quelle force aurons-nous?

OLIVIER.

Andrée, vous m'aimez!

ANDRÉE.

Non!

OLIVIER.

Si! vous avez dit nous!

ANDRÉE.

Non!

OLIVIER.

Vous l'avez dit! Oh! j'ai ce mot, et je ne le rendrai pas.

ANDRÉE.

Vous oubliez qui j'épouse.

OLIVIER.

Ah! oui. — Pourquoi est-ce justement le seul homme auquel je ne puisse vous disputer? Et cependant, comment veut-on que j'assiste tranquillement?...

ANDRÉE.

Vous voyez bien qu'il faut que vous partiez.

OLIVIER.

Partir! oui, il le faut. Le bonheur est ici, va-t'en! La porte du ciel est ouverte, referme-la! Il y a des intérêts d'argent, c'est sacré. Ils ont arrangé un mariage; avant eux, mon âge en avait arrangé un avec le vôtre; mais c'est le mariage d'argent qui est le bon. Elle m'aime...

ANDRÉE.

Non.

OLIVIER.

Dieu me la donne, je la donnerai à un autre. Non, je n'aurai pas ce courage! je n'aurai pas cette lâcheté!

ANDRÉE.

Je suis mariée.

OLIVIER.

Non, je ne vous donnerai pas à un autre! Je trouverai un moyen de tout concilier.

ANDRÉE.

Ne rêvez pas l'impossible.

OLIVIER.

L'impossible, c'est que vous m'aimiez et que je vous quitte; c'est que nous cessions de nous aimer parce qu'il y a eu un coup de vent quelque part sur la mer!

ANDRÉE.

Monsieur Baudry est le bienfaiteur de mon père.

OLIVIER.

C'est le bienfaiteur de tout le monde!

ANDRÉE.

Olivier!

OLIVIER.

C'est vrai, je viens de dire une mauvaise parole. Je dois tout à monsieur Baudry, et je mourrais pour lui sans m'acquitter.

ANDRÉE.

Vous pouvez vous acquitter aujourd'hui.

OLIVIER.

Vous le voulez?

ANDRÉE.

La reconnaissance le veut.

OLIVIER.

Allons! il vaut mieux souffrir que de faire souffrir. Ah! pourquoi est-ce lui? Au moins vous m'estimerez.

ANDRÉE.

Oh! oui.

OLIVIER.

Je pars.

ANDRÉE.

C'est bien!

OLIVIER.

Je vous assure que je ne suis pas mauvais au fond. Je fais ce que je peux. Mais c'est plus fort que moi, j'ai des accès de violence et de révolte. Cela tient au milieu dans lequel je suis né. Si vous me connaissiez, je suis une espèce d'âme fauve mal apprivoisée. Quand je souffre, ça me revient. J'aurais plus besoin qu'un autre d'être heureux. Si mon espérance avait été possible, avant de vous épouser, je vous aurais raconté mon enfance, tout entière, et je n'aurais pas eu peur que ma confession vous détournât de moi. Je suis certain qu'au contraire vous n'y auriez vu qu'un motif de m'être plus sympathique, et que c'eût été une tentation digne d'un cœur comme le vôtre de me protéger contre moi-même et de me faire bon tout à fait.

ANDRÉE.

Pourquoi dire cela maintenant?

OLIVIER.

Vous avez raison. Votre main?

ANDRÉE.

La voilà.

OLIVIER.

Êtes-vous contente de moi?

ANDRÉE.

Je n'oublierai jamais ce que vous faites dans ce moment. Du courage!

OLIVIER, lui quittant la main.

Soyez heureuse! (Andrée sort.)

SCÈNE VI.

OLIVIER, seul.

Oui, je vais partir. Elle fait son devoir, je ferai le mien. Et je le ferai tout entier. Je partirai. Et je vivrai. Et je deviendrai bon. C'est difficile quand on souffre, mais la pensée qu'elle m'aime m'en donnera la force. De loin, et sans que je la revoie jamais, elle me conseillera. Je sentirai son regard sur ma vie. Elle sera pour moi comme une morte adorée dont on consulte le portrait, et à qui l'on demande : Suis-je bien ce que tu veux? Elle se dira que je la méritais. Oui, je serai digne d'elle, — et de lui. (Entre Jean Baudry.)

SCÈNE VII.

JEAN BAUDRY, OLIVIER.

JEAN BAUDRY, lui touchant l'épaule.

Eh bien, mon cher témoin?

OLIVIER.

Pardonnez-moi, monsieur, mais il me sera impossible de l'être.

JEAN BAUDRY.

Qu'est-ce que tu dis?

OLIVIER.

Je suis forcé de retourner à Paris.

JEAN BAUDRY.

Quand?

OLIVIER.

Ce soir.

JEAN BAUDRY.

Pourquoi?

OLIVIER.

On m'appelle pour une maladie des plus graves; un cas tout à fait singulier qui peut me mettre en réputation et me faire une grande clientèle.

JEAN BAUDRY.

Comment n'en as-tu pas parlé à dîner?

OLIVIER.

La dépêche m'est arrivée depuis. Excusez-moi de ne pas assister à votre mariage, mais vous trouverez aisément un autre témoin.

JEAN BAUDRY.

Cette maison te plaisait autrefois. T'y trouves-tu moins bien accueilli? Par qui?

OLIVIER.

Par personne.

JEAN BAUDRY.

J'ai fait demander à mademoiselle Andrée si elle pouvait me parler. Laisse-nous un instant. Tu ne partiras pas sans m'avoir revu. Cela, je te le défends. A tout à l'heure.

OLIVIER, à part.

Au moins elle m'estimera. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

JEAN BAUDRY, ANDRÉE.

ANDRÉE, entrant.

Monsieur?

JEAN BAUDRY.

Olivier s'en va! Comprenez-vous? Il veut s'en aller aujourd'hui. C'est insensé! Il m'a parlé d'une dépêche, mais c'est un prétexte, il me l'aurait montrée. Il a une raison.

ANDRÉE.

Quelle raison?

JEAN BAUDRY.

Je cherche. Pardon, Andrée, mais n'a-t-il pas quelque chose contre vous? Oh! sans tort de votre part! Mais c'est un cœur ombrageux et farouche. Autrefois, il était ici chez lui; à présent, il y est chez vous; il suffit qu'il ne vous ait pas trouvée affec-

tueuse pour qu'il ne puisse plus y rester. Andrée, je vous demande de le retenir.

ANDRÉE.

Moi?

JEAN BAUDRY.

Si vous le priez bien, il restera.

ANDRÉE.

A quel titre le prierais-je?

JEAN BAUDRY.

Vous ne voulez pas? Pourquoi ? Lui serait-il échappé un mot qui vous aurait blessée? Soyez indulgente. Parlez-lui.

ANDRÉE.

Ne me demandez pas cela.

JEAN BAUDRY.

Que vous a-t-il donc fait? Andrée, s'il part aujourd'hui, c'est pour toujours. Et, voyez-vous, c'est là une chose impossible. Tenez, je veux que vous soyez bonne pour lui, et vous me forcez de vous dire ce que je n'ai jamais dit à personne. Mais vous allez être ma femme, c'est-à-dire moi-même. Puis, je vous sais l'âme assez haute pour juger qu'une faute réparée devient un mérite. N'est-ce pas? Être né bon, c'est du bonheur; s'améliorer, c'est de la vertu.

ANDRÉE.

Vous dites vrai.

JEAN BAUDRY.

Eh bien! Olivier s'est amélioré! Il n'a pas été honnête sans combat; c'est un victorieux! Il n'est pas né dans les conditions où le bien est facile; sa probité de maintenant, il ne l'a pas trouvée dans son berceau toute faite, il l'a faite lui-même, elle lui appartient. Il a dû tout effacer et tout produire, déraciner ses instincts, arracher ses habitudes. Il a droit de regarder son passé du haut de son présent, comme du sommet de la montagne on regarde avec orgueil la profondeur de l'abîme. Il peut dire : J'ai bien monté!

ANDRÉE.

Vous êtes bon!

JEAN BAUDRY.

Un soir, il y a onze ans, je marchais dans une foule, quand je sentis quelque chose se glisser sous mon habit. D'un geste rapide, je saisis une main qui laissa tomber mon portefeuille; je me retournai et je vis un enfant de dix à douze ans, en guenilles, pieds nus, maigre, blême, chétif. Que faire? le livrer à la justice? un enfant! le lâcher, en lui jetant une pièce de monnaie et un bon conseil? il aurait ramassé la monnaie et laissé le conseil à terre. Je le regardai; il ne baissa pas les yeux; son attitude était plutôt un défi qu'une prière, et l'on sentait qu'il avait agi moins par cupidité que par audace. Il avait dans le regard une certaine clarté naturelle qui me frappa, une dernière étincelle par où l'âme pouvait se rallumer. Je l'interrogeai. Pas de famille, pas de gîte. Sa faute

n'était pas de lui, mais de sa naissance. Il ne savait pas lire. Alors, je me dis que c'était un devoir que le hasard mettait sur mon passage. Moi sans enfant, lui sans père, nous nous convenions. Il faut vous dire qu'alors j'étais beaucoup plus vieux que maintenant. Comme j'avais toujours vécu seul, j'étais très sérieux. Je n'ai pas eu de jeunesse : je vous attendais pour cela. Même avant vous, l'âge m'avait déjà un peu rajeuni. Mais à trente-cinq ans, j'en avais cinquante. L'idée me vint donc de me charger de cet enfant, de l'élever, d'emporter chez moi ce pauvre être malade et d'essayer de le guérir. J'ai toujours pensé qu'un homme n'est quitte envers Dieu qu'après avoir fait pour un autre ce que Dieu a fait pour lui. Dieu m'a donné le bien-être et l'éducation, je les ai rendus à Olivier.

ANDRÉE.

Généreuse nature!

JEAN BAUDRY.

Il n'a pas été très commode à élever ; ses premières années s'échappaient toujours ; mais je ne me suis pas découragé. J'ai réussi ! le fond était excellent. Vous le voyez maintenant. A Paris, lorsqu'on le demande dans deux maisons, il va d'abord dans la plus pauvre. Il n'a peur de rien. Vous savez ce qu'il a été dans l'épidémie. Tous les courages ! quelqu'un ayant parlé légèrement de moi devant lui, il s'est battu pour moi. Et une intelligence si rapide ! Il a du talent. Avez-vous lu son livre ? Il n'a plus qu'une crise à traverser, mais elle sera redoutable. Quand il aimera, ce sera avec la

fougue et l'emportement de sa nature. C'est alors que je lui serai nécessaire. Je n'aurai vraiment achevé ma tâche qu'après l'avoir marié. Oh! j'y pense souvent. Pauvre Olivier! plus j'ai fait pour lui, plus il me semble que je lui dois. Ah! l'on s'attache bien plus par les services qu'on rend que par ceux qu'on reçoit. Eh bien! oui, je lui suis reconnaissant de ce que j'ai fait pour lui. Votre père me demandait pourquoi je l'aimais tant? vous voyez mon motif. C'est ma création, c'est un homme que j'ai fait, c'est une vertu que j'ai commencée et que je veux finir. Pourquoi je l'aime comme mon fils; parce que c'est mon fils : je suis le père de son âme!

ANDRÉE.

Je vous admire! (Elle lui prend la main et la baise.)

JEAN BAUDRY.

A présent que vous savez tout, vous comprenez qu'il est nécessaire qu'il reste. Son départ aujourd'hui, ce serait la séparation éternelle. Vous ne voudrez pas cela, Andrée? Ne fût-ce que par affection pour moi, vous ne voudrez pas me retirer la seule chose douce que j'aie dans mon passé, la satisfaction de ma conscience, la bonne action qui m'accompagne depuis onze ans. Vous vous direz que j'ai besoin de lui, et vous vous direz surtout qu'il a besoin de moi. De nous, car je vous connais assez pour être sûr que vous voudrez vous associer à ma création, et que vous aurez, vous aussi, cette grande ambition de faire une âme! Je vous le dis, je n'aurai complété mon œuvre qu'après lui avoir trouvé une femme. Jusque-

là, qu'il ait une sœur ! N'est-ce pas, Andrée, que vous allez le retenir?

ANDR E.

Impossible.

JEAN BAUDRY.

Impossible ! mais pourquoi?

ANDRÉE.

N'insistez pas.

JEAN BAUDRY.

Mais que s'est-il donc passé entre vous?

ANDRÉE.

Rien.

JEAN BAUDRY.

Regardez-moi en face. Ces yeux-là ne savent pas tromper.

ANDRÉE.

Monsieur, permettez-moi de me retirer.

JEAN BAUDRY.

Andrée, que s'est-il passé entre vous? C'est donc quelque chose de bien grave? Ce que je vous ai dit a dû vous intéresser à lui; vous avez un trop grand cœur pour qu'un mot qui lui serait échappé ne fût pas effacé maintenant. Quelle offense a-t-il pu vous faire? Mais non, il n'aurait pas offensé une jeune fille. Et puis, on ne peut pas vous haïr. Est-ce qu'au contraire, il vous...? Ah! (La voix lui manque.)

BARENTIN, annonçant.

Madame Eulalie Gervais.

ANDRÉE.

Ma tante!

JEAN BAUDRY, à part.

Madame Gervais?... Ah! je vais savoir... (Madame Gervais entre, irritée, effarée, sans voir personne.)

SCÈNE IX.

JEAN BAUDRY, ANDRÉE, MADAME GERVAIS, puis OLIVIER.

ANDRÉE.

Ma tante! (Elle se jette dans ses bras.)

MADAME GERVAIS, la repoussant.

Ne m'embrasse pas! Je suis furieuse contre toi.

ANDRÉE.

Contre moi?

JEAN BAUDRY, bas à Barentin.

Olivier, ici, à l'instant! (Barentin sort.)

MADAME GERVAIS.

C'est comme ça que tu viens au-devant de ta tante?

ANDRÉE.

J'y allais.

MADAME GERVAIS.

Il est bien temps! Et ton père, il est gentil de me laisser débarquer seule.

ANDRÉE.

Nous croyions que le bateau d'Honfleur n'arrivait qu'à dix heures.

MADAME GERVAIS.

Je ne suis pas venue par Honfleur.

ANDRÉE.

Mais vous aviez écrit...

MADAME GERVAIS.

Oui, mais j'ai changé d'avis, lorsqu'on m'a dit que le chemin de fer n'allait pas à Honfleur.

ANDRÉE.

Nous ne pouvions prévoir ce changement.

MADAME GERVAIS.

C'est à ton père surtout que j'en veux.

ANDRÉE.

Mon père, dans ce moment, est sur le quai à vous attendre inutilement.

MADAME GERVAIS.

Tant mieux ! ça lui apprendra à ne pas se trouver à mon arrivée. Et puis, moi, je suis allée à votre ancienne maison, où je n'ai trouvé personne, pas même de portier, puisqu'on n'en a pas au Havre. Ah çà ! pourquoi n'a-t-on pas de portiers au Havre? Il me semble que je ne pourrais jamais m'en passer. Je ne sais pas trop à quoi ils servent; mais il faut qu'ils soient bien nécessaires, car ils ont bien des inconvénients. J'ai questionné les voisins, qui m'ont dit que

vous étiez à Graville, chez monsieur Baudry. Explique-moi donc pourquoi vous êtes chez monsieur Baudry.

JEAN BAUDRY, s'avançant.

Madame...

MADAME GERVAIS.

Ah ! monsieur Baudry. Excusez-moi d'entrer chez vous comme une bourrasque.

JEAN BAUDRY.

Madame, vous êtes chez vous.

MADAME GERVAIS.

C'est la faute de cette petite fille et de son père, qui n'ont pas jugé convenable de se déranger pour moi et qui me forcent de venir les chercher jusqu'ici. (Olivier paraît à la porte.)

JEAN BAUDRY.

Madame, monsieur Bruel va revenir ; en son absence, permettez-moi de vous présenter le mari de mademoiselle Andrée.

MADAME GERVAIS.

Son mari !

JEAN BAUDRY.

Oh ! son futur. Entre donc, Olivier.

MADAME GERVAIS.

Monsieur Olivier ! (Allant à lui.) Je le savais bien, moi, que vous aimiez Andrée!

ANDRÉE.

Ma tante !

JEAN BAUDRY, à part.

Ah!

OLIVIER, à part.

Soit.

ANDRÉE.

C'est monsieur Baudry que j'épouse.

MADAME GERVAIS.

Monsieur Baudry? Certainement... Je... Est-ce que?.. (Bas, à Andrée.) Tu es aimable, toi, tu ne m'avertis pas!

JEAN BAUDRY.

Je crois en effet, monsieur, que votre présence est nécessaire à Paris.

OLIVIER.

Vous croyez?

JEAN BAUDRY.

J'en suis sûr.

MADAME GERVAIS, bas à Andrée.

Tu vois!

OLIVIER, à part.

Ah! on me chasse! Je m'en allais; mais, puisqu'on me chasse comme un laquais!... (Bas à Andrée.) Il faut que je vous parle. Cette nuit.

ANDRÉE, bas.

Non.

OLIVIER, bas.

A une heure. Ici.

ANDRÉE.

Non! (Elle s'éloigne de lui et va prendre le bras de Jean Baudry.)

OLIVIER, la regardant.

Adieu, monsieur!

JEAN BAUDRY.

Adieu.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Même lieu.

SCÈNE I.

BARENTIN, puis ANDRÉE.

BARENTIN, regardant à la pendule.

Minuit un quart! et monsieur Bruel et monsieur ne rentrent pas! S'il y a du bon sens à rentrer si tard quand il faut que je sois levé demain avant six heures! Je sais bien que, puisque monsieur Olivier ne reste pas, monsieur est obligé de courir après un autre témoin. Je l'excuse. Je vas toujours fermer les persiennes. (Il va à la fenêtre.) Tiens, le temps s'est brouillé. Il pleut. C'est bien fait pour ceux qui sont dehors!

ANDRÉE, entrant.

A une heure! Malgré tout, il va revenir; on le surprendra, nous sommes perdus. Il ne faut pas qu'il revienne! Comment empêcher?... Barentin?

BARENTIN.

Mademoiselle?

ANDRÉE.

Vous fermez les persiennes, vous avez donc toujours peur?

BARENTIN.

Je crois bien!

ANDRÉE.

Par où voulez-vous qu'on entre ici?

BARENTIN.

Moi, je veux qu'on entre ici!

ANDRÉE.

Ne fermez-vous pas la grille tous les soirs?

BARENTIN.

Oh! que oui, je ferme la grille, et je ferme la porte, et je ferme les persiennes, et alors je suis un peu tranquille. Les murs sont bons, ils sont plantés de morceaux de verre qui n'invitent pas à les enfourcher, et, comme il n'y a que monsieur et monsieur Olivier qui aient des clés...

ANDRÉE.

Ah! monsieur Olivier a une clé?

BARENTIN.

Monsieur a dit comme ça qu'un jeune homme devait pouvoir rentrer à l'heure qu'il voulait sans réveiller les domestiques. Il est si bon pour nous, monsieur! Il nous fera tous égorger.

ANDRÉE.

Cette clé, monsieur Olivier, quand il s'en va, la laisse ici?

BARENTIN.

Ordinairement.

ANDRÉE.

Est-ce qu'il ne l'a pas laissée aujourd'hui?

BARENTIN.

Tout à l'heure, en rangeant sa chambre, je ne l'ai pas vue où il a coutume de la mettre. Il l'a peut-être emportée par distraction.

ANDRÉE.

Ou bien il l'a égarée. Quelqu'un peut l'avoir trouvée, et alors la maison est ouverte.

BARENTIN, effrayé.

Tout de même, oui.

ANDRÉE.

Vous ne pouvez pas empêcher d'entrer quelqu'un qui aurait cette clé?

BARENTIN.

On pourrait se garantir avec l'autre serrure.

ANDRÉE.

Quelle autre serrure?

BARENTIN.

La porte d'entrée a une serrure à secret; mais on ne s'en sert jamais, parce que monsieur dit que c'est assez d'une.

ANDRÉE.

Je suis comme vous, j'ai peur. Ne pourriez-vous

pas, ce soir, sans le dire à monsieur Baudry, fermer les deux serrures?

BARENTIN.

Sans le dire à monsieur? c'est lui qui a la clé du secret!

ANDRÉE.

Vous ne savez pas où il la met?

BARENTIN.

Il ne le sait pas lui-même. Quand vous êtes venue ici, je lui ai dit que les femmes c'était timide, et que, pour vous, nous ferions peut-être bien de fermer le secret; il m'a dit qu'il avait perdu la clé. Il n'a pas voulu se donner la peine de la chercher. Mais si mademoiselle la demandait, je suis sûr que monsieur la chercherait pour elle.

ANDRÉE.

Oui, je la demanderai.

BARENTIN.

Merci! Au moins, vous n'êtes pas brave, vous! Je vais être très bien avec vous. Je déteste les maîtres braves! (Il sort.)

ANDRÉE, seule.

Oui, il a emporté sa clé. S'il ne peut pas ouvrir, quelquefois le moindre obstacle imprévu fait renoncer à un mauvais dessein. Enfin j'aurai fait tout ce que j'aurai pu. (Entre Bruel.)

SCÈNE II.

BRUEL, ANDRÉE.

BRUEL.

Eh bien! qu'est-ce qu'on me dit? que ta tante est venue! Par où donc?

ANDRÉE.

Par Caen.

BRUEL.

Et elle m'a fait aller au bateau d'Honfleur! Elle doit être furieuse contre moi. Où est-elle?

ANDRÉE.

Dans sa chambre. Mais n'y allez pas, elle s'est enfermée.

BRUEL.

Quand je te le disais! Eh bien, puisqu'elle ne veut pas me voir, je vais me sécher dans mon lit. Bonsoir, Andrée. Bonsoir, mademoiselle.

ANDRÉE.

Bonsoir, mon père.

BRUEL.

Méchante fille, tu vas donc quitter le nom de ton père! Tiens, je suis très content. Bonsoir, mademoiselle. Bonjour, madame. Madame Baudry! N'importe, tu seras toujours ma fille, n'est-ce pas?

ANDRÉE.

Mon père!

BRUEL.

Tu ne te repens pas d'avoir consenti?

ANDRÉE.

Pourquoi me demandez-vous cela?

BRUEL.

C'est vrai, je suis absurde! c'est Baudry qui tout à l'heure m'a mis dans la tête je ne sais quelle inquiétude; et alors je me tourmente pour des choses auxquelles je n'avais pas fait attention. Ainsi, depuis quelques jours, tu es sérieuse. Il est naturel qu'au moment de te marier tu sois plus grave, mais c'est plus que de la gravité. Tu es, par instants, comme si tu avais quelque chose sur le cœur que tu ne dis pas, comme si tu nous reprochais ta bonté. Tiens, tu vas dire que c'est de la puérilité, mais autrefois tu me tutoyais. Même, à Paris, quand tu m'as appris la mauvaise nouvelle, tu as eu un mouvement touchant, tu t'es refaite enfant comme pour m'appartenir davantage, tu m'as appelé : papa! Et depuis le jour où, pour me sauver, tu as accepté d'être la femme de Baudry, je ne sais pas si tu t'aperçois que tu ne me tutoies plus.

ANDRÉE.

Mais si! je vous tutoie, mon père.

BRUEL.

Tu vois! Tu ne t'en aperçois pas. Et tu me dis solennellement: mon père! Auparavant tu me disais: père! Je ne sais pas si c'est parce que c'est plus court,

mais il me semble que ça mettait moins de distance entre nous.

ANDRÉE.

Père!

BRUEL.

Merci! Tu n'es donc pas fâchée? Si tu voulais que je me rassurasse complétement, tu me tutoierais.

ANDRÉE.

Père, rassure-toi.

BRUEL.

Oh! cette fois, par exemple, je suis heureux pour de bon! (Entre Jean Baudry.)

SCÈNE III.

JEAN BAUDRY, BRUEL, ANDRÉE.

BRUEL.

Cher Baudry, je me crois quitte envers vous, car celle que je vous donne ne serait pas trop payée d'une fortune royale. Mais assez d'attendrissement. Pourquoi l'excès de la joie fait-il pleurer? Rions. Vous ne savez pas une nouvelle? ma belle-sœur a un nouveau grief contre moi : elle m'a enrhumé.

JEAN BAUDRY.

Voulez-vous quelque chose?

BRUEL.

Mon lit. Je vais me couvrir d'édredons, et demain matin il n'y paraîtra plus. Bonsoir, cher Baudry.

JEAN BAUDRY.

Bonne nuit.

BRUEL.

Bonsoir, Andrée.

ANDRÉE.

Dors bien.

BRUEL.

Chère fille ! (Il l'embrasse au front et sort.)

SCÈNE IV.

JEAN BAUDRY, ANDRÉE.

JEAN BAUDRY.

Il est tard, et vous avez sans doute besoin de repos.

ANDRÉE.

J'ai quelque chose à vous demander.

JEAN BAUDRY.

Quoi donc ?

ANDRÉE.

Vous allez me trouver bien enfant ; mais c'est la faute de Barentin. Il était là tout à l'heure à fermer les persiennes, il m'a effrayée avec sa peur ; il dit qu'il y a une serrure de sûreté et que c'est vous qui en avez la clé ; je vous serais obligée de la lui remettre.

JEAN BAUDRY.

Je le reconnais bien là ! Mais je lui ai dit que cette clé était je ne sais où.

ANDRÉE.

Si vous vouliez la chercher?

JEAN BAUDRY.

Je l'ai cherchée inutilement, elle est perdue; mais je vous promets d'en faire faire une demain.

ANDRÉE.

Demain il sera trop tard!

JEAN BAUDRY.

Trop tard demain?

ANDRÉE.

Non, je veux dire que, dans ce moment, j'ai l'esprit agité par ce que Barentin vient de me dire. Vous savez, la nuit, les femmes... Mais, quand le jour sera levé, je serai la première à rire de ma frayeur.

JEAN BAUDRY.

Pour cette nuit, il y a un moyen bien simple, c'est de faire veiller quelqu'un. Barentin! ce sera la juste punition de sa sottise. Qu'on vienne, il sera là.

ANDRÉE.

Oh! non.

JEAN BAUDRY.

Pourquoi?

ANDRÉE.

Je me reprocherais d'avoir empêché, pour un enfantillage, le repos d'un pauvre homme qui en a besoin.

JEAN BAUDRY.

Vous avez raison. Vous êtes bonne. Eh bien, je veillerai, moi.

ANDRÉE, tremblante.

Vous!

JEAN BAUDRY.

Oui, moi, qui serai heureux de rassurer votre sommeil.

ANDRÉE.

Vous! (A part.) Grand Dieu!

JEAN BAUDRY.

Vous paraissez émue.

ANDRÉE.

Je ne veux pas que ce soit vous. Je ne me pardonnerais pas votre nuit. Je vous en prie, il faut que vous dormiez. J'aimerais encore mieux que ce fût Barentin qui veillât. Mais non, je veux que ce ne soit personne. Je n'ai plus peur. C'était Barentin qui m'avait troublé l'esprit; mais vous m'avez tranquillisée. Quel poltron, ce Barentin! Je suis honteuse de vous avoir ennuyé de cela. Je vous demande de n'y plus penser. Il n'en est plus question, n'est-ce pas? Vous allez dormir. Vous me promettez que personne ne veillera? Quant à vous, je vous le défends. Vraiment, je me fâcherais. Jurez-moi que vous dormirez.

JEAN BAUDRY.

Il va donc revenir?

ANDRÉE.

Il s'en allait. C'est ce que vous lui avez dit.

JEAN BAUDRY.

Quand?

ANDRÉE.

Dans un instant.

JEAN BAUDRY.

Où?

ANDRÉE.

Ici.

JEAN BAUDRY.

Il n'espère pas vous y trouver?

ANDRÉE.

Je suis votre femme.

JEAN BAUDRY.

Andrée, je vous prie de monter dans la bibliothèque et de me laisser un moment. Je me charge de lui parler.

ANDRÉE.

Doucement, n'est-ce pas?

JEAN BAUDRY.

Allez.

ANDRÉE.

Il partait; je vous ai dit tout, parce que vous l'aimez et que vous aurez de l'indulgence pour sa folie. C'est comme votre fils, et, vous avez raison, ce que vous avez déjà fait vous engage.

JEAN BAUDRY, la regardant avec anxiété.

Allez.

ANDRÉE.

Bonsoir. Comme vous avez été bon pour lui! (Elle sort.)

JEAN BAUDRY.

Mais elle l'aime! Le misérable! — Un pas dans l'escalier. C'est lui. Mais c'est infâme! (Il prend la lampe et entre dans la chambre d'Andrée. Presque aussitôt une porte s'ouvre à gauche, et Olivier entre.)

SCÈNE V.

OLIVIER, tâtonnant dans l'obscurité.

Ce que je fais est mal. Elle m'a défié. Quand je lui ai dit que je viendrais, elle est allée à son mari, comme pour me menacer de lui. Si je la perds, tant mieux! Je suis infâme. Je souffre. Elle va faire semblant de dormir. Il y a de la lumière dans sa chambre. Elle m'attend donc? Oui, par peur. Non, par amour. Elle m'aime, c'est vrai pourtant. Et moi, je vais la perdre. Et monsieur Baudry, qui m'a tout donné, voilà ce que je vais lui rendre. Si je m'en allais? Il est trop tard; je suis trop avancé pour reculer. Pas de lâcheté. Pourquoi me chassait-il? Ce n'est pas toujours beau, l'amour! (Il frappe du doigt à la porte de la chambre.) Rien. Andrée? Andrée? Je sais que vous ne dormez pas. Je vois votre lumière. Andrée! Un seul mot, et je pars. On va m'entendre. Andrée! Si l'on nous trouve, ce sera votre faute. Oui ou non, ouvrez-vous? Andrée!

(La porte s'ouvre; Jean Baudry paraît, la lampe à la main.)

SCÈNE VI.

JEAN BAUDRY, OLIVIER.

JEAN BAUDRY.

Que voulez-vous à mademoiselle Andrée?

OLIVIER, à part.

Lui!

JEAN BAUDRY.

Je croyais que vous n'étiez plus dans cette maison.

OLIVIER.

J'avais oublié...

JEAN BAUDRY.

Ne mentez pas!

OLIVIER.

Monsieur!

JEAN BAUDRY.

Malheureux! c'est donc vrai? J'en doutais encore. Je ne pouvais croire à tant de honte. Tu vois, ton action est si abominable que tu es obligé de la nier, oui, de mentir, et que, même toi qui es capable de la faire, tu n'es pas capable de la dire!

OLIVIER.

Eh bien, non! je ne mentirai pas. Assez d'hypocrisie. Oui, je suis venu pour elle.

JEAN BAUDRY.

Qu'espérais-tu? La trouver peut-être?

OLIVIER.

Ou la faire venir.

JEAN BAUDRY.

Et alors l'effrayer, la troubler de la menace d'un scandale? et, si elle n'obéissait pas, rester, te faire surprendre par les domestiques, la compromettre, déshonorer une jeune fille et votre père!

OLIVIER.

Je l'aime. Je l'aimais avant de savoir que vous pensiez à elle. Je n'ai pas cessé de l'aimer à la minute, c'est vrai, voilà mon crime. Je l'adore, et je viens vous la disputer. Je sais que c'est mal. Croyez-vous que je me donne raison? Ce soir, je me dévouais, je m'en allais, il ne fallait pas me chasser. Maintenant, la passion m'a repris. Je n'y peux rien, j'ai dans le cœur une démence qui me mène où il lui plaît. Ce n'est pas à moi que vous parlez, c'est à un fou. Tuez-moi si vous voulez, je l'aime. Personne n'existe plus. Il n'y a plus de protecteur ni d'obligé, de père ni de fils; il y a un jeune homme...

JEAN BAUDRY.

Ah! oui.

OLIVIER.

Il y a un jeune homme et une jeune fille, et l'amour qui commande!

JEAN BAUDRY.

Un jeune homme, oui! Je m'attendais à ce mot. — Oui, tu es un jeune homme, toi! tu as des compensa-

tions en foule : l'activité, ta réputation à faire, la croissance de ta destinée, la vie toute grande ouverte, toutes les autres jeunes filles. Alors tu me la prends, à moi qui n'ai qu'elle. Tu me prends ma seule joie possible, ma seule chance d'être heureux, la fleur de ma vie en ruine. Rien ne t'arrête, ni mon avenir, — ni ton passé. Ah! voilà ta manière d'être reconnaissant! Tu ne laisses rien à celui qui t'a donné tout. Tiens, j'ai cru te changer, mais l'éducation n'a rien fait. Tu es bien toujours le même. Tu viens me dépouiller, la nuit, dans la maison que je t'ai ouverte! — Il y a un jeune homme! Dis donc, quel jeune homme serais-tu sans moi? Aurais-tu osé lever les yeux sur elle, aurais-tu osé seulement t'approcher d'elle, si je t'avais laissé où je t'ai trouvé? Oui, à présent, tu es joli, bien peigné, beau parleur, vêtu à la mode. Misérable! Il y a un jeune homme! Oui, tu es jeune; moi, j'ai quarante-six ans ; alors tu dis : luttons! Soit. J'accepte la lutte. Mais viens avec ta jeunesse toute seule, commence par ôter cet habit qui m'appartient et par remettre tes guenilles, et nous verrons si mes rides ne valent pas tes haillons!

OLIVIER, furieux.

Monsieur! (Jean Baudry croise les bras et le regarde. — Olivier recule.) Vous avez raison; je vois maintenant ma conduite dans toute sa laideur. La peine sera ce que vous déciderez.

JEAN BAUDRY.

Vraiment!

OLIVIER.

Je ne vous demande pas de pardon, je n'en accepterais pas. Il faut une expiation. A présent, je me hais moi-même. C'est vrai, il m'est toujours resté dans le sang quelque chose de mon commencement. Malgré vos excellents soins, je n'ai jamais été complétement renouvelé; j'ai eu des rechutes fréquentes; celle-ci est la plus profonde. Oui, tout ce que j'ai est à vous; tout ce que je suis est à vous; mon vêtement, ma parole, le son de ma voix, mon geste, ma pensée, tout est à vous. Arrachez-moi tout ce que je vous ai si mal payé et rejetez-moi où vous m'avez pris. Vous ne le feriez pas, que je le ferais moi-même. Je m'arracherai cette existence dont j'ai abusé contre vous; je m'arracherai ces habits ingrats, je m'arracherai ma profession, je jure que cette fois je ne suis plus médecin, je m'arracherai mon éducation, j'oublierai le peu que je sais, je m'abrutirai, je traînerai mes haillons dans les bouges, j'anéantirai en moi tout ce qui vous appartient. Dès ce moment, je redeviens le vagabond que j'étais. Si ça ne vous suffit pas, choisissez le châtiment que vous préférerez, et choisissez-le terrible. Quel qu'il soit, je l'approuve. J'attends mon arrêt.

JEAN BAUDRY.

Vous allez le connaître. — Montez à la chambre de Barentin. Vous le réveillerez et vous lui direz de réveiller monsieur Bruel. Il le priera de ma part de venir ici avec mademoiselle Andrée. — Et puis, il attellera. Vous saurez de lui l'heure exacte du packet d'Angleterre.

OLIVIER.

J'y vais.

JEAN BAUDRY.

Vous reviendrez ici en même temps que monsieur Bruel.

OLIVIER, à part.

Oh! je la reverrai donc encore une fois! (Il sort.)

SCÈNE VII.

JEAN BAUDRY, seul.

Elle l'aime! — Elle me disait de lui parler doucement. Et encore : « Comme vous avez été bon pour lui! » Parce que c'est par là que je suis moins libre. Il y a un jeune homme! — Elle l'aime. — Que m'importe? c'est une fière et loyale créature; je suis sûr de sa fidélité; ai-je espéré son amour? — Il fera ce qu'il a dit. Le voilà retombé dans le mal, plus affreux maintenant que je lui ai fait une conscience. C'est sa faute! La vie est mal faite. S'il avait pu être le mari d'Andrée, il était heureux et bon à jamais; j'avais terminé mon œuvre. Il a fallu que, moi, je me misse à aimer précisément la même femme, une jeune fille, à cinquante ans tout à l'heure! Ils vont souffrir. Eh bien, est-ce que je ne souffre pas, moi? — On dit : Faites le bien, cela vous portera bonheur. Je l'ai fait, le bien. J'ai ramassé dans la boue un enfant que j'ai purifié, que j'ai nourri, que j'ai fait homme. Cet homme m'arrache le cœur et le met sous ses talons. — Oh! oui, je souffre. Mon Dieu! mon Dieu!

SCÈNE VIII.

JEAN BAUDRY, BRUEL, ANDRÉE, OLIVIER.

BRUEL.

Eh bien, qu'y a-t-il? Comme vous êtes pâle!

JEAN BAUDRY, à part, regardant Andrée.

Elle a pleuré.

BRUEL.

Mais qu'est-ce qu'il y a donc ?

JEAN BAUDRY.

Attendez un peu.

OLIVIER, entrant.

Monsieur, le packet part dans une heure.

JEAN BAUDRY.

C'est bien.

BRUEL.

Mais qu'est-il donc arrivé?

JEAN BAUDRY.

Une chose toute simple : — monsieur et moi, nous aimons tous deux la même femme.

BRUEL.

Ma fille!

JEAN BAUDRY.

Oui, votre fille. — Et maintenant jugez tous avec moi. Est-il possible que, monsieur et moi, nous nous

revoyions, étant ce que nous sommes, après ce que nous avons été? Est-il possible que nous nous rencontrions dans un salon ou dans la rue? Est-il possible que mademoiselle Andrée soit exposée à se retrouver en face de celui qui va souffrir à cause d'elle? Pouvons-nous, monsieur et moi, rester dans le même pays?

OLIVIER.

Je m'en irai.

JEAN BAUDRY.

Il faut qu'un des deux s'en aille, et il faut que ce ne soit pas le mari d'Andrée, car on ne peut pas l'expatrier, elle. Il faut qu'un des deux s'en aille parmi les étrangers, que sa vie soit la feuille morte emportée au vent froid de l'exil, et, pendant que l'un gardera tout, son pays, ses amis, sa maison, sa rue, et aura tout cela doré par le regard de la femme qu'il aime, l'autre, seul, rejeté, jaloux, traînera son cœur vide dans le monde désert. Il le faut! il le faut!

BRUEL.

Oui, il le faut.

JEAN BAUDRY.

Le faut-il vraiment?

OLIVIER.

Oui.

JEAN BAUDRY.

Vous le pensez tous?

BRUEL.

Oui.

JEAN BAUDRY, à Andrée.

Et vous?

ANDRÉE.

Il le faut.

BRUEL.

Merci, Andrée !

JEAN BAUDRY.

Il ne pourra jamais revenir?

ANDRÉE.

Jamais.

JEAN BAUDRY, à part.

Comme elle l'aime! (Haut.) En ce cas, puisque c'est l'avis de tout le monde, séparons-nous. Allons, Andrée, vous n'avez pas un mot à dire à celui qui va partir?

ANDRÉE.

Adieu, monsieur.

JEAN BAUDRY.

Vous ne lui tendez pas la main?

ANDRÉE.

Oui. (Elle tend la main à Olivier.)

JEAN BAUDRY.

Eh bien! à qui donc tendez-vous la main?

ANDRÉE.

A celui qui va partir.

JEAN BAUDRY.

Mais celui qui va partir, c'est moi!

ANDRÉE.

Comment ?

OLIVIER.

Non !

BRUEL.

Ah çà, qu'est-ce que vous dites?

JEAN BAUDRY.

Je dis que ces enfants s'aiment et que je ne peu pas les séparer !

ANDRÉE.

C'est à vous que j'appartiens.

BRUEL.

Jean, ma fille est à vous.

JEAN BAUDRY.

Je la refuse.

OLIVIER.

Non !

JEAN BAUDRY.

Ce n'est pas même un sacrifice. Quel plaisir aurais-je à vous faire souffrir, toi et elle? Au lieu que je puis avoir encore une joie : la vôtre.

BRUEL.

Baudry !

JEAN BAUDRY.

Allons, tout le monde consent.

OLIVIER.

Excepté moi.

JEAN BAUDRY, haussant les épaules.

Toi! tu l'aimes!

OLIVIER.

Jusqu'à l'ingratitude, vous le savez. Mais je ne veux pas mourir de honte. Je refuse.

JEAN BAUDRY.

Tu as dit que la peine serait ce que je déciderais.

OLIVIER.

Vous avez déjà trop fait pour moi.

JEAN BAUDRY.

Oui, j'ai trop fait pour ne pas achever.

OLIVIER.

Sans vous, je n'aurais pas même de cœur.

JEAN BAUDRY.

T'ai-je fait un cœur pour le briser ?

OLIVIER.

J'ai besoin de souffrir ! Je refuse.

BARENTIN, entrant.

Monsieur, il est temps pour le bateau.

OLIVIER.

Me voici. (Barentin sort.)

JEAN BAUDRY.

Si tu pars, je n'en partirai pas moins.

OLIVIER, se jetant dans ses bras.

Adieu!

JEAN BAUDRY.

Tu le veux?

OLIVIER.

Oui, je le veux! (Il s'arrache de l'étreinte de Jean Baudry, et sort.)

JEAN BAUDRY.

Eh bien! partons.

BRUEL.

Baudry!

ANDRÉE.

Monsieur!

JEAN BAUDRY.

Je le ramènerai.

FIN.

LE FILS

PERSONNAGES.

LOUIS BERTEAU.
MAUVERGNAT.
ARMAND DE BRAY.
LE COLONEL TORELLY.
TRICOCHE.
TIMOTHÉE.
GASTON.
MADAME BERTEAU.
GENEVIÈVE.
MADEMOISELLE GERTRUDE.
MADAME TRICOCHE.

ACTE PREMIER

Une grande pièce encombrée de meubles anciens, tapisseries, peintures, horloges, bustes, colonnes torses, etc. Devant une porte à gauche, un paravent. Entre le paravent et la porte, une échelle appliquée au mur du fond.

SCÈNE I.

MAUVERGNAT, assis à un bureau adossé au mur de droite. Entre ARMAND. Mauvergnat se retourne, le voit et se rejette à son bureau.

ARMAND.

D'abord, puisque vous ne m'offrez pas cette chaise, je l'accepte. (Il s'assied.) Ensuite, prêtez-moi quatre mille francs. Je ne sais pas ce que j'ai fait au baccarat, mais il a cessé décidément d'être gentil avec moi. Il m'a encore taquiné toute la nuit. Le fâcheux est qu'il ne s'est pas contenté de me faire perdre tout ce que je possédais. Mauvergnat, combien ça vaut-il ce matin, quatre mille francs? — Silence dans les rangs? Diable! ce sera cher. — Dites donc, j'ai un gage. Un oncle, riche, octogénaire, célibataire, sans enfants,

sans gouvernante, sans autre neveu que moi, sans nièce, à moi tout seul, avare. C'est le dernier. Après lui, je n'aurai plus personne à vous donner. J'ai bien d'autres oncles par-ci par-là, mais je ne les compte pas, parce qu'ils ont des enfants. Je n'appelle parents que ceux dont j'hérite. La seule excuse de mes faux parents est de ne pas me rogner l'héritage de mon oncle pour de bon : il est, lui, du côté de mon père, et tout le reste est maternel. Il est donc excellent. Vous va-t-il? Non? Vous ne voulez pas de mon dernier oncle? Avarice garantie! Quelle vertu rédhibitoire lui trouvez-vous donc?

MAUVERGNAT, se retournant.

Et l'héritage de votre tante de Lyon, quand le touchez-vous?

ARMAND, à part.

Aïe!

MAUVERGNAT.

Ah! vous venez m'emprunter! Oui, comme la nouvelle est de ce matin, vous croyez que je ne la sais pas encore. Je la savais avant vous! Et vous me proposez votre oncle! Votre tante aussi était une vraie tante, riche, nonagénaire! célibataire...

ARMAND.

Sans enfants.

MAUVERGNAT.

J'avais l'imbécillité de m'intéresser à sa maladie. Elle est morte. Elle vous avait déshérité!

ARMAND.

Vous êtes cruel, Mauvergnat, de me rappeler une mort qui a été pour moi une vraie perte.

MAUVERGNAT.

Voilà comme vous disiez vrai lorsque vous m'affirmiez qu'elle n'aimait que vous, que son bien serait pour vous, qu'elle n'en distrairait pas un centime. J'ai eu foi dans la loyauté du comte Armand de Bray...

ARMAND.

Et dans les renseignements que vous êtes allé prendre en personne. Vous avez fait le voyage. Vous avez questionné les voisins, les domestiques, le notaire. Tous vous ont répété ce que je vous avais dit.

MAUVERGNAT.

Elle meurt, je me frotte les mains, déshérité! Après ce qu'on m'avait dit, ce n'est pas naturel. Il y a de votre faute. Vous aurez fait quelque chose.

ARMAND.

Je vous jure que je n'ai pas falsifié le testament.

MAUVERGNAT.

Vous prêter! C'est-à-dire que vous allez me rendre. Et tout de suite. Quand je pense qu'en apprenant la mort de votre tante, j'ai embrassé mon fils! Vous me devez...

ARMAND.

Pas de chiffres! Je hais l'arithmétique.

MAUVERGNAT.

Quatrevingt-dix-sept mille francs. Si je les perdais!

Oh! je ne les perdrai pas! Quelle est l'honnête aisance qui pourrait résister?

ARMAND.

Vous avez une aisance plus qu'honnête.

MAUVERGNAT.

Des emprunts accumulés! Il y en a qui remontent à je ne sais combien d'années.

ARMAND.

Il est de fait qu'il y a quelques-unes de mes dettes qui manquent de fraîcheur. Je les rencontrerais dans la rue que je ne les suivrais pas.

MAUVERGNAT.

Monsieur le comte, pouvez-vous me payer?

ARMAND.

Vous êtes impayable.

MAUVERGNAT.

Vous ne pouvez pas vous adresser à votre oncle pour de bon?

ARMAND.

Savez-vous pourquoi je suis son héritier? Parce qu'il veut qu'après lui sa fortune aille à quelqu'un qui la ménage et qui l'augmente, à un mortel doué d'une forte économie. J'abuse de ce qu'il vit là-bas seul dans un trou de province pour lui faire accroire que je suis d'une parcimonie sordide. Si vous me voyiez quand je vais le serrer sur mon cœur! J'invente des costumes auxquels vous feriez l'aumône! Je n'y vais que tous les quatre ans, à cause des frais de route.

Donc, ayant ce bonheur de penser que son héritier est un ladre, représentez-vous son soubresaut si j'allais lui confier que j'ai mangé tout mon argent, et même un peu du sien. Il ferait comme ma tante, il vous déshériterait. Il serait capable de léguer tout son bien à l'Académie pour fonder un prix d'avarice.

MAUVERGNAT.

Bien. Au revoir — devant les tribunaux.

ARMAND.

Je ne vous savais pas si désireux de fréquenter la justice.

MAUVERGNAT.

Oh! je suis en règle cette fois!

ARMAND.

On me condamnera à vous rembourser. Après? A moins que les juges ne se cotisent pour me fournir les fonds...

MAUVERGNAT.

Je ne vous menacerai pas de faire vendre vos meubles. Je suppose bien qu'ils ne sont pas payés et que le tapissier a son privilége.

ARMAND.

Supposition sévère, mais juste.

MAUVERGNAT.

Mais je publierai votre condamnation dans les journaux, tous mes confrères sauront où vous en êtes, et vous ne trouverez plus à emprunter une pièce de cinq francs.

ARMAND.

Mauvergnat, vous n'êtes pas homme à rien faire gratis, même le mal. Que gagneriez-vous à contrister un client?

MAUVERGNAT.

Quand je n'y gagnerais que de me venger!

ARMAND.

Chut, Mauvergnat! ou je perds à l'instant le genre d'estime que j'ai pour vous. Vous venger, vous! Vous êtes troublé. Là, vrai, je vous rudoie quelquefois, mais au fond vous m'inspirez une sympathie particulière. Vous êtes pour moi quelque chose. Quelque chose de fort, d'imperturbable et d'incorruptible comme le balancier de la Monnaie. Vous êtes même un balancier d'une espèce supérieure, car l'autre ne fait pas d'argent sans argent, et vous battez monnaie avec tout. Seconde supériorité : l'argent qu'il fait, c'est pour tout le monde; celui que vous faites, c'est pour vous. Eh bien, un balancier ne se venge pas. Vous venger! vous mettre en colère! vous interrompre pour sentir! avoir de la passion! Pourquoi pas un cœur? Si vous haïssez aujourd'hui, vous aimerez demain. Alors soyez père, soyez mari, soyez ami, soyez homme. Voyez à quelles conséquences vous vous exposez. Allons, c'est une absence que vous avez eue; qui n'en a pas? Oublions-la, je vous promets de n'en parler à personne. Mauvergnat, mes quatre mille francs.

MAUVERGNAT.

En effet, je plaisantais. Ce n'est pas pour me venger

que je vais vous pousser à outrance, c'est pour que, n'ayant plus d'autres moyens de vivre, vous employiez enfin celui que je vous ai indiqué.

ARMAND.

Quel moyen?

MAUVERGNAT.

Ça vous serait si facile! Vous êtes comte; il reste des familles qui ont la bonté de tenir au clinquant. De plus, les femmes adorent les mauvais sujets. Surtout les jeunes filles. Pas seulement par curiosité, par bonté aussi, pour les tirer du désordre, pour les améliorer, pour les sauver...

ARMAND.

Quand je vous le disais que vous faisiez de l'argent avec tout : voilà que vous en faites avec la vertu! Vous avez une spécialité terrible. D'ordinaire, on juge les autres d'après soi, et vos pareils ne spéculent que sur le vice. Vous tenez compte, vous, de la dissemblance des âmes; vous croyez au bien, et vous en exploitez toutes les délicatesses et tous les scrupules. Cette nouveauté m'a d'abord un peu surpris. Mais pourquoi ne croiriez-vous pas à la vertu? je crois bien à la lune, où je ne suis jamais allé!

MAUVERGNAT.

De plus, vous êtes encore assez bien.

ARMAND.

Encore?

MAUVERGNAT.

Un peu fatigué, mais de la race, le regard ferme, les dents belles, la jambe bien faite.

ARMAND.

Faut-il que je fasse un temps de galop?

MAUVERGNAT.

Il vous serait donc bien aisé de trouver une fille riche qui...

ARMAND.

Qui m'achèterait?

MAUVERGNAT.

Qui ne vous refuserait pas d'éteindre votre passé. Je vous avais prié de vous marier; mais vous n'avez pas seulement voulu...

ARMAND.

Me mettre dans les *Petites Affiches.*

MAUVERGNAT.

Épouser votre cousine.

ARMAND.

Comment! je n'ai pas voulu?

MAUVERGNAT.

C'était ce qu'il nous fallait. Une dot parfaite! Le colonel Torelly a la plus forte usine de Vaugirard. Beau-père et oncle, il aurait eu deux raisons de payer vos dettes. Et un détail qui compte pour vous autres, mademoiselle Torelly est jolie.

ARMAND.

Tellement que je l'ai demandée, vous savez bien. Par malheur, elle était promise de la veille. A monsieur Berteau.

MAUVERGNAT.

Un petit avocat! Et c'est pour cela que vous vous êtes retiré?

ARMAND.

Nous ne pouvions guère l'épouser tous deux.

MAUVERGNAT.

Vous pouviez, vous, insister, persévérer, concourir, lutter. Elle aurait préféré un comte à un avocat.

ARMAND.

Vous êtes dans les saines doctrines, Mauvergnat. Mais la bourgeoisie est bien gâtée.

MAUVERGNAT.

Je croyais déjà tenir la dot. L'avocat qui me la vole fera bien de ne pas me tomber dans les griffes. Vous savez qu'elle se marie demain?

ARMAND.

Oui, mais il y a d'autres usines. Prêtez-moi ce qu'il me faut, et je vous promets de me marier prochainement. Vous en doutez? Ma parole. Avez-vous une femme là? je l'épouse tout de suite. Vous m'en chercherez une. Vrai, je vous y autorise. Mauvergnat, il s'agit d'un engagement d'honneur, les dettes de jeu sont sérieuses...

MAUVERGNAT.

Pas les autres?

ARMAND.

Les autres aussi. Je serai coulant sur les conditions.

MAUVERGNAT.

Monsieur le comte, vous insisteriez vainement. Je ne compromettrai pas de nouvelles sommes avant d'être rentré dans celles que j'ai eu l'imprudence de risquer sur votre parole.

ARMAND.

Non pas! sur mes billets.

MAUVERGNAT.

Sur votre parole écrite. Ma résolution est prise. Pas un centime jusqu'à ce que vous m'ayez payé.

ARMAND.

C'est bien loin.

MAUVERGNAT, le regardant fixement.

Non. Et je vous engage à tâcher que ce soit le plus près possible. Je laisse rire de moi. Usurier, sans cœur, balancier de la Monnaie, faiseur d'argent, ni père, ni homme, plus qu'honnête, repris de justice, vos marivaudages me glissent sur la peau. Je voudrais les sentir! je les ajouterais à votre total. Vous croyez m'humilier en me disant que j'aime l'argent. Vous trouvez cela misérable, l'amour de l'argent, la jouissance de le gagner, une affaire qui tourne comme on l'a dirigée, une ruse qui réussit, un piége bien tendu? Vous trouvez qu'on est l'inférieur de ceux qu'on

amène à lâcher la seule chose à quoi les hommes tiennent véritablement? Méprisez mon affection, je le rends aux vôtres. Je ne suis pas père? je le suis plus que vous ne le serez jamais! J'ai un fils brillant dans qui je me mire, que je suis sûr d'avoir fait moi-même, qui me rapporte au lieu de me coûter. Pour qu'il ne dépérisse pas, pour qu'il se porte bien, pour qu'il grandisse, je travaille, je passe les nuits, je me prive, et j'en suis content; je ris de maigrir puisque ça l'engraisse; je dîne d'une croûte de pain avec délices; je me grise de verres d'eau; mes orgies sont quand je jeûne! Si je ne m'épargne pas, il est vraisemblable que je n'épargne pas les autres. Monsieur le comte, vous me payerez. (A Timothée qui entre.) Qu'est-ce que tu veux, toi

SCÈNE II.

LES MÊMES, TIMOTHÉE.

TIMOTHÉE.

Il y a là... (Il salue profondément Armand.)

MAUVERGNAT.

Eh bien, il y a là?...

TIMOTHÉE.

Après que j'aurai salué monsieur le comte de Bray.

ARMAND.

Tiens, mais c'est Timothée! Je ne l'avais pas reconnu en entrant.

TIMOTHÉE.

Je vous reconnais bien toujours, moi ! Monsieur le comte Armand de Bray! Je vous ai encore vu passer lundi sur le boulevard, en voiture découverte, avec une si jolie... (Mauvergnat le regarde, il se tait.)

ARMAND.

Vous n'êtes donc plus au Temple avec votre mère?

TIMOTHÉE.

Papa n'a pas voulu m'y laisser. Il prétend que j'ai besoin qu'il veille sur moi.

ARMAND.

Que craint-il donc pour vous ?

TIMOTHÉE, fièrement.

Les femmes.

ARMAND.

Je conçois.

MAUVERGNAT.

Tu causes !

TIMOTHÉE.

Il y a là une jeune demoiselle avec une dame, mais vieille, et qui a l'air d'une gouvernante. Je n'ai pas voulu les laisser entrer sans savoir si ça ne dérangerait pas monsieur le comte de Bray.

MAUVERGNAT.

Qu'elles entrent. (Sort Timothée.)

ARMAND.

Ça veut dire que je m'en aille? Allons, Mauvergnat...

MAUVERGNAT.

Mon fils vous admire! Et on veut que les pères aiment les enfants!

SCÈNE III.

MAUVERGNAT, ARMAND, GENEVIÈVE, accompagnée d'une gouvernante.

MAUVERGNAT, à part.

Mademoiselle Torelly!

ARMAND.

Ma cousine! (S'inclinant.) Mademoiselle...

GENEVIÈVE, un peu embarrassée.

Monsieur...

MAUVERGNAT, à part.

Celle qu'il laisse se marier demain. (Il lui montre une chaise.)

ARMAND, à part.

Bah! (Allant à elle.) Bonjour, ma cousine. (Il lui tend la main.)

GENEVIÈVE, donnant la sienne.

Bonjour, mon cousin. (A Mauvergnat.) Pardon, monsieur.

MAUVERGNAT, à part.

Ils vont causer. Écoutons. — Pourquoi vient-elle me défier chez moi? (Il s'assied et fait semblant d'être occupé à des papiers.)

ARMAND, à Geneviève.

Je devrais vous en vouloir.

GENEVIÈVE.

De quoi?

ARMAND.

Quand ce ne serait que de me condamner à une prolongation de l'existence qui me mène!

GENEVIÈVE.

Quelle existence?

ARMAND.

Une existence qui semble agréable aux passants. En hiver Paris, en été les eaux, l'après-midi les courses ou le bois, le soir le ballet nouveau, la nuit les soupers et le jeu...

GENEVIÈVE.

Mais cela vous fait beaucoup de raisons d'être heureux.

ARMAND.

On n'est pas heureux pour beaucoup de raisons, on ne l'est que pour une. Quand on peut mettre tant de choses dans sa vie, c'est qu'elle est vide. La mienne l'est terriblement. Et ce n'est pas ce que je mets dedans qui la remplira. J'en connais des journées qui sonnent creux! Tout s'en va de chez moi; l'argent, ce n'est rien; mais tout, l'activité, l'ambition d'être quelqu'un, la valeur morale. Vous voyez, je n'ai plus même de rancune. Un autre à ma place serait furieux, souhaiterait que votre mariage ne se fît pas, l'empê-

cherait. Moi, je vous tends la main. Je ne suis même plus méchant.

GENEVIÈVE.

Ne pas être méchant, c'est être bon.

ARMAND.

C'est ne pas être. Je m'estimerais davantage si j'avais quelque bonne haine. Mais je suis si bas que je vous verrais malheureuse sans m'en réjouir.

GENEVIÈVE, riant.

Ne vous relevez pas.

MAUVERGNAT, la couvant des yeux. A part.

Il me semble que j'entends sonner sa dot dans son rire.

GENEVIÈVE.

Puisque vous n'êtes pas furieux, vous viendrez à ma noce?

ARMAND.

O mon Dieu, oui. — J'espère encore qu'en voyant la chose de près, la colère me prendra, que je ressentirai mon injure, que je chercherai querelle à mon rival...

GENEVIÈVE.

Oh! mais alors ne venez pas!

ARMAND.

N'ayez pas peur. Je tâcherai, mais je ne réussirai pas.

GENEVIÈVE.

A la bonne heure ! — Maintenant il faut que je me dépêche. (A Mauvergnat.) Monsieur...

ARMAND.

Je vous laisse à vos affaires.

GENEVIÈVE.

Vous ne les gênez pas.

ARMAND.

J'en suis sûr. Mais je n'ai pas déjeuné.

GENEVIÈVE.

A demain donc.

ARMAND.

A demain, madame. (A Mauvergnat, qui le reconduit.) Il ne faut pas que je revienne après déjeuner ?

MAUVERGNAT, bas.

Quel besoin avez-vous de vous poser comme un homme fini ?

ARMAND.

Je déprécie votre marchandise ?

MAUVERGNAT.

Si c'est de cette manière que vous cherchez à vous marier !

ARMAND.

Oh ! elle, son emplette est faite.

MAUVERGNAT.

Elle sera faite demain.

ARMAND.

Comment ! est-ce que vous ne renonceriez pas?

MAUVERGNAT.

Je ne renonce jamais.

ARMAND.

Allons donc ! (A part.) N'importe, c'est un prétexte, je reviendrai après déjeuner. (Il sort.)

SCÈNE IV.

MAUVERGNAT, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE.

Monsieur, vous avez dû connaître un peintre nommé Louis Fontenay ?

MAUVERGNAT.

Louis Fontenay ?

GENEVIÈVE.

Qui est mort il y a cinq ou six ans?

MAUVERGNAT.

Il y a cinq ou six ans ?

GENEVIÈVE.

Il vous a laissé son portrait ?

MAUVERGNAT.

Son portrait ?

LA GOUVERNANTE.

Mademoiselle, j'entends une voiture qui s'arrête.

GENEVIÈVE.

Déjà ! Je n'aurai pas le temps. Comment faire ? Ah ! (A sa gouvernante) Je vais m'amuser. (A Mauvergnat.) N'auriez-vous pas une autre pièce où je pourrais passer ?

MAUVERGNAT, montrant la porte de gauche.

Ce cabinet.

GENEVIÈVE.

Entrez, madame Lambert. (A Mauvergnat.) Quand on vous demandera le portrait, ne le vendez pas sans m'avoir parlé. (Elle entre dans le cabinet avec madame Lambert.)

SCÈNE V.

MAUVERGNAT, puis LOUIS BERTEAU et sa MÈRE, puis GENEVIÈVE.

MAUVERGNAT, seul.

Ce portrait-là ? (Il regarde une toile accrochée au-dessus de l'échelle.) Si je l'ai connu, Louis Fontenay ! Je la laissais dire, afin de voir comment il fallait être pour lui. Un gredin qui, en bonne conscience, me redevrait un terme de son loyer ! Sans compter les autres, car il a porté malheur à l'appartement, je n'ai pas pu le louer depuis. Combien ça vaut-il? La tête n'est pas mal, mais le reste n'est qu'ébauché. Peintre sans célébrité. Ça ne vaut pas cinquante francs. « Ne le vendez pas. » Elle en a donc envie, et une autre personne aussi. Concurrence. Ça vaut cent francs. Sans doute la personne qui est venue jeudi dernier. Pour se disputer son ébauche, il faut que ce soient des parentes. Ça

vaut deux cents francs. — On l'aimait donc, le gueux? Alors je vais l'aimer aussi. (Entrent un jeune homme et une femme encore jeune.) Oui, c'est cette dame. Mais, l'autre fois, elle était seule.

LOUIS.

Monsieur, vous avez eu pour locataire ici un peintre, monsieur Louis Fontenay?

MAUVERGNAT.

Pour locataire? dites mieux, monsieur, je l'ai eu pour ami.

MADAME BERTEAU.

Vous ne m'aviez pas dit, quand je suis venue...

MAUVERGNAT.

C'est madame qui est venue l'autre semaine? Je ne la reconnaissais pas.

MADAME BERTEAU.

Vous ne m'aviez pas dit que vous eussiez été l'ami de monsieur Fontenay.

MAUVERGNAT.

On ne se livre pas à première vue. On a sa pudeur.

LOUIS.

Vous avez dit à ma mère qu'il était resté votre débiteur. Serais-je indiscret en vous demandant de combien?

MAUVERGNAT.

Je m'en souviens vaguement.

LOUIS.

A peu près?

MAUVERGNAT.

De trois cent six francs cinquante-cinq centimes. Avec les intérêts depuis cinq ans, en les proportionnant aux risques, il ne me doit en tout que six cent soixante-quinze francs trente-sept centimes.

LOUIS.

A peu près? — Vous avez conservé son portrait?

MAUVERGNAT.

Oh! oui. Tenez, là. La peinture en est excellente; mais ce qui en fait la valeur pour moi, c'est la ressemblance. Vous pouvez dire que vous le voyez.

LOUIS.

Ce portrait, vous ne le céderiez pas?

MAUVERGNAT.

Le portrait d'un ami? Je ne peux pas le regarder sans être ému. Tant que je l'ai, Louis n'est pas tout à fait mort pour moi. Au bas mot, trois cents francs.

LOUIS.

Trois cents francs! Je vous en donne...

MAUVERGNAT.

Oh! impossible d'en rabattre un centime. Et il faut que l'année ait été bien mauvaise pour que je me résigne à me dépouiller de mon ami.

LOUIS.

Vous ne m'entendez pas. Je dis que ce n'est pas assez cher.

MAUVERGNAT.

J'ai bien dit quatre cents francs?

LOUIS, souriant.

Ce n'est pas assez cher, quatre cents francs.

MAUVERGNAT.

J'espère que vous n'êtes pas venu pour vous moquer de moi. Puisque mes prix ne vous vont pas, dites le vôtre.

LOUIS.

Six cent soixante-quinze francs trente-sept centimes.

MAUVERGNAT, à part.

Le chiffre de ma créance.

LOUIS.

Voici l'argent.

MAUVERGNAT.

Alors je vois que vous l'aimez bien aussi. Je vais vous le décrocher. (Il court à l'échelle et va pour décrocher la toile. Geneviève sort du cabinet et le tire par le pan de sa redingote. Le paravent la cache à madame Berteau et à Louis.) C'est-à-dire, attendez.

GENEVIÈVE, bas à Mauvergnat.

Sept cents.

MAUVERGNAT, par-dessus le paravent.

J'ai là quelqu'un qui m'en offre sept cents francs.

LOUIS.

Quelle folie! Mais pour une trentaine de francs... Sept cent dix. Cette fois, je prends.

GENEVIÈVE.

Sept cent vingt.

MAUVERGNAT.

On a dit sept cent vingt.

LOUIS.

Vous croyez que je vous fais une plaisanterie, et alors vous m'en faites une autre.

MAUVERGNAT, toujours sur l'échelle.

Je vous affirme qu'on m'en donne sept cent vingt francs.

LOUIS.

Voyons, sept cent trente, et finissons.

GENEVIÈVE, à Mauvergnat.

Sept cent quarante.

MAUVERGNAT.

Sept cent quarante.

LOUIS.

C'est absurde! Il n'y a personne!

MAUVERGNAT.

Vous n'enchérissez pas?

LOUIS.

S'il y a quelqu'un, qu'il se montre!

MAUVERGNAT.

Refus.

LOUIS.

Eh bien, j'y vais, moi! (Il vient vers la gauche. Geneviève se hâte de rentrer dans le cabinet.)

MAUVERGNAT, descendant de l'échelle.

Défense.

LOUIS, revenant à sa mère.

Il n'y a personne.

MADAME BERTEAU.

Renonçons-y. (Geneviève reparaît derrière le paravent.)

LOUIS, à Mauvergnat.

Vous avez cru que nous tenions absolument à ce portrait. Comme je vous en ai offert deux fois plus que vous n'en demandiez, vous avez dû en conclure que nous le voulions à n'importe quel prix. Mais, sans entrer dans d'autres explications avec vous, voici ce que c'est. Je me marie demain...

MAUVERGNAT, à part.

C'est l'avocat!

LOUIS, regardant sa mère.

Alors ma mère a cherché quel cadeau pouvait m'être le plus précieux : elle m'a donné une bonne action à faire. Monsieur Louis Fontenay était un parent à nous qui avait quitté la France quand j'étais tout enfant, sans qu'on sût pourquoi, et dont on n'avait pas retrouvé la trace. C'est seulement l'autre semaine que ma mère, venue ici par hasard pour vous acheter des bijoux anciens, a vu ce portrait et a su de vous le retour de notre parent et le dénûment de ses dernières années. Elle a voulu me réserver de payer sa dette. Je l'aurais acquittée, et j'aurais ensuite acheté le portrait. Mais, à vous parler franchement, j'ai

trouvé que le taux de vos intérêts était un peu élevé, et qu'en ne le discutant pas je payais le portrait aussi. C'est pourquoi je l'ai évalué précisément au chiffre de la dette. J'ai dit sept cent trente francs, je ne m'en dédis pas ; mais vous comprenez maintenant que je n'irai pas au delà.

MAUVERGNAT.

Nous sommes à sept cent quarante.

LOUIS.

Puisque vous ne voulez pas... (Il va pour sortir.)

MAUVERGNAT.

Sept cent quarante. Personne ne dit plus rien? Je vais adjuger. Une fois, deux fois...

LOUIS.

Mais c'est insensé ! Vous ne retrouverez pas cette occasion.

MAUVERGNAT.

Sept cent quarante. Personne n'en veut plus ? Pour la dernière fois, c'est non ?

GENEVIÈVE, se montrant.

Adjugé !

LOUIS.

Vous ici !

MADAME BERTEAU.

Geneviève!

GENEVIÈVE.

Oui, Geneviève. (Elle tend son front à madame Berteau qui

l'embrasse.) Oui, moi ici. Il n'y a personne! c'est absurde! Je riais bien derrière la porte.

LOUIS.

Mais comment étiez-vous là?

GENEVIÈVE.

Ne m'aviez-vous pas dit hier soir ce que vous feriez ce matin? Et vous n'aviez pas eu seulement l'idée de m'y inviter! Vous avez une bonne action, et vous ne m'en donnez pas la moitié! Si vous croyez que je vous laisserai faire le bien sans moi! Le mal, je n'en suis pas; vous pourrez garder vos crimes pour vous tout seul. J'ai voulu vous punir. Mon oncle Eugène m'avait donné deux mille francs pour en faire ce qu'il me plairait. J'en ai déjà fait cela. Vous êtes arrivé un peu trop tôt, mon intention était d'acheter le portrait et de l'emporter. Vous ne l'auriez plus trouvé, et vous ne l'auriez plus revu que chez vous, ce soir. Vous n'auriez jamais deviné comment il y était venu.

LOUIS.

Oh! que oui.

GENEVIÈVE.

Vous êtes entré au moment où je commençais, et vous m'avez fait concurrence. Heureusement que vous ne vous êtes pas entêté, vous m'auriez ruinée. J'étais résolue à enchérir toujours.

MAUVERGNAT, à part.

Si j'avais su!

MADAME BERTEAU.

Chers enfants!

GENEVIÈVE, à Louis.

Me pardonnez-vous ma méchanceté?

LOUIS.

Comme je vous aime!

GENEVIÈVE.

Ce n'est pas ça que je vous demande. — Voyons, il s'agit de payer.

LOUIS, prenant son porte-monnaie.

C'est moi qui vais...

GENEVIÈVE.

Non pas, monsieur ; le payement m'appartient. Tenez, je suis moins égoïste que vous, et je consens à partager. Nous payerons chacun moitié.

LOUIS.

Chère femme!

GENEVIÈVE, donnant un billet à Mauvergnat.

Surtout, monsieur, ne le favorisez pas. Qu'il ne paye pas un sou de plus que sa part.

MAUVERGNAT.

Voici votre monnaie.

GENEVIÈVE.

Merci.

MAUVERGNAT, à Louis.

Et voici la vôtre. — Puisque c'était votre parent...

MADAME BERTEAU.

Partons. (Geneviève va vers le cabinet pour appeler madame Lambert. Louis la suit.)

MAUVERGNAT, à madame Berteau.

Et le portrait ?

MADAME BERTEAU.

Vous nous l'enverrez.

MAUVERGNAT, lui présentant un registre.

Madame voudrait-elle écrire son adresse ? (Pendant qu'elle écrit.) Puisque c'était votre parent, je dois avoir encore une espèce de sachet où il y a des chiffons, un bout de dentelle, une boucle de cheveux, des bêtises...

MADAME BERTEAU.

Mais vous m'aviez dit n'avoir plus que ce portrait?

MAUVERGNAT.

Vous ne m'aviez pas dit que vous fussiez sa parente. Vous aviez eu l'air de m'écouter à peine. — Ce sachet, il m'avait prié de le brûler...

MADAME BERTEAU.

De le brûler ?

MAUVERGNAT.

Oui, mais je l'ai conservé. Pourquoi brûler ? Voulez-vous que je vous le montre?

MADAME BERTEAU.

Non! Nous reviendrons. Mais nous sommes pressés. Louis, tu sais que tu as rendez-vous à onze heures.

LOUIS.

Ah! oui, avec un agent d'affaires qui a cru insolem-

ment que je plaiderais une mauvaise cause pour de gros honoraires. J'ai hâte de lui rendre son dossier !

MAUVERGNAT, à part.

Honnête imbécile!

MADAME BERTEAU.

Viens. (Elle entraîne son fils, et avec lui Geneviève et madame Lambert.)

SCÈNE VI.

MAUVERGNAT, puis MADAME BERTEAU.

MAUVERGNAT, seul.

Elle était bien impatiente d'emmener son monde. Elle a paru inquiète lorsque j'ai parlé du sachet qu'il m'avait dit de brûler. C'est un singulier cadeau de noce qu'un loyer à payer. Il y a du louche là-dedans. Où donc est-il, ce sachet? Ah! ici. (Il va le prendre dans un bahut.) Voyons. (Il l'ouvre.) Rien que les bêtises. Dans la doublure? Il me semble que je sens quelque chose. Un papier! (Rentre madame Berteau.)

MADAME BERTEAU.

Je remonte.

MAUVERGNAT, à part.

Parbleu! s'il y a du louche! (Il cache le sachet sous son paletot.)

MADAME BERTEAU.

J'ai réfléchi qu'ayant ma voiture il est plus simple que j'emporte le portrait.

MAUVERGNAT.

C'est plus simple, effectivement. (Il monte à l'échelle.)

MADAME BERTEAU.

Et puis, mon fils est parti de son côté, et alors j'ai de la place dans la voiture. — Vous avez parlé d'un sachet?

MAUVERGNAT.

D'un sachet?

MADAME BERTEAU.

D'un sachet que vous aviez conservé.

MAUVERGNAT.

Ah! oui. Il est possible que j'aie quelque part un sachet. (Il redescend.) Voici la peinture.

MADAME BERTEAU.

Ce sachet, seriez-vous assez bon pour me le chercher?

MAUVERGNAT.

Certainement. Je vous le chercherai un de ces jours, dès que j'aurai le temps.

MADAME BERTEAU.

Je vous serais obligée de me le chercher tout de suite.

MAUVERGNAT.

Tout de suite? (A part.) Quel appétit! (Haut.) Si ça

vous fait plaisir. — Permettez-moi seulement d'enlever cette poussière. (Il essuye le cadre.)

MADAME BERTEAU.

Vous le voyiez souvent?

MAUVERGNAT.

Fontenay? Tous les jours. Ah! il m'a laissé bien seul. (Il se mouche. A part.) Ils croient que c'est difficile, leur sensibilité!

MADAME BERTEAU.

Comment vivait-il?

MAUVERGNAT.

Mystérieusement. Jamais un ami. Ne dînant jamais dehors. Il ne sortait que la nuit. Et déguisé. En blouse et en casquette. Je vous laisse à juger le bien que ce mystère-là faisait à son commerce. De peur d'être reconnu à ses tableaux, il les envoyait à l'étranger; — on ne lui en renvoyait pas souvent le prix, naturellement.

MADAME BERTEAU.

Ce qu'il recevait suffisait-il?...

MAUVERGNAT.

A mes termes? Tout juste. Je vous réponds qu'il n'a pas mangé tous les jours! Et sa santé s'en est joliment trouvée! Le voilà malade, bon. Eh bien, il a mieux aimé n'avoir ni médecin ni médicaments...

MADAME BERTEAU.

Il n'en a pas eu?

MAUVERGNAT.

Je suis pour ne pas contrarier les malades. Il semblait d'ailleurs n'avoir qu'une envie : s'anéantir. Sous toutes les formes. Tenez, ce portrait, il voulait le détruire, j'ai dû le lui arracher. Ah! si j'avais su qu'il avait une famille, j'y aurais couru, et il se serait bien trouvé quelqu'un pour venir s'installer à son chevet.

MADAME BERTEAU.

Oh! oui, malgré tout!

MAUVERGNAT, à part.

Malgré tout! c'était son amant. — Voilà pourquoi elle a payé le loyer (Madame Berteau regarde le portrait avec émotion.) Respectons sa douleur. C'était son amant, qu'est-ce que je peux tirer de là? Mais pourquoi a-t-elle amené son fils? Elle n'a pas l'air d'une femme qui mêlerait son fils à ses aventures. Est-ce que?... Diable! Sondons. (Haut.) Pourquoi se cachait-il de sa famille? Je conçois un parent riche qui se cache d'une famille pauvre; mais que, pauvre, il se soit dérobé à des parents riches, pourquoi? J'ai été une fois bien près de le découvrir.

MADAME BERTEAU.

Vous avez?...

MAUVERGNAT.

Une fois, vers deux heures du matin, je me trouvais dans une rue du faubourg Montmartre; je vois un ouvrier planté devant une maison; le fait me frappe, à cause de l'heure et parce qu'il pleuvait à verse. Je regarde cet ouvrier : c'était lui. Je me colle dans l'en-

foncement d'une porte, d'où je l'examine. Il avait les yeux fixés sur une fenêtre du premier étage où passait par moments sur le rideau l'ombre d'un jeune homme... (A part.) Elle a tressailli. (Haut.) Un instant après, la fenêtre s'éteignit. Fontenay resta encore un peu, puis s'en alla. Je le suivis sans qu'il s'en aperçût. Il rentra ici.

MADAME BERTEAU.

Eh bien?

MAUVERGNAT.

J'étais intrigué. Ça ne me regardait pas, mais, le lendemain matin, le hasard m'ayant ramené devant la même maison, j'entrai et je demandai si on le connaissait. Un monsieur qui me reçut au premier étage, et le portier à qui je parlai en descendant, me dirent qu'ils ne savaient pas ce que je leur chantais avec mon Louis Fontenay.

MADAME BERTEAU.

Fontenay! Ah! sans doute.

MAUVERGNAT.

Ce n'était donc pas son vrai nom?

MADAME BERTEAU.

Et vous n'avez pas fait d'autres démarches?

MAUVERGNAT.

Où en aurais-je fait? Je me suis borné à dire à Fontenay... — c'est-à-dire à...? à je ne sais plus qui — que je l'avais vu. Il m'en a paru peu content et n'est plus jamais ressorti depuis. Il est vrai que sa

maladie s'est aggravée presque immédiatement et qu'il n'a plus été bientôt en état d'aller recevoir les averses la nuit. Je ne m'en suis pas inquiété autrement. Vous ne savez pas, vous, ce que pouvait lui être ce jeune homme?

MADAME BERTEAU.

Non.

MAUVERGNAT, à part.

Elle a baissé les yeux.

MADAME BERTEAU.

Mais ce sachet que vous deviez me chercher?

MAUVERGNAT.

Il ne lui était rien. Le sachet est dans l'autre pièce. J'y vais. (Il va derrière le paravent, prend le sachet dans son paletot, tâte encore la doublure, la déchire, et en tire un papier plié.) Ah! (Il serre le papier dans sa poche et revient. Madame Berteau, qui contemple le portrait avec des yeux remplis de larmes, ne l'entend pas. Mauvergnat la regarde avec un haussement d'épaules.) Si ça n'est pas bête de regretter comme ça un pauvre! (Haut.) Tenez, madame.

MADAME BERTEAU.

Ah!

MAUVERGNAT.

La soie est un peu déchirée, mais elle l'était lorsque j'ai hérité.

MADAME BERTEAU.

Donnez.

MAUVERGNAT.

C'est bien ce que je vous disais. Des objets d'enfant, un petit bonnet, un petit gant...

MADAME BERTEAU, à part.

Oh ! cela me fait mal.

MAUVERGNAT, qui a entendu.

Et à moi donc ! (S'essuyant les yeux.) C'est vingt-cinq francs.

MADAME BERTEAU.

Vous n'avez plus rien?

MAUVERGNAT.

Oh ! pour cette fois, je vous ai tout donné.

MADAME BERTEAU.

Il n'a laissé aucun papier ? aucune lettre ?

MAUVERGNAT.

Aucune. — Je vais vous faire descendre le portrait. — Timothée ! (Entre Timothée.) Prends cette toile et va la mettre dans la voiture de madame. Il y a vingt-cinq francs à recevoir. Tu les remonteras ! (Timothée sort.) Merci, madame. J'espère que nous nous reverrons.

MADAME BERTEAU, à part.

Oh ! oui, je reviendrai ici ! (Elle sort.)

SCÈNE VII.

MAUVERGNAT, puis ARMAND.

MAUVERGNAT, seul.

Oui, certes, il en a laissé, une lettre, et qui ne doit pas être insignifiante, pour avoir été si bien cousue dans la doublure. Lisons-la posément. (Il va s'asseoir à la table, y étale la lettre et s'accoude des deux bras. Dès les premiers mots, sa figure s'éclaire.)

ARMAND, entrant.

Eh bien?

MAUVERGNAT.

Ah! c'est vous? Tout à l'heure! tout à l'heure!

ARMAND.

Qu'a-t-il donc? son visage reluit. Bravo, Mauvergnat!

MAUVERGNAT, à lui-même.

J'avais deviné!

ARMAND.

Que lisez-vous donc là qui vous illumine? Quel effet de soleil! Vous êtes presque beau! Il y a de l'argent dans cette splendeur. Vous êtes en train de saigner quelqu'un. Ah! diable, mais ce doit être moi. C'est un papier que vous allez me faire signer.

MAUVERGNAT.

Non.

ARMAND.

A la bonne heure, car celui-là doit être rude. Où est le mien ?

MAUVERGNAT, *à lui-même.*

Ne nous grisons pas. Rien qu'un nom de baptême pour signature. (*Il se lève, et vient à Armand.*) Dites donc...

ARMAND.

Est-ce que c'est à vous, ces yeux-là ?

MAUVERGNAT.

Vous n'êtes pas lié avec les Berteau, vous ?

ARMAND.

Moi ? Je n'en connais pas un.

MAUVERGNAT.

Vous ne savez pas qui est-ce qui peut s'appeler Henriette ?

ARMAND.

Tout le monde peut s'appeler Henriette.

MAUVERGNAT.

Comment donc s'appelle l'avocat?

ARMAND.

Il ne s'appelle pas Henriette.

MAUVERGNAT.

Est-ce que son nom n'est pas Louis ?

ARMAND.

Je crois que oui.

MAUVERGNAT, à lui-même.

Louis ! c'est évident ! — Mais suis-je bête ! quel besoin ai-je de son nom à elle ? j'ai de son écriture ! (Il court au registre où madame Berteau a écrit son adresse et compare les deux écritures.) La lettre est d'elle !

ARMAND.

Ah çà ! vous êtes magnifique, mais mon baccarat ?

MAUVERGNAT, à part.

Qu'est-ce que je vais en faire ? Le mari existe-t-il? (A Armand.) Vous le savez !

ARMAND.

Quoi?

MAUVERGNAT.

Vous avez dû recevoir une double lettre de faire-part. Quels étaient les termes de celle des Berteau ?

ARMAND.

Les termes ordinaires : « Madame veuve Berteau a l'honneur... »

MAUVERGNAT, à part.

Veuve. Sans mari, en donnera-t-elle assez ? — Vendre à l'avocat? Ça vaudrait mieux. — Du sang-froid. — Il ne sait rien, puisqu'elle l'a emmené. Bien. Il est honnête. Cet avocat qui trouve mauvaise une cause bien payée et insolent un client libéral ! Très honnête. Bien, bien. Mais... oui ! Ah ! tu es honnête, toi ? je t'empoignerai par là ! — Et alors... (Il regarde Armand.) — Et une autre idée ! Mais cette lettre est

une mine d'or ! Ah ! bien, oui, la vendre ! (Il l'embrasse furieusement.)

ARMAND.

Oui ou non, me prêtez-vous quatre mille francs ?

MAUVERGNAT.

Je vous en donne cinq cent mille !

ARMAND.

Comment cela ?

MAUVERGNAT.

C'est mon affaire.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Un petit salon. La porte du fond ouvre sur une pièce de plain-pied avec un perron qui descend à un jardin. On entrevoit des feuillages qui commencent à prendre les tons variés de l'automne.

SCÈNE I.

LE COLONEL TORELLY, puis LOUIS.

Le colonel va frapper discrètement à la porte de droite.

VOIX A L'INTÉRIEUR.

Qui est là ?

LE COLONEL.

Moi.

LA VOIX.

On n'entre pas.

LE COLONEL.

Est-ce bientôt fini ?

LA VOIX.

Ce n'est pas commencé.

LE COLONEL.

Ah ! (En se retournant, il voit Louis qui entre.) Vous veniez dans la même espérance que moi. Porte close. J'aurais pourtant bien voulu la voir une dernière fois pendant qu'elle est encore ma fille.

LOUIS.

Elle le sera toujours.

LE COLONEL.

Elle ne va même plus porter mon nom!

LOUIS.

Elle viendra, ou vous viendrez, tous les jours.

LE COLONEL.

Oui. Ma fille me fera des visites, et je lui en rendrai. Ah! vous saurez plus tard ce que c'est que d'élever une fille pour la donner au premier... Pardon, mais vous pouvez bien permettre un mot de regret à celui qui vous donne tout ce qu'il aime au monde. Et, puisque nous sommes seuls, je vous dois une explication.

LOUIS.

Une explication?

LE COLONEL.

Vous avez dû me trouver bien exigeant et bien chicanier au contrat.

LOUIS.

Mais non.

LE COLONEL.

Si fait. Il m'a fallu la preuve que vous possédiez

légalement la moitié de l'héritage de votre père, et j'ai discuté chiffre à chiffre. Je vous ai dit que, si je calculais tant, c'était parce que je voulais à ma fille toutes les facilités et toutes les joies de la vie, et c'était vrai. Je vous ai dit que c'était parce que l'argent c'est l'indépendance et qu'il me convenait que mon gendre fût maître de ne plaider que des causes justes, et c'était encore vrai. Mais ce qui était plus vrai que tout, c'est que je ne pouvais me résigner à me séparer de ma fille. Quand plus tard la même chose vous arrivera... — Non, ce ne sera pas la même chose. Moi, je n'avais qu'elle. Sa naissance avait tué sa mère. Pauvre femme ! elle avait voulu me suivre en Afrique où j'étais alors colonel. Le climat et les changements de garnison l'avaient épuisée. Ça n'aurait pas été meilleur pour l'enfant. Je la ramenai en France, et, ne voulant pas la quitter, je donnai ma démission. C'était un mauvais moyen de lui faire une dot : je me mis dans l'industrie. Son cher sourire me consolait de tout. Mon avancement a été de la voir grandir. Elle m'a connu tout de suite ; à un an, elle ne voulait pas marcher, mais je me plaçais à l'autre bout du salon, et elle essayait pour moi. Elle avait sa chambre à côté de la mienne ; avant de me coucher, j'y entrais et je la regardais dormir ; je ramenais sa couverture sur ses pauvres petits bras nus, et je restais longtemps penché sur son berceau, m'enivrant de ses doux yeux fermés, de sa bouche entr'ouverte et de sa respiration égale. J'étais souvent bien fatigué de ma journée, et, quand elle me réveillait la nuit, j'étais très content. Le dimanche, je me levais tard pour qu'on me l'apportât

sur mon lit, et nous jouions ensemble. Et puis, elle a parlé. Je faisais tout ce qu'elle voulait, c'était gros comme le poing. Moi qui avais commandé, je vous assure que j'apprenais à obéir. J'étais plus bête qu'une mère! Quelquefois on me cherchait depuis une heure, et on nous trouvait tous les deux dans un coin habillant une poupée. J'avais des fureurs de l'embrasser; sa nourrice disait que je lui usais la peau et l'appelait mon souffre-caresses. Lorsqu'elle a été grande, je ne l'ai pas mise en pension, je n'avais pas envie de la voir une fois par semaine. Quand elle était malade... — j'appelais sa mère! Et tout cela, dix-huit ans de vie à deux, de soins éperdus, d'adoration insensée, de terreurs pour une toux, de nuits de torture, de mépris du reste, tout cela pour qu'elle soit heureuse de s'en aller avec un autre et de me laisser seul!

LOUIS.

Seul! Vous n'aviez qu'une fille, maintenant vous aurez aussi un fils.

LE COLONEL.

Je n'aurai plus personne. Ah! vous faites bien d'être un brave garçon, intelligent, irréprochable, bien né — et riche! car, si vous m'aviez laissé un prétexte — oui, un prétexte — pour vous refuser, je ne l'aurais pas manqué. — C'est égal, vous aurez la femme, mais moi, j'ai eu l'enfant et la jeune fille! — Ah! pourquoi fait-on entrer ici? J'avais dit pourtant...

SCÈNE II.

LOUIS, LE COLONEL, TRICOCHE, puis GASTON, puis MADAME TRICOCHE.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Tricoche.

TRICOCHE.

Bonjour, colonel.

LE COLONEL.

Et ma cousine?

TRICOCHE.

Oh! elle est là. Mais elle a rencontré un miroir. Elle en a pour une heure. Elle appelle ça un coup de peigne.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Gaston Aubry.

LOUIS, allant à Gaston.

Bonjour, Gaston.

GASTON.

Bonjour, Louis.

LOUIS, présentant Gaston au colonel.

Mon cousin Gaston.

LE COLONEL.

Monsieur, Louis m'a parlé de vous plusieurs fois de manière à me faire désirer votre amitié. Mon cousin Tricoche, je vous présente mon gendre.

TRICOCHE.

Ah! oui, les présentations. Vous allez en avoir à faire aujourd'hui! Et moi, je dois répondre : Monsieur, je me félicite... — Vous m'exemptez du compliment?

LOUIS.

Parfaitement.

TRICOCHE.

Ces jours-là, moi, je n'en fais qu'au père. C'est un beau moment pour le père. N'est-ce pas, mon cousin?

LE COLONEL.

Mais oui.

TRICOCHE.

Quand on a, depuis dix-huit ans, une fille sur les bras, on a bien mérité de la repasser à un autre.

GASTON, bas à Louis.

Il est bon, le cousin de ton beau-père.

TRICOCHE.

Moi, ma fille n'a pas cinq ans, et je voudrais qu'elle fût déjà mariée. — Et Geneviève, où est-elle?

LE COLONEL.

Elle achève de s'habiller.

TRICOCHE.

Ah! oui, le coup de peigne. (A Louis.) Vous connaîtrez ça. Oh! le mariage! Mais ce n'est pas aux pères à en dire du mal.

MADAME TRICOCHE, entrant.

Qui est-ce qui dit du mal du mariage?

LE COLONEL, allant au-devant d'elle.

Ma cousine...

MADAME TRICOCHE.

Bonjour, mon cousin. (Elle l'embrasse.)

LE COLONEL, lui présentant Louis.

Mon gendre.

MADAME TRICOCHE, à Louis.

Embrassez-moi donc, mon cousin. (Elle l'embrasse. A Tricoche.) Je le trouve charmant.

TRICOCHE.

Déjà!

LE COLONEL.

Et vous, ma cousine, êtes-vous d'avis qu'on a tort de se marier?

MADAME TRICOCHE.

Qui donc est de cet avis-là?

TRICOCHE.

Moi.

MADAME TRICOCHE.

C'est galant. Je serai plus polie que vous : j'adore le mariage.

TRICOCHE.

Moi, je le déteste.

MADAME TRICOCHE.

C'est que vous ne savez pas vous en servir.

TRICOCHE.

Vous savez donc vous en servir, vous?

MADAME TRICOCHE.

Qu'entendez-vous par là?

TRICOCHE.

Ce qui me déplaît.

GASTON, bas à Louis.

L'a-t-on compté dans la dot?

LOUIS, bas.

Non. — J'attends Geneviève ici. Rends-moi le service de les emmener dans le jardin.

GASTON.

Colonel, vous avez là un parc splendide.

LE COLONEL.

Il y a quelques beaux arbres. Si on veut y faire un tour?

GASTON.

Volontiers.

LE COLONEL.

Ma cousine?...

MADAME TRICOCHE.

Certainement. (Elle lui prend le bras. A Louis.) Mon cousin en est?

LOUIS.

Mais...

MADAME TRICOCHE.

Oh! venez. Vous nous êtes nécessaire.

LOUIS, bas à Gaston.

Je les quitterai au premier tournant. (Haut.) Trop heureux, madame...

MADAME TRICOCHE.

Appelez-moi ma cousine. (Au colonel.) Il est très bien, ce jeune homme! (Elle sort avec le colonel et Louis.)

GASTON, à Tricoche.

Venez-vous voir les beaux arbres?

TRICOCHE.

Je ne suis pas nécessaire, moi.

GASTON.

Vous seriez seulement agréable...

TRICOCHE.

Si je croyais l'être, je n'irais pas. Venez.

GASTON, à part.

Ce mari a dû souffrir. (Ils sortent. — Entre mademoiselle Gertrude.)

SCÈNE III.

MADEMOISELLE GERTRUDE, puis MAUVERGNAT.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

On me disait que monsieur Torelly et son gendre étaient ici avec du monde qui leur était déjà venu.

Peut-être sont-ils partis en m'apercevant. Les riches n'ont pas à s'embarrasser d'être polis. (Entrouvrant la porte du fond.) Oui, les voilà qui vont promener leur monde. Ils se trompent s'ils croient que je resterai seule ici. Je vais... Mais on vient. (Elle referme la porte et s'assied. Entre Mauvergnat avec un domestique.)

MAUVERGNAT, bas au domestique.

C'est la sœur de feu monsieur Berteau, le père du marié?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

MAUVERGNAT.

Vous dites qu'il n'en avait pas d'autre, ni de frère?

LE DOMESTIQUE.

C'est elle qui l'a dit hier à table.

MAUVERGNAT.

Et elle n'est pas mariée ?

LE DOMESTIQUE.

Oh! non, monsieur. Ils l'appellent mademoiselle Gertrude.

MAUVERGNAT.

Merci. Allez (Le domestique sort.) J'ai eu, ma foi, une véritable idée de mettre un habit et des gants. Les domestiques me croient de la noce et me laissent circuler dans la maison. — D'abord, l'argent. Si j'avais le malheur que la fortune fût du chef de la mère? Alors, rien de possible. — Comment l'aborder, celle-là?

Lèvres minces, regard mal baissé; envieuse. (Haut.) C'est un bien beau jour, n'est-ce pas, madame?

MADEMOISELLE GERTRUDE, modeste.

Mademoiselle seulement.

MAUVERGNAT, à part.

Sourire sans conviction. (Galant.) C'est donc que vous l'avez voulu?

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Oh! monsieur, je n'ai jamais été belle. Et d'ailleurs, ce n'est pas la beauté qu'on épouse.

MAUVERGNAT.

C'est la dot. Il est vrai qu'on ne connaît plus que l'argent. C'est une pitié. Les plus solides mérites, la vertu, la douceur, l'acharnement au travail, ne sont pas ce qu'on aime dans l'être auquel on s'associe pourtant à perpétuité.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Monsieur est célibataire?

MAUVERGNAT.

Je l'ai été. — Oh! la richesse, quelle injustice! L'un meurt de faim, pendant que l'autre crève d'indigestion. Et souvent dans la même famille! Je vous disais tout à l'heure que c'était aujourd'hui un bien beau jour; j'employais une formule amèrement ironique. C'est au contraire le jour où la famille se réunit et se compare, où les disgraciés sont admis à la contemplation des privilégiés, où ils peuvent admirer le

luxe des autres, les bracelets des autres, les diamants des autres, où l'on jouit du bonheur des siens.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Je ne suis pas comme vous. Je ne souffre pas de la félicité de mes proches. On peut tout supporter quand on a de la religion.

MAUVERGNAT.

A qui le dites-vous? Mais il en faut beaucoup.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Dieu m'a fait la grâce d'être incapable d'envie. Ainsi je suis la sœur de feu monsieur Berteau; je vois donc mon neveu se marier tout jeune, quand sa tante n'est pas encore mariée; j'ai vu ma belle-sœur avoir le mariage, la capitale, les spectacles, les carrosses, tandis que moi je me crottais en province; car j'habite Lisieux. J'avais eu l'imprudence de dire une fois que la ville me plaisait : mon frère m'y avait vite acheté une maison. Eh bien, je pardonne sincèrement à ma belle-sœur d'avoir pris tout pour elle et pour son fils. Il est vrai que ce n'est guère sa faute et que je serais injuste si je lui reprochais d'avoir rien fait pour accaparer la tendresse de mon frère. Elle n'affectait pas de l'aimer éperdument. Avec lui, elle était plutôt résistante et triste. On ne pouvait toujours pas l'accuser de fausseté. Oh! je ne veux pas dire qu'on pût l'accuser d'autre chose. Sérieusement, je n'ai jamais eu de preuve. Il est vrai qu'on me maintenait à Lisieux. Il y en avait qui disaient que c'était elle qui m'avait fait donner la maison. Une chose certaine, c'est que toute

la passion était du côté de monsieur Berteau. Mais que voulez-vous? lorsque je lui disais : « Ta femme ne t'aime pas, » car enfin c'était mon frère et je devais l'éclairer, n'est-ce pas? « je t'assure que ta femme ne t'aime pas » ! c'était contre moi qu'il se fâchait. Oh! les maris! Et comme ils choisissent leurs femmes! C'est donc au mari plutôt qu'à la femme que j'aurais à m'en prendre si j'étais capable d'un mauvais sentiment, mais je le suis si peu que je ne hais pas même mon frère.

MAUVERGNAT.

Votre frère est impardonnable de ne s'être pas mieux conduit à votre égard, s'il a pu agir autrement.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Qu'est-ce qui l'en aurait empêché?

MAUVERGNAT.

Sa fortune lui venait peut-être de sa femme?

MADEMOISELLE GERTRUDE.

De sa femme? elle ne lui avait pas apporté un sou!

MAUVERGNAT.

Vrai?

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Elle avait trouvé moyen, elle, de se marier sans dot!

MAUVERGNAT.

Sans dot, oui, mais elle pourrait n'avoir pas été dotée et avoir hérité après le mariage.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Pas plus d'héritage que de dot!

MAUVERGNAT, à part.

C'est mieux que je n'espérais. Si maintenant l'avocat est ce que je crois...

MADEMOISELLE GERTRUDE.

C'est mon frère qui a gagné tout ce qu'ils ont, elle et son fils. Par des achats de terrains dont le hasard a décuplé la valeur. Sans qu'il ait eu besoin d'employer son intelligence...

MAUVERGNAT, l'interrompant.

Comme on écrit l'histoire! Voilà une mère et un fils qui vous ont spoliée, — oh! votre piété peut adoucir les expressions, mais elle ne change pas les faits, — qui vous ont spoliée, et dont on m'avait fait deux modèles de désintéressement.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Ah! on vous aura raconté?... C'est vrai, la sœur de celui qui a gagné tout reçoit l'aumône de l'étrangère. Mon frère me faisait une pension de deux mille francs, de quoi vivre dans ma petite ville, avec des goûts modestes et de l'économie, mais c'était aimable à lui puisqu'il aurait pu me laisser absolument sans pain. Moi, je ne trouvais pas le chiffre honteux, mais sa veuve a pensé différemment, et me l'a triplé.

MAUVERGNAT.

C'est surtout du fils qu'on m'avait cité...

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Son mariage manqué?

MAUVERGNAT.

Quel mariage ?

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Une fille bien autrement jolie que celle d'aujourd'hui, — est-ce qu'elle vous plaît à vous, leur Geneviève? (Mauvergnat fait un geste de pitié.) — et dotée du double! qu'on lui aurait offerte, et qu'il n'aurait même pas voulu voir, sous prétexte que le père s'était enrichi dans des spéculations un peu troubles.

MAUVERGNAT.

Peut-être aimait-il déjà mademoiselle Torelly?

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Il ne la connaissait pas encore.

MAUVERGNAT, à part.

C'est mon homme! A présent, je peux agir.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Voilà ce qu'on raconte. Vous en croirez ce que vous pourrez.

MAUVERGNAT, à part.

Commençons par elle. (Haut.) Mademoiselle, je sens si vivement la spoliation dont vous souffrez — que je prétends y mettre un terme.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Qu'est-ce que vous dites?

MAUVERGNAT.

Ce n'est ni le lieu ni l'instant d'entrer dans les détails de mon opération. Sachez seulement que je

trouverai peut-être un moyen de vous rendre l'héritage de votre frère.

MADEMOISELLE GERTRUDE, à part.

Est-ce un fou?

MAUVERGNAT.

Vous vous demandez si j'ai ma raison. Oh! je le vois dans vos beaux yeux. Je vais vous prouver que je l'ai tout entière : combien me donneriez-vous?

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Comment voulez-vous que je croie?...

MAUVERGNAT.

Ne croyez pas. Alors vous ne risquerez rien en me signant un petit acte destiné à m'assurer un morceau d'un bénéfice que je produirais à moi seul. Oh! je ne suis pas gourmand. Je n'accepterai que le tiers.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Deux cent mille francs!

MAUVERGNAT.

Ah! vous commencez à croire, puisque vous êtes déjà ingrate! Pas si vite, le service n'est pas encore rendu. — Deux cent mille francs, si j'obtiens le tout. Si, comme c'est plus probable, je n'extrais que moitié, cent mille seulement. Si, comme c'est possible, je reviens les mains vides, zéro. Et je n'en aurai pas moins fait des démarches qui peuvent me précipiter dans une multitude d'ennuis. — Si j'ai deux cent mille francs, vous en aurez quatre cent mille, — et eux n'auront plus un liard.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Je serai certainement heureuse de leur faire l'aumône à mon tour.

MAUVERGNAT.

Vous êtes un ange. — Voici mon adresse. Je vous attendrai ce soir.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Ce soir, je ne serai pas libre. Il y aura ici le bal de noce.

MAUVERGNAT.

Je ne vous attendrai que dans le cas où il n'y aurait pas de bal et où il n'y aurait pas eu de noce.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Vous dites?...

MAUVERGNAT.

Je dis que probablement la première personne de votre famille qui se mariera ne sera pas votre neveu. (A part.) Elle est fascinée. — Tiens! mais celui qui la demanderait, oui, en mariage, pendant qu'elle n'a encore rien... Suis-je bête! j'ai ma femme. En voilà une qui m'aura gêné. (Haut.) A ce soir. Pouvez-vous me dire où il est, votre neveu?

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Dans leur parc.

MAUVERGNAT.

Voudriez-vous m'y conduire?

MADEMOISELLE GERTRUDE.

C'est que, si vous avez, en effet, le dessein de troubler le mariage...

MAUVERGNAT.

Je comprends. Vous ne vous souciez pas de paraître mêlée à une entreprise contre...

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Contre des parents que j'aime.

MAUVERGNAT.

Et qui vous pensionnent. Vous avez raison, je n'aurais qu'à ne pas réussir. Mettez-moi seulement dans le chemin.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Pourvu que, si vous portez à mon neveu, comme je le crains, une mauvaise nouvelle, vous la lui adoucissiez autant que possible. Quoi que vous disiez, je l'aime de tout mon cœur.

MAUVERGNAT.

Je n'ai pas dit autre chose.

MADEMOISELLE GERTRUDE.

Par ici. (Louis entre, les voit, et attend qu'ils soient sortis. Puis il va frapper à la porte de droite.)

SCÈNE IV.

LOUIS, GENEVIÈVE.

LOUIS.

Je suis seul! (La porte s'ouvre. Geneviève entre, en mariée, moins le voile et le bouquet.)

GENEVIÈVE.

Je manque mon effet en me montrant sans être terminée, mais je vous verrai plus tôt. Votre mère et ma tante Eugène sont dans de graves débats. Il y a doute sur le point précis où il faut faire descendre mon voile! Moi, j'ai dit: Demandons une consultation à monsieur l'avocat. Je viens vous chercher. Mais nous avons un moment à nous; on remet un peu d'ordre dans ma chambre, et j'ai recommandé qu'on ne se dépêchât pas.

LOUIS.

Geneviève, m'aimez-vous?

GENEVIÈVE.

Louis!

LOUIS.

Oh! rassurez-moi. J'ai peur.

GENEVIÈVE.

De quoi?

LOUIS.

De mon bonheur. Je suis trop heureux. Ce rêve qui emplissait mes jours et qui troublait mes nuits, je le

touche, je le tiens! Mon nom va être le vôtre! Vous l'acceptez! vous vous en contentez! Ah! pourquoi ne l'ai-je pas illustré! pourquoi suis-je un pauvre garçon obscur et insignifiant, quand vous mériteriez toutes les gloires! Je me sens indigne de vous, et je m'inquiète. Il me semble que ce n'est pas vrai, que ce n'est pas possible, que je vais me réveiller, que vous allez dire non. Vous direz oui, n'est-ce pas?

GENEVIÈVE.

Cher ami!

LOUIS.

Rassurez-moi. Je vous jure que j'en ai besoin. C'est bien vrai, dites, que vous me prenez pour mari?

GENEVIÈVE.

Oui, oui, oui, oui, oui! Y en a-t-il assez de oui?

LOUIS, souriant.

Gardez-en un pour tout à l'heure.

GENEVIÈVE.

Votre nom, j'en suis fière, il sera célèbre. Oui, j'en réponds, je vous ai entendu. N'étais-je pas là le jour où vous avez sauvé cette pauvre vieille femme accusée d'un meurtre qu'elle n'avait pas commis? Tout était contre elle. Elle-même, accablée par l'évidence, se défendait mal. Vous vous êtes levé. Dès vos premiers mots j'ai été soulagée. A mesure que vous parliez, l'innocence de l'accusée apparaissait. Je n'osais pas vous regarder toujours; de temps en temps, je la regardais, elle, et je voyais sur son visage flétri le reflet de vos paroles; son front s'éclairait; elle relevait la

tête; vous la ressuscitiez! C'est beau, l'éloquence! L'acquittement était déjà dans toutes les consciences, le regard de la pauvre femme vous bénissait, la foule n'a pu se retenir et vous a applaudi. Alors le président a menacé de faire sortir tout le monde. C'eût été bien injuste, surtout pour moi, car je n'avais pas applaudi, puisque je pleurais. Louis, je vous admire. Oh! je suis ta femme, va!

LOUIS.

Je n'aurai pas assez de toujours pour t'aimer!

GENEVIÈVE.

Eh bien, vous ai-je rassuré?

LOUIS.

Merci.

GENEVIÈVE.

En revanche, vous allez me promettre une chose. Non, deux choses.

LOUIS.

Dix mille.

GENEVIÈVE.

Non, deux. La première est que, dès demain, vous irez à vos affaires, à vos amis. Dès demain, entendez-vous. Je veux que vous soyez dès le commencement ce que vous serez plus tard, parce que, si vous interrompiez vos habitudes les premiers temps, le jour où vous les reprendriez, je croirais que vous ne m'aimez plus.

LOUIS.

Vous ma femme!

GENEVIÈVE.

Oh! mais il faut m'écouter. Ma seconde exigence, — je vais vous faire rire, — c'est que vous appreniez à danser.

LOUIS.

Il est de fait que je ne dois pas danser très bien.

GENEVIÈVE.

Vous ne dansez pas du tout! Mais ce n'est pas pour cela que je désire que vous appreniez.

LOUIS.

Pourquoi est-ce donc?

GENEVIÈVE.

Savez-vous à quoi je vous ai remarqué la première fois? A votre manière de danser. C'était il y a un an, au bal de l'ambassade turque. Vous étiez venu m'inviter. Ce n'était pas là le difficile.

LOUIS.

Oh! si, c'était là le difficile.

GENEVIÈVE.

Alors l'impossible était la contredanse.

LOUIS.

C'était mon début. Mais je n'avais pu résister au désir de vous parler et de vous toucher la main.

GENEVIÈVE.

Vous mêliez toutes les figures. Nos vis-à-vis chu-

chotaient un peu. Mais moi, je me disais qu'évidemment vous ne dansiez pas pour la danse. Je n'ai pu m'empêcher de faire attention à vous; je vous ai écouté autrement que les autres, vous parliez autrement aussi, et... Voilà pourquoi je vous demande de prendre des leçons. Je serais jalouse si vous dansiez mal avec une autre.

LOUIS.

Parle-moi encore. Quand tu me parles, il me semble que le malheur n'existe pas.

GENEVIÈVE.

Vous êtes encore inquiet? Mon histoire de danse ne vous fait pas rire? Je ne vous la disais cependant que pour cela; car moi-même, au fond, je suis un peu émue. C'est plutôt moi qui aurais besoin d'être rassurée. Pas contre vous. Contre quoi? je l'ignore; j'ai un vague tremblement de joie et de terreur. Je suis très heureuse, et pour un rien je pleurerais. Ce n'est sans doute que l'impression du changement de mon existence Mais vous, je vais vous tranquilliser tout à fait. Louis, je vais vous dire une chose que je vous avais gardée pour aujourd'hui. Vous savez ce que mon père a été pour moi. Un père et une mère. Eh bien, en le voyant si tendre, si dévoué, si uniquement occupé de moi, j'avais eu une idée, je m'étais dit que je le payerais de tous ses sacrifices, et que, puisqu'il n'avait que moi, je ne serais qu'à lui. Ma résolution était prise de ne jamais me marier. Je ne le lui avais pas dit, ni à personne, parce qu'il n'aurait pas accepté. Au contraire, je disais toujours que je me ma-

rierais lorsque je trouverais quelqu'un qui me plairait. Seulement ceux qu'on me proposait ne me plaisaient jamais. Mon père n'avait aucun soupçon. Dès qu'il se présentait un parti, il m'en parlait, il m'en démontrait les avantages, il insistait, quelquefois même il se fâchait. Brave père ! Mais je voyais bien qu'il sortait plus content qu'il n'était entré. Et moi, si vous m'aviez vue rire de ma malice! Mais un jour, celui que mon père m'a proposé, ç'a été vous. Allez, vous n'avez pas à craindre que je dise non aujourd'hui, puisque je n'ai pas pu le dire ce jour-là!

LOUIS.

Tiens! je t'aime! Pourquoi ne puis-je rien pour toi que t'aimer? Beau mérite! Tout le monde en ferait bien autant. Je te voudrais pauvre, sans famille, abandonnée, pour me prosterner à tes pieds! Ma femme!

GENEVIÈVE.

Mon mari! (Ils se regardent avec enivrement, sans se parler, les mains dans les mains. Entre Armand. Geneviève retire ses mains.) Quelqu'un.

ARMAND.

Pardon, j'arrive mal.

GENEVIÈVE.

Non, mais on nous attend pour mon voile. Venez-vous, Louis? Excusez-nous, mon cousin. Je n'emmène monsieur que pour un instant. Il revient tout de suite vous tenir compagnie. (Louis et Geneviève sortent.)

SCÈNE V.

ARMAND, puis MAUVERGNAT.

ARMAND, seul.

C'est bien fait! Ça m'apprendra à rêver des folies! Sur le mot de Mauvergnat: « Je ne renonce jamais », et sur son explosion triomphante après avoir vu ma cousine, n'étais-je pas allé m'imaginer que son demi-million était celui de..? O candeur d'un autre âge! La veille de la noce! Allons, ma cousine sera — ma cousine. Eh bien, vrai, j'en suis agacé. Je ne sais pas si c'est parce que je viens de la voir dans les bras d'un autre, mais je me sens tout près d'être amoureux d'elle. Sa confusion ajoutait à sa beauté. Si je n'avais pas peur d'être ridicule... (Entre Mauvergnat.) Mauvergnat! Mais alors...

MAUVERGNAT.

On me disait que l'avocat était ici.

ARMAND.

Il va revenir.

MAUVERGNAT.

Vous en êtes sûr?

ARMAND.

Dans un instant. Dites donc, Mauvergnat, est-ce que les cinq cent mille francs dont vous m'avez parlé hier seraient...?

MAUVERGNAT.

Ceux de votre cousine? Oui.

ARMAND.

C'est sérieux?

MAUVERGNAT.

Je ne plaisante jamais avec l'argent.

ARMAND.

Et vous venez pour...? Je suis heureux de découvrir que vous pouvez avoir des illusions. Si vous les aviez vus tout à l'heure, elle et lui!

MAUVERGNAT.

J'ai passé la nuit à méditer mon plan. Ce matin, vous serez débarrassé de l'avocat; ce soir, vous serez accepté.

ARMAND.

Vous êtes étonnant; mais je vous préviens que je n'en crois pas un mot.

MAUVERGNAT.

Puisque je vous ai rencontré, vous allez me servir.

ARMAND.

Vous servir? Ordonnez, Mauvergnat.

MAUVERGNAT.

Quand l'avocat va être venu, il sera bon qu'on ne nous dérange pas. Vous qui êtes de la famille, vous pouvez dire aux domestiques de n'introduire personne.

ARMAND.

Je peux même faire le guet.

MAUVERGNAT.

Oui.

ARMAND.

Et siffler s'il passe des sergents de ville? Ah çà! Mauvergnat, qu'est-ce que vous tramez?

MAUVERGNAT.

Il est inutile que vous le sachiez.

ARMAND.

Il y a sans doute indiscrétion de ma part à m'informer de mon propre mariage; cependant...

MAUVERGNAT.

Mangez donc le dîner sans passer par la cuisine!

ARMAND.

Vous craignez que ça ne m'ôte l'appétit?

MAUVERGNAT.

Vous êtes trop heureux qu'il y ait des cuisiniers qui fassent la besogne pour vous. Laissez-moi dépouiller le lapin.

ARMAND.

Si atténuante que soit la comparaison, je vous connais trop pour collaborer à un projet de vous sans le connaître, et je désire...

MAUVERGNAT.

Monsieur le comte, vous m'avez donné votre parole

de vous marier, et je vous offre une femme dont vous êtes amoureux.

ARMAND.

Amoureux ?

MAUVERGNAT.

Vous l'êtes. Elle est ravissante. C'est dit.

ARMAND.

A une condition.

MAUVERGNAT.

Laquelle ?

ARMAND.

Hier, vous avez embrassé une lettre. Ce n'était pas une lettre contre ma cousine ?

MAUVERGNAT.

Contre votre cousine ?

ARMAND.

Je ne crois pas avoir besoin de vous dire que, premièrement, ce n'est pas pour quatre mille francs, ni pour un demi-million, ni pour un million entier, que je vous permettrais d'offenser une femme, — et, secondement, que, s'il existait une lettre qui fît reculer monsieur Berteau, elle ne me ferait pas avancer.

MAUVERGNAT.

La lettre ne parle même pas de mademoiselle Torelly.

ARMAND.

Sur quoi me le jurez-vous ?

MAUVERGNAT.

Sur mes espérances de gain.

ARMAND.

Voilà un vrai serment. Alors, j'en suis. Quant au monsieur...

MAUVERGNAT.

Le voici.

SCÈNE VI.

ARMAND, MAUVERGNAT, LOUIS.

LOUIS, à Armand.

Excusez-moi de vous avoir laissé seul, mais...

ARMAND.

Je n'étais pas seul.

LOUIS, regardant Mauvergnat.

Monsieur?...

MAUVERGNAT.

Vous ne me reconnaissez pas? Mauvergnat, le marchand qui vous a cédé hier le portrait.

LOUIS.

Ah! oui, Mais, si vous avez autre chose, ce n'est guère l'instant.

MAUVERGNAT.

Je ne viens pas pour vous vendre, mais pour vous parler.

LOUIS.

Impossible en ce moment. Revenez un autre jour.

MAUVERGNAT, bas à Armand.

Appuyez-moi donc. (A Louis.) Un autre jour il ne serait plus temps.

ARMAND.

Il ne serait plus temps un autre jour.

MAUVERGNAT.

L'affaire qui m'amène est d'une importance absolue.

ARMAND.

L'affaire est excessivement grave.

MAUVERGNAT.

Il est nécessaire que vous m'entendiez avant de vous marier.

LOUIS.

Comment! avant de me marier!

ARMAND.

Avant de vous marier. (Bas à Mauvergnat.) Hein, comme j'appuie bien!

LOUIS.

Parlez!

MAUVERGNAT.

Il faudrait que nous fussions seuls tous deux.

ARMAND.

Il faudrait que vous fussiez...

LOUIS, à Armand.

Eh bien, sortez.

ARMAND, choqué, puis se ravisant, à part.

Tiens, mais c'est vrai, je lui demande de me mettre dehors. (Haut.) Je vous laisse.

MAUVERGNAT.

Ne vous éloignez pas trop.

ARMAND.

Je vais me promener devant le perron. (A part.) Quand ce ne serait que pour le ton dont il m'a dit ce mot-là... (Bas à Mauvergnat) Mauvergnat, faites-moi épouser sa femme. (Il sort.)

SCÈNE VII.

LOUIS, MAUVERGNAT.

LOUIS.

Vite.

MAUVERGNAT.

Vous trouverez tout à l'heure que je suis allé assez vite. Monsieur, votre estimable empressement à payer le loyer d'nn mort que vous n'avez pas connu, votre refus d'une cause lucrative, et d'autres belles actions qu'on m'a racontées de vous, m'ont donné de votre probité une idée...

LOUIS.

Dispensez-moi de vos éloges. Au fait.

MAUVERGNAT.

J'y suis, au fait. C'est votre probité qui me pousse à

une démarche dont je ne me dissimule pas la délicatesse et que je n'aurais pas faite auprès d'un autre. Mais il m'a semblé qu'une honnêteté comme la vôtre méritait d'être absolument sans tache et que je vous devais de vous avertir que vous retenez ce qui n'est pas à vous.

LOUIS.

Je ne vous comprends pas.

MAUVERGNAT.

Un hasard, heureux moralement, m'a mis dans les mains la preuve que votre fortune est à une autre.

LOUIS.

Remarquez-vous que vous accusez mon père ?

MAUVERGNAT.

Votre père ?

LOUIS.

Pour que je ne fusse pas légitime propriétaire de ce qu'il m'a laissé...

MAUVERGNAT.

Ah ! vous parlez de monsieur Berteau.

LOUIS.

Sans doute, de monsieur Berteau. Je vous dis mon père ! — Il faudrait que ce qu'il m'a laissé il l'eût mal acquis. Et si vous aviez l'audace de dire cela... — Tenez, je ne m'en offenserais même pas.

MAUVERGNAT.

Dieu me préserve de dire ou de penser du mal de monsieur Berteau ! Je ne l'ai pas connu, mais je con-

nais l'honorabilité de sa mémoire. Ce n'est pas de l'honorabilité qu'on se prépare en s'appropriant le bien d'autrui, et j'affirme hautement qu'il n'y a pas dans l'univers entier une fortune plus irréprochable que celle de monsieur Berteau.

LOUIS.

Eh bien alors?

MAUVERGNAT.

Voici une lettre.

LOUIS.

De qui?

MAUVERGNAT.

Vous allez la lire. — Vous n'ignorez pas sans doute que cette fortune qu'il vous a laissée, monsieur Berteau l'avait faite lui-même, et qu'ainsi elle n'appartenait qu'à lui?

LOUIS.

Je le sais.

MAUVERGNAT.

Et que madame votre mère ne lui a rien apporté en se mariant, ni plus tard?

LOUIS.

Je le sais! — La lettre.

MAUVERGNAT.

Prenez.

LOUIS.

Qu'y a-t-il dans cette lettre?

MAUVERGNAT.

Lisez-la.

LOUIS.

Certainement, je vais la lire ! Et tout de suite, tenez. C'est qu'il a l'air de croire que j'en ai peur, de sa lettre ! — Eh bien, non, je ne la lirai pas.

MAUVERGNAT.

Croyez-vous ?

LOUIS.

Pourquoi la lirais-je? Je ne comprends rien à vos paroles, mais j'y entrevois un malheur. Pourquoi le chercherais-je ? Je le repousse. S'il y a là une mauvaise nouvelle, je ne la saurai pas. Je suis dans le meilleur moment de ma vie, j'épouse une femme que j'adore et qui m'aime, je suis heureux, je n'ai pas besoin de votre lettre. Je ne la lirai pas.

MAUVERGNAT.

Vous agirez comme il vous plaira. Moi, j'ai fait mon devoir. Sachant que vous déteniez le bien d'autrui, je ne pouvais vous laisser dans l'ignorance sans devenir en quelque sorte votre complice. Je vous ai prévenu. Le reste regarde votre conscience.

LOUIS.

Monsieur, je ne vous ai fait aucun mal. Je ne vous avais jamais vu quand je suis allé chez vous hier. Vous n'avez pas à m'être reconnaissant de ce qui s'y est passé, mais cela n'a pas pu vous faire mon ennemi. Vous ne vous êtes certainement pas rendu compte de l'affreux coup dont vous me frapperiez. Je n'ai pas

très-bien entendu ce que vous m'avez dit; mais, s'il était vrai que ma fortune ne fût pas à moi, mon mariage serait impossible. Et mon mariage, voyez-vous, c'est ma vie, c'est mon âme, c'est tout. Arrachez-moi le cœur plutôt que Geneviève! Vous ne saviez pas cela. Vous avez pu croire que je l'aimais raisonnablement, que ce ne serait qu'un mariage manqué. Je l'aime avec démence! Je vous en prie, dites-moi que cette lettre ne renferme rien dont j'aie à m'effrayer, que vous vous êtes trompé, qu'il est inutile que je la lise. Je vous avoue que dans ce moment je serais lâche contre le malheur. Je vous en prie!

MAUVERGNAT.

Vous ne faites pas attention que vous me demandez de mentir. — Quand j'en serais capable, quand je vous jurerais que cette lettre n'est pas ce qu'elle est, quand je vous le signerais, est-ce que vous me croiriez? Pas d'enfantillage. Vous me priez, vous êtes convaincu. Vous savez dès à présent et pour toujours qu'elle vous dépossède. Ne me la rendez pas, je vous la donne, faites-en ce qu'il vous plaira; vous pouvez la déchirer, la brûler, l'anéantir, — vous ne pouvez pas l'ignorer. Vous me demandez de vous dire qu'il est inutile que vous la lisiez. Je vous le dis. Ne la lisez pas.

LOUIS.

Je la lis!

MAUVERGNAT.

Vous feriez même mieux de ne pas la lire.

LOUIS, ouvrant la lettre.

C'est l'écriture de ma mère!

MAUVERGNAT.

Vous la reconnaissez.

LOUIS.

Ma mère à présent! — Oh! il faut sortir de cette obscurité! (Il lit.) « Puisque mes larmes ne te retiennent pas, emporte au moins, et garde toujours cette lettre. Je peux mourir, et alors qui resterait à celui pour lequel nous nous sacrifions? Tu reviendrais, n'est-ce pas? Et, si c'était nécessaire, Louis apprendrait par cette lettre ce que tu es, et que tu l'as aimé au point de t'expatrier parce qu'une femme avait trouvé qu'il te ressemblait et t'avait fait craindre que notre faute ne retombât sur notre fils. » Cette lettre est un faux!

MAUVERGNAT.

Vous avez reconnu l'écriture.

LOUIS.

C'est un faux! — Et vous faites lire cette lettre au fils!

MAUVERGNAT.

Vous voyez bien, au fils!

LOUIS, allant à lui.

Misérable! (Il va pour le frapper.) Tu ne te battrais pas.

MAUVERGNAT.

Un pauvre homme comme moi.

LOUIS.

Ah! ton complice. (Allant à la porte et l'ouvrant violemment.) Venez donc, vous!

MAUVERGNAT, à part.

J'aurais dû penser à ça!

LOUIS.

Viendrez-vous?

MAUVERGNAT.

Il ne sait rien!

ARMAND, entrant.

Présent!

SCÈNE VIII.

LOUIS, ARMAND, MAUVERGNAT.

LOUIS, à Armand.

Vous êtes un lâche!

ARMAND, contenant un geste de colère et mettant son chapeau.

Ceci pourrait me donner le droit de faire les conditions.

LOUIS.

Faites-les.

MAUVERGNAT.

Il ne sait rien!

ARMAND.

Mais votre insulte n'est, je suppose, que la conséquence de la démarche qui vient d'être faite auprès de vous. Dans quelque mesure que j'aie participé à cette démarche, j'en suis responsable. Je vous reconnais donc le droit de l'offensé.

MAUVERGNAT.

Mais puisque vous ne savez rien !

ARMAND.

Monsieur Mauvergnat, ceci est une affaire d'honneur.

MAUVERGNAT.

Et d'argent, si vous étiez tué.

ARMAND.

Tant pis pour vous ! Je ne sais pas au juste à quoi vous m'avez fait collaborer, mais je ne suis pas fâché de relever cela d'un peu de péril. J'ai touché à votre idée, j'ai besoin de me laver les mains. (A Louis.) Monsieur, votre heure ?

LOUIS.

Tout de suite.

ARMAND.

L'arme?

LOUIS.

L'épée.

ARMAND.

Où?

LOUIS.

Porte-Maillot.

ARMAND.

Le temps de prendre des témoins. (Il sort.)

LOUIS.

J'en aurai ici. (Il va pour sortir.)

MAUVERGNAT.

Oh! mais je vais appeler! (Entre Geneviève.

SCÈNE IX.

LOUIS, GENEVIÈVE, MAUVERGNAT.

GENEVIÈVE.

Louis, tous les témoins sont là.

LOUIS.

Les témoins? — Ah! oui.

MAUVERGNAT.

Ah bien! c'est d'autres témoins qu'il lui faut! Mademoiselle, empêchez-le de sortir. Il va se battre.

GENEVIÈVE.

Se battre!

MAUVERGNAT.

Oui, en duel, avec votre cousin.

GENEVIÈVE, à Louis.

Qu'est-ce qu'il a dit?

MAUVERGNAT, à part.

Et maintenant je vais prévenir la gendarmerie. (Il sort.)

GENEVIÈVE.

C'est un fou, n'est-ce pas ? Mais pourquoi êtes-vous si pâle? Pourquoi ne dites-vous rien? Mais parlez donc!

LOUIS.

Adieu, Geneviève. (Il sort.)

GENEVIÈVE.

Adieu? — Ah! (Elle tombe évanouie.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Un cabinet d'avocat. — Bibliothèque, table couverte de dossiers, etc. — À un mur, le portrait du premier acte.

SCÈNE I.

Entrent MADAME BERTEAU et GENEVIÈVE.

MADAME BERTEAU.

Personne! (Elle va ouvrir une porte.) Pas ici non plus!

GENEVIÈVE.

Trois heures!

MADAME BERTEAU.

Oh! attendre ainsi! Et ne rien pouvoir! Être là inutiles, pendant que lui... — Si je savais où, oh! moi, j'irais. Quel malheur que vous ne connaissiez pas l'homme qui vous a parlé! il aurait pu nous le dire.

GENEVIÈVE.

Il m'a semblé vaguement que c'était quelqu'un que j'avais déjà vu, mais je ne saurais dire où.

MADAME BERTEAU.

J'ai interrogé vos domestiques. Ils ont remarqué un

homme qui sortait précipitamment. Mais aucun d'eux ne le connaît.

GENEVIÈVE.

J'entrais, et je ne voyais que mon mari, quand cet homme a prononcé la parole terrible. Alors, je n'ai plus vu personne.

MADAME BERTEAU.

Ce cabinet où hier encore il travaillait à défendre les autres... il aurait mieux fait d'apprendre à les tuer! — Mais nous nous effrayons peut-être à tort. Vous avez perdu connaissance, vous n'avez pas dû avoir ensuite un souvenir bien exact de ce que vous aviez entendu. Vous n'êtes pas certaine, n'est-ce pas, qu'il soit allé se battre?

GENEVIÈVE.

Hélas!

MADAME BERTEAU.

Moi, je suis certaine que non. Ainsi, ce de Bray vous avait dit hier qu'il provoquerait Louis?

GENEVIÈVE.

Il me l'avait dit en riant, et j'avais cru qu'il plaisantait. Ah! nous n'aurions pas dû l'inviter.

MADAME BERTEAU.

Comment votre père n'a-t-il pas pensé que, si tous deux se rencontraient, il ne faudrait qu'un regard? Il n'en faut pas plus aux hommes pour leur faire oublier qu'ils ont des mères.

GENEVIÈVE.

Et c'est moi qui lui ai envoyé Louis !

MADAME BERTEAU.

Quand ils se seraient querellés, toutes les querelles ne se terminent pas violemment. On prend des témoins. C'est pour en chercher qu'ils sont sortis, et non pour se battre. Les témoins discutent les griefs ; ils sont de sang-froid, eux ; ils ne s'emportent pas ; ils arrangent l'affaire. Je suis convaincue que l'affaire est arrangée. Dans ce moment, Louis revient chez vous. Pendant que nous l'attendons ici, il arrive à Vaugirard. Le plus sage serait d'y retourner. Tenez, Geneviève, partageons-nous. Retournez, et moi je resterai.

GENEVIÈVE.

Je resterai aussi.

MADAME BERTEAU.

Pourquoi?

GENEVIÈVE.

Je retournerai avec vous.

MADAME BERTEAU.

Comment reviendrait-il ici quand il nous a laissées à Vaugirard? Ce n'est certainement pas ici qu'il reviendra.

GENEVIÈVE.

Pourquoi êtes-vous venue alors et pourquoi restez-vous? — Voulez-vous que je vous le dise?

MADAME BERTEAU.

Geneviève, allez-vous-en!

GENEVIÈVE.

Parce que, s'il revient sain et sauf, c'est là-bas qu'il reviendra, mais, s'il était blessé, ce serait ici.

MADAME BERTEAU.

Ce n'est pas vrai, je n'ai pas peur.

GENEVIÈVE.

Croyez-vous que je ne vous devine pas? Croyez-vous que je n'éprouve pas les mêmes choses que vous? Vous voulez être là pour le soigner, pour questionner le médecin, pour qu'il se sente entouré et obligé de vivre. Eh bien, moi aussi. C'est ici que nous devons l'attendre. Si c'est chez mon père qu'il revient, nous serons joyeuses un peu plus tard; mais si c'est ici, il sera soigné un peu plus tôt.

MADAME BERTEAU.

Eh bien! oui, j'ai peur! Eh bien! oui, je me dis que, s'il est blessé, c'est ici qu'on le... non! qu'il reviendra, et je veux que son premier regard me voie. Je devrais vous fortifier, mais je ne peux pas. Je n'ai aucun courage. En arrivant ici, je n'ai pas osé demander en bas si on l'avait vu; j'ai passé rapidement devant la loge, et j'ai détourné la tête. Et quand nous sommes entrées dans sa chambre, j'ai fermé les yeux.

GENEVIÈVE.

Et moi aussi.

MADAME BERTEAU.

C'est pour cela que je reste, et c'est pour cela que je voudrais vous voir retourner. Vous êtes à peine

remise de votre évanouissement. Votre père ne voulait pas vous laisser venir, il avait raison. Vous lui avez promis de retourner immédiatement si nous ne trouvions personne. Je vous en prie, prenez la voiture. S'il est chez vous, amenez-le-moi. Si c'est moi qui le vois la première, je vous promets de vous avertir.

GENEVIÈVE.

N'insistez pas. Ma place est ici.

MADAME BERTEAU.

Chère enfant! — Attendons.

GENEVIÈVE.

Attendons. (Elles s'assoient, silencieuses et accablées.)

MADAME BERTEAU.

Chaque voiture qui passe dans la rue me fait mal.

GENEVIÈVE.

En voici une qui s'arrête. (Elle court à une fenêtre.)

MADAME BERTEAU.

Ah! — Non, elle passe. (Silence. — A Geneviève, qui tressaille.) Eh bien?

GENEVIÈVE.

Rien. J'avais cru entendre ouvrir une porte. (Elle se rassied.)

MADAME BERTEAU.

Oh! quelle torture d'aimer!

GENEVIÈVE.

Ce matin j'étais si heureuse! (Silence.)

MADAME BERTEAU, se levant.

Eh bien, non ! nous avons tort de rester ici.

GENEVIÈVE.

Pourquoi?

MADAME BERTEAU.

Ce qu'on craint arrive toujours. C'est une superstition, mais je suis persuadée qu'en prévoyant le malheur on l'appelle. Nous admettons qu'il peut revenir blessé, qu'on peut nous le rapporter mourant. Nous sommes insensées. Je n'admets pas cela! je n'y consens pas! je ne veux pas! j'ai confiance, moi! Pourquoi serait-ce lui qui serait blessé et non l'autre? Il nous aime! Il est le plus brave des deux. Il a raison. Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir conservé mon fils.

GENEVIÈVE.

Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir conservé mon mari.

MADAME BERTEAU.

A présent, retournons chez votre père, oh! j'y vais avec vous, je n'ai plus peur.

GENEVIÈVE.

Ni moi non plus. — Ah! non, tenez, je me sens mourir.

MADAME BERTEAU.

Ne le dites pas! Allons.

GENEVIÈVE.

Oui. Avant de partir, embrassons-nous. (Elles se jetten dans les bras l'une de l'autre.)

MADAME BERTEAU.

Venez. (Elles sortent. — Un moment après, entre, du côté opposé, Louis.)

SCÈNE II.

LOUIS, seul.

Regardons cela fixement. Je ne suis pas le fils de monsieur Berteau. Donc l'argent ne m'appartient pas. Qu'est-ce que ça me fait, l'argent? Mais l'argent, c'est Geneviève. Pauvre, je ne peux plus l'épouser. Ah! c'est horrible. Si près du bonheur! En suis-je là vraiment? Mais je l'adore, moi! Elle m'attend, elle est ma femme, faut-il que je la repousse? Et que je la désole? car elle m'aime, elle souffrira. Je ne pourrai même pas lui dire pourquoi je la quitte. Rejetée, sans un mot, brusquement, brutalement. Et celle qui est toujours ma mère, que lui dirai-je? J'imaginerai un prétexte, mais quand je lui rendrai l'argent, elle verra bien ma raison. Et alors je la réduis à rougir devant moi. Cet argent, elle n'en voudra pas. Je le donnerai à la sœur de monsieur Berteau. Il ne l'aimait pas beaucoup, sa sœur. Ainsi, pour cette femme, qui est méchante, qui n'en sera pas meilleure, ni même plus heureuse... — Non, ce n'est pas pour elle. Je ne puis rien garder de *lui*. Sa sœur me donnerait cet argent que je ne le recevrais pas. Ce n'est pas pour elle, c'est pour ma conscience. C'est à ma conscience que je me dévoue — et que je dévoue Geneviève. Je n'aurai pas à baisser le front, j'aurai satisfait mon scrupule, je

serai content de moi, et pendant ce temps-là, Geneviève sanglotera et se tordra les mains! Ah! est-ce mon devoir de la frapper? est-ce mon droit? Que je me sacrifie, moi, tout entier, à jamais, soit; mais puis-je sacrifier à l'opinion qu'il me plaît d'avoir de moi le bonheur de celle qui m'aime? Qu'est-ce que cette vertu qui consiste à dévouer les autres? Qu'est-ce que ce bien qui fait du mal? Non, je ne serai pas vertueux à ses dépens. Périsse ma conscience plutôt que Geneviève! Je m'estimerai un peu moins, mais elle sera heureuse. Ce sera une meilleure manière de me sacrifier. — Je mens, je ne me sacrifierais pas, j'aurais Geneviève! — Si j'allais à elle? si je lui disais que je suis pauvre, mais que je ne le serai pas longtemps, que je travaillerai double, que je gagnerai toutes les causes, qu'on ne voudra plus d'autre avocat que moi? Je la connais, ma pauvreté sera plutôt une attraction pour elle... — Et pour son père? Et puis, je dirais que je suis devenu pauvre, on me demanderait comment. Je n'aurais pas besoin de répondre, la richesse subite de mademoiselle Berteau répondrait pour moi. Dire ma pauvreté, c'est dire tout. Je dénoncerais ma mère. Et Geneviève saurait... Si elle savait cela, son père pourrait consentir, je la refuserais. Ce qui est plus impossible que tout, c'est que ma femme méprise ma mère. — Mais est-ce que je m'exagère pas ce que le devoir peut exiger d'un pauvre cœur navré d'amour? Cet argent, je ne l'ai pas pris, la loi me le donne, je ne serais pas plus rigoriste que la loi, je ne serais pas un saint, c'est vrai; je voudrais voir à l'épreuve ceux qui me blâmeraient... — Plaidaille, avocat! — Je ne

plaidaille pas, mais enfin, si je n'avais appris la chose que demain, ce soir, dans une heure, j'aurais été marié, qu'aurais-je fait? aurais-je bouleversé...? — Pourquoi monsieur de Bray est-il mêlé à cela? Je comprends l'intérêt de l'autre; quand je suis entré pour parler à Geneviève, je l'ai vu sortir avec ma tan... — mademoiselle Berteau; ils faisaient leurs parts. Mais pourquoi est-ce monsieur de Bray qui me l'a présenté? Il n'hérite pas, lui. Oh! j'ai peur. Si mon mariage est défait... — Oui, il l'a demandée. Geneviève à un autre! Jamais. Ceci termine tout. Et pour que ce soit bien fini (Il prend la lettre dans sa poche.), cette lettre a fait assez de mal, elle n'en fera plus. (Il la brûle.) La lettre? quelle lettre? Il n'y en a jamais eu. Monsieur de Bray ne sait rien, il m'en a juré sa parole d'honneur après l'affaire. Ce Mauvergnat? qui croira ce drôle contre moi? Alors, pourquoi vous êtes-vous battu? Parce que ma mère avait été calomniée. La preuve que c'était une calomnie, c'est que je garde l'argent. Tout est pour le mieux. — Ah! pourquoi monsieur de Bray ne m'a-t-il pas tué? Maladroit que je suis de l'avoir blessé! — Oui, tout est pour le mieux. Je vivrai du travail de cet homme pour qui ma vie est une offense. Ce n'est pas assez de l'avoir volé tant qu'il a été au monde, je le volerai jusque dans sa tombe! Et je continuerai mon métier, je serai avocat, je défendrai le droit, je protégerai la propriété, je ferai restituer les biens volés! Allons, la cause est mauvaise, je ne la gagnerai pas! (Il tombe assis sur une chaise. — Tout à coup il se relève.) Mais, ah çà, je suis incroyable. Je raisonne depuis le commencement comme

s'il m'était prouvé que la lettre fût vraie. Qu'est-ce qui le prouve? Avec cela que ce serait la première fois qu'on aurait imité une écriture! Cette lettre, je l'ai lue en courant, j'étais troublé de ce que cet homme me disait, j'avais le sang dans les yeux, je ne l'ai plus pour la relire, c'était un faux. Ce n'est pas ma mère qui l'a écrite, et celui qui l'a reçue n'est pas mon... (Ses yeux rencontrent le portrait.) Ah! vous voilà, vous. Êtes-vous mon père? Non, n'est-ce pas? Si! vous l'êtes. Je vous renie parce que vous étiez pauvre. Je comprends à présent pourquoi on me faisait payer ses dettes le jour de mon mariage; on voulait l'associer un peu à mon bonheur et que le père eût une pensée du fils ce jour-là. Je comprends tout. Quelqu'un a dit que je lui ressemblais, il a voulu s'expatrier pour ne pas me nuire, mais il n'a pas eu la force de vivre loin de son enfant, il est revenu, il s'est caché, il a assisté invisible à mon bien-être, et moi j'étais riche, et moi je riais, et moi j'avais tout, pendant que mon père mourait misérable. Et maintenant je le renie. Je suis ton fils! je suis ton fils! je suis ton fils! — C'est dit. Je me résigne. Je ne reverrai personne, que dirais-je? j'écrirai. Qu'est-ce que j'emporte? Rien que ce portrait. Allons. (Il prend le portrait.) Penser que dans ce moment je serais marié! — Adieu. (Il sort. Au même moment, on entend les voix éperdues de madame Berteau et de Geneviève. Il rentre précipitamment et cache le portrait dans une bibliothèque.)

SCÈNE III.

LOUIS, MADAME BERTEAU, GENEVIÈVE, LE COLONEL.

MADAME BERTEAU.

Vivant!

GENEVIÈVE.

Tu n'es pas blessé? (Elles se jettent sur lui et le couvrent de baisers auxquels il tâche de se dérober.)

MADAME BERTEAU, pendue à une épaule.

Ah! quel bonheur!

GENEVIÈVE, pendue à l'autre.

Louis!

MADAME BERTEAU.

Méchant garçon qui fais de ces peurs-là à ta mère! Il me semble que j'étais morte et que je revis.

GENEVIÈVE.

Ça fait du bien de pleurer!

MADAME BERTEAU.

Mais embrassons-nous donc! (Elles recommencent leurs baisers malgré lui.)

LE COLONEL.

Ah çà, quand vous aurez fini? Si vous vouliez bien m'en laisser un peu!

GENEVIÈVE.

Oh! toi, père, tu n'en mérites pas, tu n'as pas eu assez peur.

LE COLONEL, serrant la main de Louis.

Mon cher Louis, ne me croyez pas si brave. La preuve de ma poltronnerie, c'est que, quand j'ai vu que vous ne reparaissiez pas, je n'ai pas pu m'empêcher de planter là tout notre monde et d'accourir ici. Je les ai rencontrées qui s'en retournaient, et elles ont voulu revenir avec moi. — Mais que je vous fasse donc compliment. Vous n'avez rien attrapé du tout?

LOUIS.

Rien.

LE COLONEL.

Et lui?

LOUIS.

Blessé.

LE COLONEL.

Pour de bon?

LOUIS.

Légèrement.

GENEVIÈVE.

Tant mieux!

LE COLONEL.

Tant pis! Il lui était dû plus que cela. Ce drôle a eu l'insolence de venir vous chercher querelle!

LOUIS, à part.

Ah! on croit...?

LE COLONEL.

C'est votre première affaire?

LOUIS.

Oui.

LE COLONEL.

Bravo, mon gendre! Et contre un pilier de salles d'armes. J'ai tiré avec lui, il est de seconde force. Vous voilà posé!

GENEVIÈVE.

C'est cela, encourage-le, pour qu'il recommence.

LE COLONEL.

Il ne le fera plus. Mais, voyez-vous, on n'a pas été soldat impunément. Au fond, elle-même vous sait gré de l'incident.

GENEVIÈVE.

Oh! non, par exemple.

LE COLONEL.

Elle ne dit pas ce qu'elle pense. Les femmes aiment que les hommes se battent.

GENEVIÈVE.

Non, non, non.

LE COLONEL.

Tu ne l'aimes pas davantage depuis qu'il s'est battu?

GENEVIÈVE.

Non.

LE COLONEL.

Il n'y en a déjà plus qu'un.

GENEVIÈVE.

Mauvais père! — Au lieu de l'exciter au mal, tu ferais bien mieux de m'aider à le gronder d'une chose.

LE COLONEL.

Tu as besoin qu'on t'aide? (A madame Berteau.) En êtes-vous? — Nous voici trois, grondons-le. De quoi?

GENEVIÈVE.

D'être venu ici. Comment, monsieur, vous n'êtes pas blessé et c'est ici que vous venez! Votre première pensée n'est pas d'accourir à nous, de faire cesser notre inquiétude, de vous montrer! Vous ne savez donc pas dans quel état nous étions? On vous pardonne parce que vous n'êtes pas blessé, mais vous mériteriez que nous fussions malades.

MADAME BERTEAU.

C'est vrai, Louis, pourquoi es-tu venu ici? (Il ne lui répond pas.)

LE COLONEL.

Comme c'est difficile à deviner! Pour se rajuster un peu. Assez grondé, tout est bien. Maintenant, Louis, rarrangez-vous, et partons.

LOUIS.

Mais l'heure est passée?

LE COLONEL.

Le maire est un vieil ami à moi et veut bien se tenir à notre disposition toute la journée.

LOUIS.

Mais les témoins ont dû s'en aller chez eux.

LE COLONEL.

Ah bien, oui! Sans connaître le résultat du duel! Songez donc, un duel pour des bourgeois! et un due comme celui-là! C'est le meilleur plat de leur dîner. Ils n'en perdraient pas une bouchée. Qu'attendez-vous?

LOUIS.

Rien, mais je me sens mal à l'aise.

LE COLONEL.

Je connais cela. Le danger soutient, mais après, les plus braves ont quelquefois un ébranlement nerveux; ça s'en ira de soi-même. Il faut penser à autre chose. Vite, apprêtez-vous.

LOUIS.

Et puis, — je sais que c'est absurde, — mais j'éprouve une certaine appréhension à me marier le jour d'un duel.

LE COLONEL.

Quelle appréhension?

LOUIS.

Il me semble que j'entrerais mal en ménage par une journée sur laquelle il y a eu du scandale et de la haine..

MADAME BERTEAU.

Tu as dit toi-même que c'était absurde.

LE COLONEL.

Ce ne peut pas être là une cause d'ajournement.

GENEVIÈVE.

Ce n'est pas la vraie! Oh! je comprends!

LOUIS.

Vous comprenez?...

GENEVIÈVE.

Oui! ce n'est pas terminé! Il n'y a eu qu'une blessure légère, ce n'est pas assez pour eux! ils ne nous ont pas fait assez souffrir!

MADAME BERTEAU.

Vous ne voulez pas recommencer? Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas?

GENEVIÈVE.

Si! c'est vrai!

LE COLONEL.

Vous ne recommencerez pas. La provocation de votre adversaire s'est déjà faite dans des conditions inusitées et inconvenantes qui vous autorisaient à la dédaigner. Une nouvelle insulte, fiez-vous-en à un soldat, n'insulterait que l'insulteur. Vous en avez fini.

LOUIS.

Oui, j'en ai fini.

MADAME BERTEAU.

Alors?

LE COLONEL.

Qu'est-ce donc qui vous retient?

LOUIS.

Ce que j'ai dit.

LE COLONEL.

Êtes-vous ainsi vraiment? Intrépide devant une épée, trembleur devant une chimère? Après tout, la destinée n'a dit ses raisons à personne. Soit. Nous prierons les témoins de revenir.

MADAME BERTEAU.

Demain matin.

LE COLONEL.

Mais ce n'est pas un motif de faire attendre plus longtemps nos invités. Dépêchons-nous d'aller les rejoindre.

LOUIS.

Vous m'excuserez...

LE COLONEL.

Comment?

LOUIS.

Mais je ne me sens pas en état de paraître en si nombreuse compagnie.

LE COLONEL.

Savez-vous que vos objections à tout deviennent singulières?

GENEVIÈVE.

Louis!

LE COLONEL.

Assez. Monsieur est libre. Viens.

GENEVIÈVE.

Louis!

MADAME BERTEAU.

Oh! je vais vous l'amener.

LE COLONEL.

Je ne vous en prie pas. (A Geneviève.) Viens.

GENEVIÈVE.

A bientôt, Louis. (Elle sort avec son père.)

MADAME BERTEAU.

A bientôt.

SCÈNE IV.

MADAME BERTEAU, LOUIS.

MADAME BERTEAU.

A présent que nous ne sommes plus que nous deux, qu'est-ce qu'il y a?

LOUIS.

Rien.

MADAME BERTEAU.

Oh! tu n'espères pas me tromper, moi. Pas en état d'aller chez Geneviève! aujourd'hui! Toi que j'ai vu en pleine fièvre te lever de ton lit et y courir malgré nous! Qu'y a-t-il?

LOUIS.

Rien.

MADAME BERTEAU.

Voyons, est-ce l'horrible chose que Geneviève a redoutée? Est-il vrai que cet affreux duel ne soit pas fini? Si c'est cela, tu as bien fait de ne pas le lui dire à elle, mais moi, dis-le-moi. J'aime mieux le savoir tout de suite. Je te promets d'être forte. Je ne te gênerai pas. Je ne me jetterai pas à tes pieds. Tu seras maître de sortir à toute heure, et je ne te demanderai pas même où tu vas. Tiens, dis-moi que c'est cela, et tu verras si je pleure.

LOUIS.

Eh bien, oui.

MADAME BERTEAU.

Tu dois encore te battre?

LOUIS.

Oui.

MADAME BERTEAU.

Bien. (Elle chancelle et s'assied.)

LOUIS, à part.

Eh bien, oui, je me battrai encore, je le souffletterai, et cette fois, je m'arrangerai pour être plus heureux. Cela terminera tout. (Regardant sa mère qui se cache la figure dans les mains.) Ah!

MADAME BERTEAU, sanglotant.

O mon Dieu!

LOUIS.

Vous m'aviez promis d'être forte.

MADAME BERTEAU.

O mon Dieu! ô mon Dieu!

LOUIS.

Je ne puis la voir sangloter ainsi. — J'ai menti, je ne me rebattrai pas.

MADAME BERTEAU.

Tu me dis cela par pitié.

LOUIS.

Je vous le jure.

MADAME BERTEAU.

Si tu veux que je te croie, dis-moi ta raison.

LOUIS.

Ma raison, eh bien, c'est — un voyage.

MADAME BERTEAU.

Un voyage!

LOUIS.

Oui, je vais être forcé de m'absenter.

MADAME BERTEAU.

Quand?

LOUIS.

Aujourd'hui.

MADAME BERTEAU.

Aujourd'hui! — Pourquoi?

LOUIS.

Parce que... A cause de ce duel. Il y a une blessure, il y aura des poursuites.

MADAME BERTEAU.

Pour une blessure insignifiante! Il y en aurait, que tu serais acquitté.

LOUIS.

Ce serait déjà trop que d'être jugé.

MADAME BERTEAU.

Un duel ne déshonore pas, surtout quand on a été provoqué. — C'est ta vraie raison? Mais non, je perds le sens, tu n'aurais pas alors caché ton départ à Geneviève et à son père. Tu leur aurais dit adieu. Tu as une autre raison.

LOUIS.

Non.

MADAME BERTEAU.

Et tu reviendrais?...

LOUIS.

Je ne sais.

MADAME BERTEAU.

Jamais! Oh! tu as une autre raison. Qu'est-ce que c'est?

LOUIS.

Je ne vous répondrai plus.

MADAME BERTEAU.

Pourquoi veux-tu t'en aller?

LOUIS.

Vous êtes là à m'arracher les paroles, et vous me

feriez dire ce que je voudrais ne pas savoir. Je ne prononcerai plus un mot.

MADAME BERTEAU.

T'en aller quand Geneviève t'appartient, quand elle t'implore! Mais c'est donc quelque chose de terrible? Oui, puisque tu me laissais croire plutôt à un duel. C'est donc plus affreux qu'un duel? Mais c'est vrai, on ne s'aperçoit de rien; du moment que tu ne venais pas chez Geneviève aussitôt le péril passé, c'est que tu ne voulais plus la revoir. Que t'a-t-elle fait? Qu'est-ce que ce de Bray a pu te dire contre elle? Il a menti! Tu vas me raconter cela, nous irons au fond, tu verras que c'est un mensonge, et nous courrons bien vite demander pardon à Geneviève. Mais réponds-moi donc! Tu restes là comme après un malheur irréparable. S'il n'y a pas de remède, je me résignerai; mais qu'au moins je puisse essayer de te guérir. Réponds-moi, Louis. Tu souffres, j'en veux ma part. Ne te pétrifie pas dans ce silence qui nous perd tous. Rien! Mais c'est mal. Mais je suis ta mère! Tu me repousses? — Décidément, tu refuses de me dire ce que tu as? Je le saurai malgré toi! oui, je le saurai! Je le veux! — Tu partais quand nous sommes entrés. Je n'y ai pas fait attention sur le moment, mais il me revient que tu avais sous le bras quelque chose que tu emportais. Où l'as-tu mis? Ah! dans ce meuble.

LOUIS.

N'allez pas là!

MADAME BERTEAU.

Pourquoi donc?

LOUIS.

N'ouvrez pas!

MADAME BERTEAU.

Je veux voir! (Elle ouvre la bibliothèque et voit le portrait) — Ah!

(Elle reste écrasée.)

LOUIS, s'agenouillant devant elle.

Pardon, ma mère.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Le petit salon du deuxième acte. — Une lampe allumée.

SCÈNE I.

Entrent LE COLONEL et GENEVIÈVE.

LE COLONEL, à un domestique.

Qu'on éteigne partout. (Le domestique sort.) Je te remercie, Geneviève, d'avoir bien voulu assister au dîner, et de la brave figure que tu y as faite.

GENEVIÈVE.

Père, cette lettre que tu as reçue à table, dis-moi ce que c'est.

LE COLONEL.

Une lettre sans importance.

GENEVIÈVE.

Tu as pâli en la lisant, et tu l'as froissée avec colère. Donne-la-moi.

LE COLONEL.

Tu le veux?

GENEVIÈVE.

Je t'en prie.

LE COLONEL.

Eh bien, lis. (Il lui donne la lettre.)

GENEVIÈVE, lisant.

« Monsieur,

« Une calamité que je n'avais pu prévoir et que je ne peux dire me condamne à renoncer à ce qui était plus que ma vie. Croyez à mon profond respect pour vous et pour mademoiselle votre fillel et à mon éternel désespoir.

« LOUIS BERTEAU. »

Ah ! (Elle s'appuie à une chaise.)

LE COLONEL.

Voilà leur amour !

GENEVIÈVE.

O mon Dieu ! (Elle sanglote.)

LE COLONEL.

Ah ! ce monsieur refuse ma fille ! Je ne l'aimais pas déjà tant !

GENEVIÈVE.

Mais qu'est-ce qui a pu se passer?

LE COLONEL.

De Bray lui aura défendu de te revoir.

GENEVIÈVE.

Père !

LE COLONEL.

Il ne cacherait pas sa raison si elle n'était pas honteuse.

GENEVIÈVE.

Mon père!... J'ignore ce qui peut le contraindre à me désespérer, mais je suis certaine que, si nous le savions, notre estime pour lui en redoublerait.

LE COLONEL.

Oh! toi, les preuves te crèveraient les yeux, tu dirais encore non.

GENEVIÈVE.

C'est vrai. (Le colonel se détourne avec humeur.) Il y a là-dessous quelque devoir terrible. Peut-être que, si nous le connaissions... Mais par qui?

LE COLONEL.

Je te répète... (Au domestique qui rentre.) Que voulez-vous?

LE DOMESTIQUE.

C'est un homme qui demande à parler à monsieur.

LE COLONEL.

Je n'y suis pas!

LE DOMESTIQUE.

C'est ce que je lui ai dit. Mais il a insisté. Il prétend avoir à faire une communication importante au sujet de monsieur Berteau.

GENEVIÈVE.

Ah! qu'il entre!

LE DOMESTIQUE.

Il voudrait parler à monsieur en particulier.

GENEVIÈVE.

Je m'en vais.

LE COLONEL.

Je ne puis te laisser seule en ce moment.

GENEVIÈVE.

Sois tranquille, j'ai confiance.

LE COLONEL, au domestique.

Je reviens. Faites attendre.

GENEVIÈVE.

Tu verras que Louis n'a aucun tort; au contraire.

(Ils sortent. Le domestique introduit Mauvergnat.)

LE DOMESTIQUE.

Monsieur va venir.

SCÈNE II.

MAUVERGNAT, seul.

Il faut en finir ce soir. L'avocat renonce aujourd'hui, mais il est rudement amoureux. La probité n'est souvent qu'une belle intention. S'il se ravisait, ce ne serait pas seulement mon mariage qui m'échapperait, ce serait aussi mon tiers de la tante. — Sans leur duel, tout était fait. Le comte n'avait qu'à se présenter immédiatement : dans ce scandale d'un mariage rompu à l'instant de la mairie, le colonel aurait

accepté avec reconnaissance le réparateur de l'humiliation de sa fille. Ce duel l'en fait l'auteur. Eh bien, tant mieux ! Ce duel est un obstacle, je l'utilise ! Non seulement il n'empêchera pas le comte d'être possible, mais il va le rendre nécessaire.

SCÈNE III.

MAUVERGNAT, LE COLONEL.

MAUVERGNAT.

Monsieur le colonel Torelly ?

LE COLONEL.

C'est moi.

MAUVERGNAT.

Monsieur le colonel, je ne vous suis pas envoyé par monsieur Berteau, mais je vous avoue que c'est un peu son intérêt qui m'amène. J'ai vu son affliction, et je voudrais, si je pouvais, mettre fin à une situation déplorable qui, j'en ai le pressentiment, ne résulte que d'un malentendu.

LE COLONEL.

Parlez.

MAUVERGNAT.

J'ignore pourquoi monsieur Berteau a cru devoir renoncer à une jeune fille qu'il aimait tant, et j'ai lieu de penser que vous l'ignorez comme moi. Mais le peu que je sais pourra peut-être vous aider à le découvrir.

LE COLONEL.

Que savez-vous?

MAUVERGNAT.

Oh! presque rien. Le hasard a fait que j'étais ici ce matin quand monsieur Berteau a provoqué monsieur de Bray.

LE COLONEL.

Quand monsieur Berteau a provoqué... Que dites-vous donc?

MAUVERGNAT.

Voici, en propres termes, comment les choses se sont passées. J'étais dans ce salon avec monsieur Berteau. Monsieur de Bray est entré par cette porte, tranquillement, comme nous entrerions, vous ou moi. Monsieur Berteau lui a dit : Vous êtes un lâche! Monsieur de Bray a été tout surpris. Imaginez-vous que vous entrez dans un salon et qu'on vous insulte; il s'est fâché, naturellement, vous comprenez ça, vous, et ils ont fait leurs conditions.

LE COLONEL.

Pourquoi monsieur Berteau aurait-il insulté monsieur de Bray?

MAUVERGNAT.

C'est ce que j'ignore.

LE COLONEL.

Vous étiez ici ce matin. Qui êtes-vous?

MAUVERGNAT.

Un simple marchand. Mauvergnat, rue Mouffetard. S'il vous faut jamais des...

LE COLONEL.

Et que faisiez-vous chez moi?

MAUVERGNAT.

J'étais venu traiter une petite affaire avec monsieur Berteau.

LE COLONEL.

Le jour de son mariage ! au moment de la mairie ! Et il vous avait reçu !... — Et ce soir, quelle affaire venez-vous traiter ?

MAUVERGNAT.

Oh! monsieur le colonel !

LE COLONEL.

Vous ne vous êtes pas dérangé uniquement pour me dire, dans l'intérêt de monsieur Berteau, que monsieur Berteau a été le provocateur.

MAUVERGNAT.

Quelquefois un petit fait en trahit un grand.

LE COLONEL.

Vous en savez plus que vous n'en dites.

MAUVERGNAT.

Non.

LE COLONEL.

Vous dites mal ce non-là.

MAUVERGNAT.

Et si je vous en donnais ma parole d'honneur?

LE COLONEL.

Je n'y croirais pas.

MAUVERGNAT, à part.

Je l'espérais bien! (Au colonel.) Cette réponse est dure. Il est pénible d'essuyer à mon âge la réprobation d'un militaire pour une réserve qui me paraîtrait mériter plutôt quelque éloge. Car monsieur le colonel admet sans doute que, quand même j'en saurais plus long que je ne dis, il existe des points sur lesquels un galant homme abdique jusqu'à la pensée.

LE COLONEL.

Quels points ?

MAUVERGNAT.

Par exemple, — ce n'est qu'un exemple, — l'honneur d'une femme ?

LE COLONEL.

L'honneur d'une femme !

MAUVERGNAT.

Monsieur le colonel, je commence par vous conjurer instamment de ne pas comprendre au delà de mes paroles. Ma phrase aspirait tout au plus à vous fournir un exemple d'un cas où un galant homme serait réduit au mutisme. J'ai émis une hypothèse, je n'ai pas articulé un fait. A Dieu ne plaise que je conçoive jamais l'intention de porter atteinte à l'honneur d'un sexe qui n'a que nous pour le défendre, et il faut la

violence que vous exercez sur moi pour me faire avouer que ce matin, au moment où j'entrais, j'ai surpris monsieur Berteau qui avait à la main une lettre et qui était furieux.

LE COLONEL.

Une lettre? Eh bien, sans doute. De monsieur de Bray. Une lettre insolente qui explique l'emportement de monsieur Berteau en le voyant entrer.

MAUVERGNAT.

Une écriture de femme.

LE COLONEL.

Une écriture de femme?

MAUVERGNAT.

Et qui était furieux. Il a appelé, — car c'est lui qui l'a appelé, je m'en souviens à présent, — il a appelé monsieur de Bray, qui était dehors, et ils ont eu la dispute que je vous ai dite. Moi, j'ai crié : au duel! pour les empêcher, par humanité. Mademoiselle Torelly est venue; je lui ai dit : votre futur va se battre! elle m'a dit : avec qui? Je lui ai dit : avec votre cousin; elle a chancelé. Vous pouvez lui demander. Voilà, cette fois, tout ce qui est à ma connaissance. Vous me couperiez en morceaux, vous ne me feriez pas dire que je sais le grief de monsieur Berteau.

LE COLONEL.

Mais vous supposez que c'est la lettre que vous lui avez vue.

MAUVERGNAT.

Je ne suppose rien. Je ne fais jamais de suppositions; elles vous entraînent toujours trop loin, et l'on se trouve insensiblement avoir offensé des personnes...

LE COLONEL.

Qui voulez-vous que cette lettre offense, sinon monsieur Berteau, qui en a demandé satisfaction à celui qui l'avait écrite? Car elle était certainement de monsieur de Bray. Vous avez cru reconnaître une écriture de femme, mais vous vous êtes trompé. Vous haussez les épaules?

MAUVERGNAT.

Sans m'en apercevoir.

LE COLONEL, à lui-même.

Une lettre de femme après laquelle il y aurait nécessité de duel et impossibilité de mariage! De qui serait-elle? Il a parlé tout à l'heure de l'honneur d'une... — Est-ce que?...

MAUVERGNAT, à part.

Allons donc!

LE COLONEL.

Est-ce que vous oseriez dire?...

MAUVERGNAT.

Notez que je ne souffle pas une syllabe.

LE COLONEL.

Est-ce que vous auriez l'audace de prétendre que cette lettre... — Tu mens!

MAUVERGNAT, à part.

C'est lancé.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GENEVIÈVE.

LE COLONEL.

Tu mens! ma fille aurait écrit... à qui? à ce de Bray? à personne!

GENEVIÈVE.

Ne te fâche pas, père! en voulant être méchant, cet homme nous aura rendu service.

MAUVERGNAT.

C'était bien mon intention.

GENEVIÈVE. (Elle va à une table et écrit. — A son père.)

J'ai bien compris, n'est-ce pas? Ce serait une lettre écrite par moi à monsieur de Bray qui aurait éloigné Louis? (Elle plie, cachette et sonne. Au domestique qui entre.) Portez ceci bien vite.

LE COLONEL.

A qui écris-tu?

GENEVIÈVE.

Louis douter de moi? Louis me condamner sans

m'entendre! ne pas même me juger digne d'être accusée! Ce n'est pas vrai, ce n'est pas sa raison.

LE COLONEL.

Oh! il faudra qu'il la dise maintenant!

GENEVIÈVE.

Il la dira! C'est à lui que je viens d'écrire. Et quand nous la saurons...

LE COLONEL, à Mauvergnat.

Allez-vous-en.

GENEVIÈVE.

Il parlera! Il ne se laissera pas prêter un motif qui me déshonorerait! Quand il peut me justifier d'un mot!

MAUVERGNAT, à part.

En déshonorant sa mère. (Il sort.)

SCÈNE V.

LE COLONEL, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE.

Nous allons donc savoir ce qu'il a! Il va venir, je lui ai écrit que mon honneur était menacé. — Mais tu as un air singulier.

LE COLONEL.

Quelle peut être cette lettre qu'on lui a vue?

GENEVIÈVE.

Il nous le dira.

LE COLONEL.

Il t'aime, on lui remet une lettre, il se retire. C'était donc une lettre qui t'accusait.

GENEVIÈVE.

Il me l'aurait montrée.

LE COLONEL.

S'il n'y avait vu qu'une accusation.

GENEVIÈVE.

Veux-tu dire que c'était une preuve ?

LE COLONEL.

Tout le monde le croira.

GENEVIÈVE.

Excepté toi ?

LE COLONEL.

Évidemment. Mais quelquefois les termes d'une lettre peuvent présenter un double sens. Quelquefois on peut, innocemment, se laisser aller à une démarche imprudente. Tu aurais cette excuse que tu n'avais pas de mère.

GENEVIÈVE.

Si ! je t'avais.

LE COLONEL.

Tiens, je suis un mauvais père d'avoir été inquiet un instant. Mais ce que cet homme m'a dit, il va le dire à d'autres. Et quand il ne le dirait pas, cette rupture brutale et sans explication... Oh ! j'en aurai une !

UN DOMESTIQUE.

Monsieur peut-il recevoir monsieur de Bray?

GENEVIÈVE.

Nous n'avons plus besoin de personne!

LE COLONEL.

Introduisez-le.

GENEVIÈVE.

Louis arrive-t-il? (Elle va regarder à la fenêtre. — Armand entre sans la voir.)

SCÈNE VI.

GENEVIÈVE, LE COLONEL, ARMAND.

ARMAND.

Mon oncle, je venais vous expliquer ce qui s'est passé ce matin, quand j'ai rencontré l'homme qui sort d'ici. Il a osé!... Il ne s'agit plus de moi, il s'agit de ma cousine. J'accours vous aider à faire justice de l'abominable mensonge de ce misérable!

LE COLONEL.

En supposant que j'acceptasse de vous un service, que pourriez-vous?

ARMAND.

Témoigner que la lettre remise à monsieur Berteau...

LE COLONEL.

Ah! il y a une lettre!

ARMAND.

Vous ne le saviez pas? Oui, et c'est évidemment cette lettre qui a fait tout le mal.

LE COLONEL.

Qu'était-ce que cette lettre? (Geneviève se retourne et fait un pas.)

ARMAND.

Je l'ignore. (Geneviève se remet à la fenêtre.)

LE COLONEL.

Vous l'ignorez?

ARMAND.

Oui. Mais qu'importe ce qu'elle était! Je témoignerai que ma cousine ne m'a jamais écrit. Et j'ajouterai que le mensonge de ce drôle me calomnie autant qu'elle. Je ne me surfais pas et j'ai pu faire quelquefois des choses dont je me suis repenti après; même ce matin, une dette qui me talonnait, une espérance stupide et surtout la damnable légèreté de mon caractère m'ont étourdi sur le danger qu'il y avait à lâcher un Mauvergnat dans une famille; mais quand même la lettre remise à M. Berteau aurait été ce qu'elle n'était pas et ce qu'elle ne pouvait pas être, livrer à un homme une lettre qu'une femme m'aurait écrite! une jeune fille! Je déclarerai hautement que celui qui dirait cela de moi dirait une fausseté que je souffletterais sur ses deux joues!

LE COLONEL.

C'est ce que vous seriez obligé de faire si cet

homme disait vrai. Ce ne serait donc pas une preuve.

ARMAND.

Alors, il n'y a qu'un moyen : c'est de dire ce qu'était la lettre. Quelqu'un l'a lue...

GENEVIÈVE.

Père, monsieur Berteau!

LE COLONEL, à Armand.

Restez.

GENEVIÈVE.

Laisse-moi l'interroger, veux-tu?

LE COLONEL.

Soit. Je jugerai.

SCÈNE VII.

LE COLONEL, ARMAND, GENEVIÈVE, LOUIS.

GENEVIÈVE.

Louis, vous ne savez pas comment on explique la rupture de notre mariage? On dit que vous m'avez repoussée comme indigne de vous. Vous auriez eu la preuve de ma déloyauté dans une lettre écrite par moi à un autre. Je n'ai pas admis un seul instant que vous ayez pu douter de moi. Mais tout le monde ne vous connaît pas, et ne me connaît pas. Cela peut donc se répandre. Je vous le dis simplement et je me confie à votre conscience et à votre tendresse pour moi.

LOUIS.

Mademoiselle, que le mot déloyauté puisse être associé à votre nom, c'est là une chose que je devrais concevoir difficilement. Mais il existe des monstres. Une telle calomnie ne monte pas jusqu'à vous, et vous vous passez d'être défendue. Il n'y a en ceci d'offensé que moi, qu'on ose accuser d'avoir mal pensé de vous. C'est donc pour moi, et pour moi seul, que je déclare ici, comme je le déclarerai partout, que vous êtes à mes yeux la plus pure des jeunes filles et que, si j'avais une sœur, je souhaiterais qu'elle vous ressemblât.

GENEVIÈVE.

Louis, j'étais sûre de votre réponse, et je ne vous en remercie même pas. Mais vous allez comprendre qu'elle ne m'a pas justifiée. Supposez-moi coupable, qu'est-ce que vous feriez? Vous vous retireriez, et, comme vous êtes bon, vous ne diriez pas pourquoi. C'est précisément ce que vous faites. Vous ne pouvez me justifier qu'en disant votre vrai motif.

LOUIS.

Mademoiselle, celui qu'on mêle à ce mensonge, nommez-le-moi, et je vous promets qu'il le démentira.

ARMAND.

Je ne vous ai pas attendu pour le faire.

LOUIS, à Geneviève.

Eh bien?

GENEVIÈVE.

L'attestation de monsieur prouve encore moins que

la vôtre. Il serait d'autant plus tenu de me défendre que l'accusation serait vraie.

LOUIS.

Mademoiselle, vous n'avez pas besoin que le démenti de monsieur ou le mien soient des preuves. Un misérable homme que je devine a pu essayer de vous calomnier, mais personne ne le croira.

GENEVIÈVE.

Mon père l'a cru !

LE COLONEL.

Geneviève !

GENEVIÈVE.

Oh ! mon père, disons la vérité, si nous voulons qu'on nous la dise. Mon père l'a cru un moment.

ARMAND.

Mais donnez donc votre raison, si vous en avez une !

LOUIS.

Vous me l'ordonnez ?

GENEVIÈVE.

C'est vrai, on le menace, et alors il ne peut pas répondre.

ARMAND.

Si c'est ma présence qui empêche... (A Louis.) Moi parti, parlerez-vous ? — Non ?

GENEVIÈVE.

Louis, je ne menace pas, moi, je prie. Voyons,

vous avez reçu une lettre. Ne niez pas, on vous l'a vue.

LOUIS.

J'en ai reçu une.

GENEVIÈVE.

Qui m'accusait ?

LOUIS.

Non.

ARMAND.

Montrez-la.

LOUIS.

Je l'ai brûlée.

LE COLONEL.

Qui donc accusait-elle ?

LOUIS.

Monsieur, je jure — sur quoi ? je dirais sur ma vie, ce ne serait plus assez, — je jure sur ma souffrance que cette lettre ne concernait ni mademoiselle ni monsieur.

LE COLONEL.

Elle ne concernait pas monsieur, et vous vous êtes battu avec lui ; elle ne concernait pas ma fille, et vous l'avez quittée.

LOUIS.

Il y a une chose à faire. Vous dites vrai, les apparences seraient contre mademoiselle. Un mariage, en effet, ne se rompt guère, à ce moment extrême, que pour cause d'indignité. Indignité, soit ; mais de qui ?

Mademoiselle, dites que ce n'est pas moi qui me suis retiré, que c'est vous qui m'avez renvoyé, — qu'au dernier instant vous avez découvert une action de ma vie, une faute, un crime, une bassesse...

GENEVIÈVE.

Que je vous calomnie, moi ?

LOUIS, au colonel.

Monsieur, dites-le, vous. N'ayez pas de scrupule. Puisque c'est moi qui le demande! S'il vous répugne de m'accuser, je m'accuserai moi-même. Je dirai...

GENEVIÈVE.

Je vous démentirai! Quand il ne s'agirait pas de vous, Louis, si j'acceptais d'être défendue par un mensonge, je mériterais le mensonge qui me frappe.

LOUIS.

Mais que voulez-vous que je fasse alors?

GENEVIÈVE.

La seule réponse à ce qu'on suppose, c'est de dire ce qui est.

LOUIS.

Impossible.

LE COLONEL.

Ce qui est impossible...

GENEVIÈVE.

Mon père! un dernier mot! rien qu'un mot! cher père! Louis, ce serait la première venue qui serait soupçonnée injustement, vous auriez la preuve de son

innocence, vous seriez obligé de la donner. Ce que vous feriez pour la première venue, ne le ferez-vous pas pour moi? En vous taisant, vous m'accablez. Vous n'en avez pas le droit, ni l'envie, Louis? Quand même des circonstances que je ne puis concevoir rendraient en effet notre mariage impossible, vous trouveriez que ce serait assez pour moi d'être abandonnée sans l'avoir mérité ? Il vous suffirait que je fusse malheureuse, vous ne voudriez pas que je fusse méprisée!

LOUIS.

Oh! quelle torture! (Depuis quelques instants, madame Berteau est entrée et écoute sans être vue.)

GENEVIÈVE.

Parlez, Louis. Mais je vais croire aussi, moi, que la raison qu'on dit est la vraie. Alors, dites-le, que je me défende. Accusez-moi, au moins! Voyons, vous avez brûlé une lettre, elle flétrissait donc quelqu'un. Qui ?

MADAME BERTEAU, s'avançant.

Moi.

SCÈNE VIII.

LE COLONEL, GENEVIÈVE, ARMAND, LOUIS, MADAME BERTEAU.

LOUIS.

Ma mère!

MADAME BERTEAU.

Pardonne-moi, Louis, de faire connaître ta mère,

mais je ne puis laisser mépriser mademoiselle à ma place. (Armand va pour sortir.) Non, il faut un témoin. Restez.

LOUIS.

Ma mère! (Il se place près d'elle comme pour la protéger.)

MADAME BERTEAU.

Louis, dans sa probité, a jugé qu'il ne devait pas garder l'héritage de celui — qui n'était pas son père. Il rend sa part à la sœur de monsieur Berteau.

LOUIS.

Ma mère aussi rend la sienne!

MADAME BERTEAU.

Il ne pouvait donc plus épouser mademoiselle Torelly, et il ne pouvait pas dire pourquoi sans me dénoncer. Voilà le supplice qu'il subissait tout à l'heure. Il était entre l'honneur de celle qui a été sa fiancée et l'honneur de sa mère. Pardonne-moi cela encore, mon enfant. (A Armand.) Monsieur, vous redirez tout ce que vous venez d'entendre. Je vous y autorise et je vous en prie. Vous m'aiderez à accomplir un devoir. Justifiez mademoiselle et condamnez-moi. Vous aurez mes remercîments et l'assentiment de mon fils.

ARMAND.

Madame, qu'un autre s'en charge. Je sais trop, par expérience, combien les fautes sont faciles à commettre pour me souvenir même des miennes, et je ne me rappellerai que la loyauté et la noblesse dont vous venez de faire acte devant moi.

LOUIS.

Viens, ma mère.

MADAME BERTEAU.

Adieu, messieurs. Adieu, mademoiselle.

LOUIS.

Adieu, mademoiselle. (Il salue le colonel et s'en va avec sa mère.)

GENEVIÈVE, sanglotant.

Père! (Louis et madame Berteau sont déjà à la porte.)

LE COLONEL.

Madame, il ne sera pas dit que vous aurez fait cela pour mon enfant et que je n'aurai rien fait pour le vôtre. Je donne ma fille à votre fils.

GENEVIÈVE.

Papa ! (Elle se jette à son cou et l'embrasse avec frénésie.)

LE COLONEL.

Si tu crois que c'est moi que tu embrasses!

ARMAND.

Ah çà, mais suis-je bête, je suis content!

LE COLONEL.

Louis, embrassez votre femme.

LOUIS.

Monsieur, si je suis touché profondément de votre générosité, je n'ai pas besoin de vous le dire. Mais...

GENEVIÈVE.

Comment!

MADAME BERTEAU.

Il ne peut pas accepter.

GENEVIÈVE.

Pourquoi? (Elle regarde Louis, qui ne répond pas, puis madame Berteau, qui baisse la tête. Tout à coup, elle se dirige vers madame Berteau. — D'une voix grave et presque solennelle :) Ma vie a coûté la vie à ma mère; vous avez donné votre honneur pour le mien. Si l'honneur est autant que la vie, vous êtes aussi ma mère. (Elle se met à ses genoux. A Louis, sans se relever.) M'acceptez-vous maintenant?

LOUIS.

Ah! qui aurait le courage de refuser le ciel?

MADAME BERTEAU.

Rien n'est donc irréparable!

ARMAND.

Tout allant bien ici, je n'ai plus...

LE COLONEL, lui tendant la main.

Qu'à dire au revoir à ta cousine.

ARMAND.

A ma cousine? — Chut! (Il montre Geneviève et Louis assis sur un canapé et causant tout bas. Il fait signe à madame Berteau de venir.) Écoutez.

LOUIS, à Geneviève.

Qu'est-ce qui m'aurait dit ce matin que je pouvais t'aimer davantage?

GENEVIÈVE, à Louis.

J'ai souffert, mais je t'en consolerai. (Ils se contemplent éperdument.)

ARMAND, au colonel.

Ne les dérangeons pas. Ils entrent dans une région où il n'y a plus de cousin.

NOTES ET TABLE

SOUVENT HOMME VARIE

Première représentation. — Théâtre-Français.
2 mai 1859.

PERSONNAGES	ACTEURS
Beppo	MM. Delaunay.
Troppa	Got.
Fideline	Mlles Judith.
Lydia	Émilie Dubois.
César	MM. Garraud.
Claudio	Worms.
Un valet	Tronchet.

JEAN BAUDRY

Première représentation. — Théâtre-Français.
19 octobre 1863.

PERSONNAGES	ACTEURS
Jean Baudry	MM. Régnier.
Olivier	Delaunay.
Gagneux	Coquelin.

Bruel	MM.	Barré.
Barentin		Eug. Provost.
Un Commis		Masquillier.
Andrée	Mlles	Favart.
Madame Gervais		Jouassain.

LE FILS

Première représentation. — Théâtre-Français.
30 octobre 1866.

PERSONNAGES		ACTEURS
Louis Berteau	MM.	Delaunay.
Mauvergnat		Got.
Armand de Bray		Bressant.
Le colonel Torelly		Leroux.
Tricoche		Barré.
Timothée		Séveste.
Gaston		Prudhon.
Madame Berteau	Mmes	Guyon.
Geneviève		Favart.
Mademoiselle Gertrude		Jouassain.
Madame Tricoche		Lloyd.

TABLE

—


A. Quantin Imprimeur.
S. Benoit 7. à Paris

THÉATRE COMPLET

DE

AUGUSTE VACQUERIE

TOME I.

TRAGALDABAS.
LES FUNÉRAILLES DE L'HONNEUR.

TOME II.

SOUVENT HOMME VARIE.
JEAN BAUDRY.
LE FILS.

DU MÊME AUTEUR :

PROFILS ET GRIMACES.
LES MIETTES DE L'HISTOIRE.
MES PREMIÈRES ANNÉES DE PARIS.
AUJOURD'HUI ET DEMAIN.

En préparation :

FAUST.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Ce, rue St-Benoît. — [554]